

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/  
Pages de couleur

Pages damaged/  
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/  
Pages détachées

Showthrough/  
Transparence

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/  
Pagination continue

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

Bonne Littérature Française est vue et lue par plus de 100.000 personnes.  
Annonceurs s'il vous plaît en prendre note.

**PRIX - - 10 Cts.**

# La Bonne Littérature Française

PUBLICATION MENSUELLE

CHAQUE OUVRAGE EST AU COMPLET

No. 17

## LES DEUX JEANNE

— OU —

LE SOLITAIRE DU GRAND BOUF

PAR

**PIERRE MAEL**

**Mai 1895.**

NOUVELLE SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS FRANÇAISES

**LEPROHON & LEPROHON**

EDITEURS:

25 RUE ST-GABRIEL, Montréal, Can.

NOUVELLE EDITION SPECIALE POUR LE CANADA  
 corrigée avec soin et considérablement augmentée.

# LAROUSSE

DICTIONNAIRE COMPLET  
 ILLUSTRÉ

CAR

CAS

RIX:

Cartonné, dos toile

\$1.00

L'EXEMPLAIRE.

RIX:

Demi-reliure chagrin

\$1.50

L'EXEMPLAIRE.

1200 Pages et 2000 figures distribuées dans le texte.—35 Tableaux Encyclopédiques hors texte.—36 Pavillons en couleur (Drapeaux et Estandards des principales nations).—250 Portraits dont plus de 100 de personnages canadiens (partie neuve).

5,000 Articles sur le Canada.

Un bon Dictionnaire manuel est le livre par excellence de la famille, de l'homme d'étude, de l'étudiant, des gens du monde. C'est un *memento* précieux que chacun doit avoir sous la main, pour y puiser sûrement et instantanément tel renseignement dont il a besoin.

Le plus complet sera donc le meilleur, s'il joint à l'abondance des documents la précision, l'exactitude et la variété des informations; s'il ajoute à la richesse du fond le

\* **Caron** (Hon. René-Édouard),

né en 1800; maire de Québec (1834), et député à l'Asst. lég., puis conseiller (1841); président du conseil lég. (1843-47 et 1848-53); juge de la cour du banc de la reine; un des codificateurs des lois du Bas-Canada; nommé lieutenant-gouv. de la prov. de Québec en 1873; m. en 1876.

**Caron**, lieutenant-col. sous le premier empire, chef de la conspiration dite de Belfort (1820), sous la Restauration; exécuté en 1822.

**Carottes** (Le), nom de la rivière St-Laurent, au-dessus de Québec; longueur, 1 mille et demi.

**Carraiche**, nom de trois peintres italiens: Louis (1555-1619), Augustin (1557-1602), Annibal, le plus remarquable (1560-1609).

**Carraire**, ville du royaume d'Italie; beaux marbres blancs; 30,000 habitants.

**Carrel** (Armand), publiciste français, tué dans un duel politique (1800-1836).

**Carriek**, canton de la province d'Ontario (Brice); 5,505 h.

**Cartier**, conventionnel, délégué à Nantes, où il commanda les *noyades*; décapité en 1794.

**Carx**, V. *Kars*.

**Carreaux**, général français, né à Allevan (Porez), commença le siège de Toulon en 1793 (1751-1813).

**Carthage**, ville de l'Afrique ancienne, la rivale de Rome; détruite par les Romains en 146 av. J.-C.

**Carthagène**, ville et port d'Espagne, sur la Méditerranée; 77,980 habitants.

**Carthagène**, ville de la république de Colombie, dans l'Amérique du Sud; 20,000 h.

**Cartier**, canton du Manitoba (Provencher); 939 h.

\* **Cartier** (Jacques), célèbre navigateur né à St-Malo en 1494 et qui découvrit le Canada en 1534-1535. Il y fit trois voyages et yeta, en 1541, les premiers fondements de la Nouvelle-France au Cap-Rouge, qu'il nomma Charlebourg-Royal; on croit même qu'il y revint une quatrième fois chercher les gens de Roberval (1643); m. vers 1551.



\* **Cartier** (sir George-Étienne),

baronnet, avocat canadien et homme d'État très distingué, né en 1814; prit une part active aux troubles de 1837-38; député du comté de Verchères (1848-61), et de Montréal (1864-71); chef du parti conservateur pendant vingt-cinq ans; un des promoteurs de l'abolition de la tenure seigneuriale, et de la codification des lois et de la construction de l'Intercolonial; contribua puissamment à l'établissement de la confédération canadienne; m. à Londres en 1873.

**Cartouche**, chef d'une bande de voleurs, né à Paris; exécuté en 1721.

**Cartwright**, canton de la prov. d'Ont. (Durham); 2,026 h.

**Carus**, empereur romain en 282 et 283.

**Casablanca**, intrépide marin fr., périt à la bataille d'Aboukir (1798-1799).

**Casanova**, peintre de batailles et de paysages, né à Venise en 1805.

**Casaubon**, célèbre helléniste fr., (1559-1614).

\* **Casault** (Louis-Jacques), prêtre du séminaire de Québec, né en 1808; fut supérieur de cette institution, principal fondateur et premier recteur de l'université Laval (1852); savant distingué et administrateur remarquable; m. en 1862.

**Cascade**, chaîne de montagnes dans la Colombie anglaise.

**Cascade**, rivière de la province de Québec (Bonaventure).

**Casco** (fort), situé près de l'embouchure du Kénébec, fut détruit lors de l'expédition de M. de Portneuf en 1690; aujourd'hui Portland, dans l'État du Maine.

**Casimir**, nom de cinq rois de Pologne: Ier, de 1024 à 1058; II, de 1177 à 1194; III, de 1333 à 1370; IV, de 1445 à 1492; V, de 1646 à 1697.

**Caspienne** (mer), mer intérieure entre l'Europe et l'Asie.

**Cassagne** (l'abbé), poète fr., ridiculisé par Boileau (1656-1678).

**Cassandre**, fils d'Antipater, roi de Macédoine; m. en 298 av. J.-C.

**Cassandre**, une des filles de



Spécimen de la partie historique.

charme de la forme; enfin, s'il évite la sécheresse habituelle de ces sortes de livres.

Le DICTIONNAIRE COMPLET de Larousse réalise jusqu'ici le type le plus parfait du Dictionnaire manuel. Non seulement il englobe toutes les matières des ouvrages du même genre, mais, de plus, il renferme des parties neuves et originales qu'on ne trouve réunies dans aucun autre.

L'illustration est des plus complètes et des plus soignées. Outre les vignettes répandues à profusion dans le texte, 35 Tableaux synthétiques, très étudiés, groupent méthodiquement les mots et les choses, dispersés à l'ordre alphabétique.

La partie historique et géographique, corrigée avec grand soin et augmentée de 3000 noms, contient 250 jolis portraits (partie neuve); une large part est faite aux hommes et aux choses du Canada. Tous les articles d'histoire et de géographie sont mis à jour, et les populations sont données d'après les derniers recensements officiels de chaque pays.

LEPROHON & LEPROHON, 25 Rue St-Gabriel, Montréal.

721  
35-13989  
LA BONNE LITTERATURE FRANCAISE

—>+<—  
PUBLICATION MENSUELLE  
—>+<—

No. 17.

Abonnement - - - \$1.25 Par Année

---

LES DEUX JEANNE

OU

LE SOLITAIRE DU GRAND-BOUF

— PAR —

PIERRE MAEL

MAI 1895

LEPROHON & LEPROHON

EDITEURS:

25 Rue St-Gabriel, - - - Montréal, Can.

J. O. FILTEAU,  
LIBRAIRE,  
27 RUE BUADE. 27  
QUEBEC.

# La Bonne Littérature Française

PUBLICATION MENSUELLE

La plus complète et la meilleure marché de toutes les publications du Canada. Cette publication forme une collection précieuse des meilleurs écrivains contemporains. Chaque volume renferme la matière d'un ouvrage de 350 pages et, dans son nouveau format, donne de \$10 à \$12 de littérature par année, pour \$1.25. Le volume 10 centins.

## NUMEROS PARUS

1er Numéro paru :	"Follement aimée ou le Torpilleur 29," par P. Maël.
2e	"Les Mystères de Montréal," par Auguste Fortier.
3e	"Le Martyr de l'Amour," par Pierre Zaccone.
4e	"La Roche qui pleure," par Chs. Valois.
5e	"Le Remords d'un faussaire ou le Désespoir d'une femme," par M. Du Campfranc.
6e	"Rêves Dorés," par M. Maryan.
7e	"Le Drame de l'hôtel Woronzoff," par Marie Maréchal.
8e	"Les Fiançailles de Lorette," par Ph. Saint-Hilaire.
9e	"Le Sacrifice d'un fils," par Ernest Daudet.
10e	"Le Coureur de Dot," par DuCampfranc.
11e	"Souffrance et Bonheur," par Pierre Maël.
12e	"Le Roman d'une jeune fille pauvre," par Eliza Gay.
13e	"Le Roman d'un crime," par Etienne Marcel.
14e	"Trahison Vaincue par l'Amour," par Jules Mary.

## 15me NUMERO PARU

# LA VENGEANCE DU FIANCÉ

Par JULES MARY.

Sous ce titre "La Bonne Littérature Française" publication mensuelle, présente à ses lecteurs un des plus grands chefs-d'œuvre d'un auteur populaire entre tous. L'ouvrage commence par le récit de l'acte de vengeance. Dans des phrases brûlantes, l'auteur montre le fiancé sacrifié à un point d'honneur. Pour se venger il FAIT ENLEVER DEUX ENFANTS EN BAS AGE, se condamnant ainsi à des remords perpétuels. Le récit qui suit ce prologue montre comment ces enfants grandissent, deviennent hommes, servent leur patrie en braves soldats. Puis, dans des phrases touchantes et superbes, on décrit leur amour, leur dévouement, leurs souffrances, et finalement, la mort de l'un et le bonheur de l'autre, la mort d'un traître qui les poursuit et la mort repentante de celui qui avait causé tous leurs malheurs par son crime.

## 16me NUMERO PARU

# L'ENLEVEMENT MYSTERIEUX

Par XAVIER DE MONTÉPIN

Qui n'a pas entendu parler de Xavier de Montépin, et lu un ou plusieurs de ses ouvrages ?— Son brillant talent n'est égalé que par sa grande renommée. C'est au point de vue de son mérite que nous avons mis sous presse, pour paraître vers le 1er avril, dans le 16me numéro de la "BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE," un des derniers romans de cet auteur favori.

Tous ceux qui liront

## "L'Enlèvement Mystérieux"

diront avec nous que nul autre écrivain aurait pu créer un roman qui réunit à un aussi haut degré, l'intérêt dramatique, les situations émouvantes et surtout la vraisemblance.

Cet auteur a fait de l'histoire d'une jeune fille du peuple, une œuvre exquise, pleine de charme et d'émotions. Voici en peu de mots le résumé du récit : Tout d'abord, il présente aux yeux du lecteur des caractères farouches, qui, plus tard, feront l'enlèvement; ces caractères sont dépeints de mains de maître et pris sur nature. Les préparatifs de l'enlèvement, l'enlèvement lui-même suivant de près; enfin, le retour de l'enlevée et sa vie, son amour honnête partagé par un gentilhomme pauvre, etc., etc.

Le lecteur est captivé par l'intérêt de ce roman qu'il savoure depuis le premier chapitre jusqu'à la dernière page.

(Sur réception de 10 CENTINS, ce volume sera expédié à toute personne qui voudra bien en faire la demande.)

## Leprohon & Leprohon

Éditeurs de la Nouvelle Société de Publications Françaises.

25, Rue Saint-Gabriel, Montréal, Canada

Tous ces ouvrages sont au complet et seront envoyés franco, par la malle, sur réception de 10 centins en argent ou en timbres-poste. Nous prenons aussi l'argent ou timbres américains.



## LES DEUX JEANNE

— OU —

# LE SOLITAIRE DU GRAND BOUF

(MŒURS MARITIMES)

### PREMIERE PARTIE

#### I

La crête du rocher émergeait à peine du brouillard dense qui enveloppait toutes choses. Elle présentait une plate forme triangulaire ; sur l'une des faces, un peu de granit se soulevait avec une large fissure formant grotte. Dans ce creux, une pierre s'allongeait, déjà grise et rongée de mousse, une pierre tombale autour de laquelle tout un parterre de roses, les roses les plus variées, formait une suave corbeille. Sur la pierre, deux noms étaient gravés : "*Jeanne Marie--Le Tianek* ; au-dessous on lisait : *22 ans, mère pour Dieu*, et cet hémistiche de Virgile : "*Veluti cùm flos succisus aratro.*"

Un homme avait gravi le rocher. C'était un gars de haute taille, au pâle et fin visage, annonçant la noblesse de l'âme et celle du sang. Tête nue, vêtu d'un pantalon et d'une vareuse de laine bleue. Il s'avança d'une démarche traînante. Arrivé à la pierre tombale, il fléchit le genou et joignit ses deux mains un peu hâlées, mais aristocratiques et nerveuses. Puis, il s'approcha des arêtes du roc.

Le spectacle était merveilleux, le spectacle d'une de ces brumes matinales que l'haleine de l'Océan étend en une voile épais à la surface des flots et de la terre. Les vapeurs fumantes commençaient, pareilles à un manteau tissé, à un mètre au plus au-dessous des pieds du solitaire promeneur. Aussi loin que la vue pût s'épanouir, elle ne saisissait que cette trame sans fin, immuable, sans rides, uniformément grise sous le firmament, dont la coupole, aussi pure qu'un cristal, se creusait à de sublimes hauteurs de clartés blanches. Vénus, joyau sans pareil, avait, dans cette atmosphère lumineuse, des scintillations de diamant.

Parfois, l'immense linceul ondulait comme ces tortures en toile de cirques ou d'arènes, que le vent soulève et déprime. Quelque chose grondait au-dessous, de ce murmure puissant et grave qui fond tous les sons en harmonie unique : la mer. A quelle profondeur étaient les flots ? On ne pouvait le dire. L'aube avait fait toutes choses claires, mais indécises. Le soleil n'était point encore levé.

Tout à coup, une cloche retentit, loin, bien loin dans l'est. La voix d'argent roula ses tintements en notes effilées ; puis, de tous les points de l'horizon des angelus s'envolèrent, secoués par cent clochers. Il était cinq heures, cinq heures des premiers jours de mai.

Et voici que l'Orient devint rose, puis s'embrasa. Un disque énorme, incandescent, monta du sein de la brume, qui, à l'instant, se prit à descendre, tandis que des lambeaux de vapeurs déchirées se fondaient dans l'atmosphère irradiée jusqu'au zénith.

Une ligne vague, d'abord bleue, puis violette, enfin d'un jaune d'or en fusion, se dessina en bordure à l'ouest. Le matineux spectateur, assis sur un quartieré boulé, put découvrir quelques points connus, au loin : le sémaphore du cap Lihou et la flèche de Notre-Dame de Granville. En même temps, par le plus magique des phénomènes, des pointes noires trouèrent l'épais rideau vers le nord, à deux milles à peine du rocher.

Ce furent d'abord des pommes de mâts, des barres de perroquets ; puis des verges qui paraissaient surgir d'un gigantesque mirage. Et, comme il arrive toujours en pareil cas, brusquement, tout le brouillard tomba, comme un coup de vent eût dissous l'amalgame de ces fumées impondérables. La mer et la terre se laissèrent voir au même regard.

L'homme était à quarante mètres au moins du niveau de la mer. L'eau apparaissait grise à peine châtoyante sous les larges plaques de jour que l'astre levant mettait à sa surface.

Tableau sublime, comme tous ceux qu'offre la mer. L'immensité, au sortir du repos, n'avait pas les brusqueries des réveils humains. La mer, qui parle toujours, était comme lasse de babillage. Des lames très courtes, à peine clapotantes, ceignaient les assises de l'ilot de leurs caresses molles. Ce monde vivant, le seul que l'homme n'ait jamais profané en le domptant, avait une rentrée tranquille dans le mouvement diurne. L'océan sait d'avance à quel grain de sable il devra borner sa puissance, mais il sait aussi que, jusque-là, nul pouvoir ne peut arrêter son essor. La mer montait.

Dans cette expansion régulière, irrésistible, de l'abîme, il y avait des caprices d'enfant qui folâtre, des câlineries de bébés qui font la nage. Parfois la lame s'infiltrait comme une couleuvre dans un creux de roche qu'elle dédaignait tout à l'heure ; d'autres fois, la vague arrivait en rouleau, comme imprévoyante de l'obstacle, donnait du front contre la dure muraille, et voilà que l'écume, à l'instar d'une colonne de geyser, montait à cinq ou six mètres en l'air, verticalement sans effort, pour s'enrouler en une seule masse qui creusait au-dessous d'elle un entonnoir. Ou bien encore, se donnant le mot, les naïades unissaient leur poussée, fondaient toutes leurs crêtes en une seule lame plus longue et plus haute, puis, franchissant d'un même élan quelque roc plus élevé, escadaient d'une ceinture de neige le sommet emporté d'assaut.

À mesure que le jour grandissait, l'eau se faisait plus verte, de ce vert indécis qui niroite et mue. Une brise s'était levée au sud ; elle mettait des rides d'argent sur toute la surface moirée.

En un clin d'œil, les îles et la côte furent ceintes d'un ruban d'embruns dans la mousse duquel le prisme étala son arc-en-ciel. En même temps, les vagues se grossirent, s'enflèrent, se firent plus hardies et plus pressées. Des blocs entiers se fondirent dans la mer, comme s'ils s'affaissaient, lentement, usés, rongés par le flot.

L'escadre arrivait maintenant en vue de l'île. Simultanément les couleurs furent hissées aux cornes de brigantines. On put voir à l'arrière des bâtiments les pavillons se déployer sur les drisses et battre l'air de leurs faceyements joyeux. Même à cette distance, tant les timoniers allaient vite à la besogne, on eût dit l'inflammation rapide d'une rampe de gaz s'allumant sous le porte-feu d'un lampiste.

Ce furent d'abord les deux torpilleurs qui arrivèrent à la hauteur de l'ilot. À l'épaisseur de la fumée, au déhanchement de la marche, il devint visible qu'ils pressaient leur allure.

Puis, le premier des cuirassés, maintenant tout blanc sous le grand jour, se trouva dans le parallèle du roc, allongeant les gueules de ses canons immobiles. Tout à coup, ces gueules s'empanachèrent de fumée blanche. L'air vibra sous le frémissement de ces tonnerres. De la terre, le canon de la Citadelle de Granville répondit. Et pendant quelques minutes, il y eut un échange de saluts grandioses. Toute l'escadre défila de la sorte ; puis, obliquant décidément, elle gagna la côte.

Le spectateur solitaire avait retiré de sa poche une paire de jumelles. Il les braqua sur le point où les bâtiments venaient de stopper. Grâce à la puissance du rapproche

ment, il put discerner les faits qui s'accomplissaient là-bas. Un aviso était sorti du port et une baleinère s'en était détachée qui avait mis le cap sur le vaisseau amiral. Il y eut une façon de transbordement après lequel la baleinière regagna l'avis. Derechef, le canon tonna, régulièrement, espaçant méthodiquement ses salves, auxquelles, de la terre, une autre artillerie répondait. Puis il sembla au contemplateur qu'une musique jouait. Bientôt il n'en douta plus. Le vent, fléchissant à l'est, apportait, merveilleusement adoucies et fondues, les sonorités des cuivres.

Le solitaire abaissa sa lunette et passa sa main gauche sur ses yeux. Mais l'instant d'après, fébrilement, il y rattacha son regard. Un tressaillement le secoua. Tout au bout du verre qui abrégait les distances, l'un des vaisseaux présentait son arrière puissant, et un nom s'y lisait, en lettres d'or, que le jeune homme prononça d'une voix sourde :

—Le *Marengo* !

Ce nom devait être pour lui le résumé de quelque poignant souvenir, car, pendant quelques minutes, l'inconnu cessa de regarder. Les bras croisés, serrant fiévreusement les jumelles entre ses doigts contractés, il laissa ses yeux vagues s'abaisser au pied même de son piédestal de granit, que le flux enveloppait de plus en plus, comme si une attraction de l'abîme l'eût sollicité à se laisser choir dans l'écume des vortex.

Un coup de canon l'arracha à sa contemplation douloureuse.

L'escadre reprenait son chemin.

Elle changea de route, et, laissant Granville à bâbord, gagna la haute mer, selon l'orbite qui régulièrement aboutit à Saint-Malo. Le jeune homme la vit fuir maintenant plus alerte, marcher vers le sud-ouest.

D'énormes volutes de fumée couvrirent les cheminées, dépassant et couronnant les mâts. Les masses lentement estompées décurrent sous le rayon visuel. Géants tout à l'heure, les cuirassés devinrent des coques de noix perdues sur l'immensité limpide et tranquille.

Et cela même ne dura pas. L'Océan circoncrivit ces points errants comme une tache, les enserrant de plus en plus, les mêlant ensemble. Un moment, mâts et vergues, coques de fer et coques de tôles ne formèrent plus qu'un assemblage de lignes et de points. Puis, quand la limite de l'horizon de mer fut atteinte, il n'y eut plus qu'une ombre, quelque chose de mouvant et de visible sur le ciel clair, comme des goélands qui battent de l'aile sur les crêtes écumeuses ; puis encore une tache de fumée, ronde, bientôt effilochée et diffuse, puis ... plus rien.

C'en était fait. La vision avait passé. Le fantôme de la vie ardente, de la gloire superbe, des triomphes par la lutte, venait de traverser le tableau enchanté. Il ne restait plus que le cadre de la seule éternité que l'homme perçoit en ce monde, celle de la mer mobile et capricieuse, étalé en ce moment sous le soleil au zénith. L'abîme demeurait avec sa voix murmurante, et, au-dessus de l'abîme, ce morceau d'une terre brisée dont une volonté plus haute avait dispersé les débris à la surface de l'Océan.

Et sur ce morceau de terre, debout près d'une tombe, un vivant, immobile, contemplait alternativement l'infini des cieux et de la mer, enfermant le néant de l'homme.

Un soupir gonfla sa poitrine ; une plainte vint à ses lèvres :

—Et moi aussi j'ai été tout cela !

Alors, comme honteux de sa faiblesse, de ses regrets, il s'agenouilla sur la pierre, et, gravement, il murmura :

—Pour toi, Jeanne, c'était pour toi !

## II

Vive la saison qui ramène les baigneurs !

Cette année-là, juillet avait été superbe et août commençait brûlant. Aussi les Parisiens empressés accouraient-ils au rivage. De Saint-Lunaire à Dunkerque, les stations étaient toutes "garnies". L'argent affluait et circulait, et chacun sait que les saisons d'eaux sont les Lupercales de notre époque, attendu qu'en ces jours-là tout hôtelier, tout épicier, tout voiturier, tout logeur en garni, a le droit de voler très inconsciemment, —c'est-à-dire en mettant la conscience dans sa poche, —les honnêtes gens qui viennent leur demander asile.

Granville avait reçu ses visiteurs habituels et même extraordinaires. La plage de Saint-Pair, ce rendez-vous des moyennes fortunes et des familles nombreuses, regorgeait

de monde. Le parcours de la ville à la plage est si facile. On monte si allègrement la côte de quarante-cinq mètres qui mène à la plate-forme de l'église Notre-Dame, et, de là, la mer qui s'étend du cap Lihou aux îles Chausey, au Mont-Saint-Michel et jusqu'à Jersey, est si merveilleuse, que l'on se porterait en plus grand nombre sur ce point de la côte, si l'on connaissait mieux, au sein de nos agglomérations urbaines, les admirables tableaux qu'on peut être appelé à y contempler.

À la descente de la côte qui s'abaisse en pente douce vers Saint-Pair, parmi les ondulations du plateau central de Granville, se dresse un chalet tout neuf, construit en briques, entouré de baliveaux naissants et déjà flétris par les vents salés. S'ils en réchappent, il est probable qu'ils deviendront, le temps aidant, de ces arbres magnifiques dont la Normandie s'enorgueillit, et qui, après avoir pâti des souffles iodiques, finissent par leur emprunter une santé exubérante. Rude épreuve, toutefois, car il en est des plantes comme des humains : l'air trop vif fortifie tous ceux qu'il ne tue pas d'emblée.

C'était, parmi les habitués des deux plages, un sujet à commentaires que la vue de ce chalet, ouvrant pour la première fois ses huit fenêtres sur la mer.

On l'avait achevé de bâtir en mai, après l'avoir commencé en janvier ; on venait de le meubler en juillet, et déjà, selon l'expression consacrée, il se trouvait des gens pour en "essuyer les plâtres".

Or, ceux qui habitaient ainsi cette demeure improvisée n'étaient point des locataires, mais bien les propriétaires eux-mêmes. M. de Buheil, riche financier parisien, et sa fille Jeanne, dont la rumeur qui l'avait précédée disait qu'elle était belle à miracle.

M. de Buheil et sa fille n'arrivèrent pas seuls à Granville. Mlle Jeanne avait une demoiselle de compagnie, chaperon passablement nécessaire à cette beauté tyrannique. En outre, deux dames et deux petites filles, ces dernières âgées de douze à quinze ans, faisaient escorte, le tout sans préjudice d'une garde d'honneur formée par MM. Gustave de Mallans, Georges Dugardin et Paul Hautfrion, trois des plus renommés sportsmen de la capitale, et l'Anglais Davis Elphinstone, champion de tous les jeux et distractions du Royaume-Uni, le plus infatigable nageur de l'Europe.

Tout ce monde s'était abattu bruyamment sur Granville et Saint-Pair, au grand désespoir de Dinard et Paramé, leur port d'attache habituel. M. de Buheil, en effet, grand vieillard tout blanc, très beau et très digne sous ses larges favoris britanniques, possédait à Paramé une villa superbe, proche le palais indien que le prince de Galles a fait transporter, pièce à pièce, pour son usage personnel, dans cette station essentiellement mondaine.

On se demandait même à Granville pourquoi les nouveaux venus avaient déserté leur centre habituel d'opérations et d'extravagances pour se rabattre sur la plus tranquille, la moins turbulente des retraites.

Beaucoup de mères de famille avaient pris l'alarme à la pensée de ce voisinage dangereux. Car c'est toujours un danger pour la jeunesse que la présence d'une jeune fille insolemment belle et le sachant.

Jeanne de Buheil, en effet, donnait gain de cause aux bons comme aux mauvais propos. Véritable statue animée, chef-d'œuvre accompli par la nature dans la plus séduisante des argiles humaines, elle pratiquait, à l'endroit de ce qu'on nomme les convenances, le plus insouciant dédain dont une femme puisse faire montre. Quand elle descendait sur la plage, dans son costume de flanelle blanche, la chevelure débordant de la résille qui la contenait à grand-peine, c'était dans l'assistance un frémissement électrique, un effet de ce magnétisme souverain que la beauté épand autour d'elle en effluves enivrants.

Avec cela elle était bonne — bonne autant qu'on peut l'être. Insoucieuse et rieuse, elle, laissait d'or couler de ses doigts roses. Or, elle en avait beaucoup, de cet or, que son père, véritable idolâtre, répandait au moindre de ses caprices. Les pauvres la connaissaient bien ; n'ayant pas de raisons pour être envieux, ils pouvaient d'autant plus aisément lui témoigner leur reconnaissance. Avec ces qualités du cœur et du visage, Jeanne avait tous les dons de l'esprit. Artiste en tous genres, elle peignait comme une fée, touchait à ravir le piano et la harpe, accompagnant elle-même la plus incomparable voix de contralto qui ait jamais chanté dans la gorge d'une femme.

Les adorateurs ne lui manquaient pas. Elle en riait et les laissait perdre leur temps et leurs soupirs. Le flegmatique Elphinstone — il n'y a que les Anglais pour faire de ces propositions-là, l'avait défiée à la nage. Elle l'avait battu dans une course de Dinard à Paramé, avec escale à Saint-Malo. Il avait demandé une revanche, et Jeanne avait répondu :

“ Quand vous voudrez. ”

M. de Maillans, à son tour, s'était laissé distancer à cheval, entre Dol et Pontorson, et Jeanne, toujours bonne fille, était à la veille d'accepter une séance d'escrime avec Paul Hautfrion, bien qu'elle assurât hautement et sincèrement qu'elle n'avait jamais tenu un fleuret entre ses doigts.

Elle avait une adorable façon de décourager les candidats :

— Voyons, monsieur Elphinstone, si nous faisons naufrage au cours de notre voyage de noce, ce serait à moi de vous repêcher. Avouez que vous vous laisseriez couler plutôt que de subir un tel affront. Vous, monsieur de Maillans, je serais contrainte de vous prendre en croque.

— Et moi, mademoiselle ? demanda Hautfrion.

— Oh ! vous, vous êtes trop dangereux. Supposons que vous gagniez mon cœur en me plastronnant, qu'arrivera-t-il ? Ou bien vous serez jaloux au début, et rien ne m'assure que vous ne me pourfendrez pas dans un accès de jalousie ; ou bien je serai jalouse ensuite, et comme, nécessairement, je serai devenue meilleur tireur que vous, à votre propre école, c'est moi qui, prise de vertige, vous embrocherai par amour. Désagréables perspectives, convenez-en.

Et elle riait.

Il fallait bien que tout le monde fit chorus à un tel rire. Le matin même où elle se montra pour la première fois à Granville, elle tint une conversation fort gaie à l'une de ses compagnes de séjour, Mme Dumarroy, la mère d'une des petites filles.

— Voyez-vous, ma chère amie, mon père n'en fait point d'autres. Je lui demande en décembre de louer, pour cette saison, un pied-à-terre à Granville. Il me répond : “ Allons ! Jeanne, encore un caprice ! ” Il me tape sur la joue ; nous n'en reparlons plus, et, naturellement, j'oublie. Or, il y a quatre jours, il entre dans ma chambre, me met son baiser habituel au front, et, sans préambule :

— Fais tes malles, fillette. Nous partons demain.

— Nous... partons ?

— Mais, assurément. Est-ce que tu ne t'y attendais pas un peu ?

— Moi ? Pas le moins du monde. Et où allons-nous ?

— A Saint Pair, inaugurer notre chalet.

Jo vous laisse à ma stupéfaction. Voilà comment mon père fait les choses.

Jeanne raconta cela sans façon, sans remarquer le sourire pincé de sa compagne.

— Vraiment ! dit celle-ci avec un rire qui sonnait faux, vous êtes, ma chère enfant, vous et votre père, de vrais héros de contes de fées.

— Auxquels il manque peut-être la fée jalouse, n'est-ce pas ? répliqua la jeune fille, frappée désagréablement par la phrase. Mais je me rassure à la pensée que cela nous viedra. L'anneau de Polycrate n'est pas encore entre nos mains.

L'aimable femme feignit de n'avoir point compris. Aussi bien, Mlle de Buheil n'attachait-elle point d'autre importance à de tels propos. Elle soupçonnait peut-être les félonies de la vie sociale ; à coup sûr, elle les ignorait.

Quand elle eut parcouru la plage d'un bout à l'autre, ce qui se fait très vite, elle revint à la Tranchée des Anglais. En moins de deux heures, étant données les distances, elle avait visité la côte, vu Saint-Pair et la Ville-Haute, escaladé le roc du Sémaphore. Quelques points bruns de l'horizon attiraient ses regards. Elle s'approcha d'un vieux pêcheur qui fumait en paix son brûle-gueule.

— Mon ami, demanda-t-elle, qu'est-ce qu'on aperçoit là-bas ?

Le bonhomme se retourna, ôta sa pipe d'entre les dents noircies qui la retenaient, et, saluant respectueusement la belle jeune fille qui l'interrogeait :

— Ça, là-bas, mam'zelle, c'est les trois Houguenants, l'île Longue, la Grande-Ile, sans compter les trois petites, — qu'on les nomme aussi les îles Chausey.

— Les îles Chausey ! Ah ! Est-ce qu'on peut y aller ?

— Dame ! puisque tout le monde y va.

— Et quelle est la distance ?

— Dame ! mam'zelle, ça varie.

Jeanne éclata de rire.

— Comment, ça varie ?

— Pour sûr. Pour un boulet de canon, c'est à onze kilomètres trois cent dix-sept mètres, ou, comme nous disons, nous autres marins, six milles et demi. Mais pour un

nageur ou pour un bateau, c'est quelquefois plus long et quelquefois plus court, selon que le vent souffle de la Manche ou de la côte.

—Ah ! très bien ! s'écria Jeanne. J'ai compris.

—Oui, poursuivit le vieux. C'est même le plus souvent trop près, attendu qu'on touche tout de suite à l'éternité. J'ai connu de bons marins qui n'en sont pas revenus, et il y a des malins qui rient quand on leur conte que le diable se loge plus souvent qu'on ne croit dans les cent cinquante cailloux que vous voyez là-bas. Mais enfin, c'est pas pour vous faire peur, et quand il vous plaira d'y faire un tour, je vous y mènerai tout de même, ma belle demoiselle, sans que vous ayez besoin de craindre, tant seulement un petit quart d'heure. Le père Yvon Toulfran, que je m'apprête, il en a vu bien d'autres, allez, dans les parages de l'île de Sein.

—Tiens ! vous êtes donc Breton, mon brave ?

—Un peu, je vous écoute. Même qu'il n'y a pas plus Breton que moi. Seulement, ma femme est de ce pays-ci, et jé me suis établi baigneur à Saint-Pair, pour vous servir.

—Eh bien ! j'aurai recours à vous, maître Yvon Toulfran. A propos, elles sont inhabitées, ces îles ?

—Oh ! pas toutes. Il y a des carrières de granit, du varech pour les chimisses. Il y a même un ogre dans une qu'on appelle le Grand-Bouf.

—Vous dites ?

—Je dis : un ogre. Même qu'il est bien connu par ici.

Ce mot "ogre" avait fait accourir la petite Dumarroy, qui jeta une exclamation gouailleuse dans le dialogue.

Le vieux marin hocha la tête et sourit :

—Faut pas en rire, ma petite demoiselle. Pour le certain que ce n'est pas un ogre qui mange les enfants. Tout au contraire, c'est un homme jeune, très beau et très bien et qui connaît la navigation. Seulement, on l'appelle comme ça, par ici, parce qu'il habite tout seul avec une domestique sur le Grand-Bouf, qu'il navigue tout seul, qu'il ne dit jamais un mot à personne quand il vient à terre, et que les gens qui passent en vue du rocher l'ont vu souvent le soir, assis au bord de la mer, occupé à regarder les étoiles.

—Oh ! oh ! —se récria Jeanne—voilà assurément un étrange personnage ! Est-ce qu'on ne peut pas aller le voir ?

—Bien sûr, ça se peut, mam'zelle. Seulement, ce n'est pas très commode. Je suis un vieux matelot, eh bien ! je ne répondrais pas d'aborder l'îlot sans encombre à marée haute, Il a une vraie ceinture de ressac.

Jeanne fit claquer ses mains l'une contre l'autre.

—Vous me mettez en goût, maître Toulfran. Il faudra que vous m'y conduisiez.

—Tout de même, mam'zelle, à marée basse.

—Non pas, à la haute mer, s'il vous plaît. Et peut-on y aborder à la nage ? Vous me mèneriez à moitié route avec votre bateau.

—Hum ! Trois milles, c'est trop pour un homme, donc encore plus pour une femme.

—Qui dit que c'est trop ? —interrogea une grosse voix à l'accent britannique très prononcé.

On se retourna. C'était Davis Elphinstone qui avait parlé. Le matelot fit une grimace.

—Les Anglais—risqua t-il—sont des casse cou dont je n'ai pas la garde. S'il plaît à milord de se noyer, qu'il le fasse. Je ne l'en empêcherai pas.

Jeanne interpella Elphinstone.

—Vous entendez, *dear sir* ?

—Oui, fit l'Anglais avec un sourire bruyant, et puisque vous me devez une revanche, mademoiselle, vous ne trouverez pas mauvais que je vous la demande en cette occasion.

Elle allait répondre. Le baigneur s'interposa.

—Ne faites pas cela, mam'zelle. Ce serait trop drôle de courir le risque de vous noyer pour faire plaisir à quelqu'un qui n'a pas de bon sens, par le sûr.

L'Anglais s'irrita.

—Dites-donc, l'homme, taisez-vous, je vous prie. Je sais ce que je peux faire, entendez-vous, et je ne suis pas fou.

Mais Toulfran était lancé. Il poursuivit avec véhémence :

—J'ai dit que vous n'aviez pas de bon sens et je le répète. Savez-vous bien ce que c'est que trois milles passés à la nage, monsieur ? Et ce sont des milles qui comptent

double, parce que la mer, par ici, est pleine de surprises et de pièges. J'ai déjà vu trois de vos compatriotes se noyer en tentant des folies du même genre. Je refuse en tous cas de vous accompagner.

En ce moment, tout un groupe s'était formé à l'entour des causeurs. Les habitués de la plage, en vrais badauds, faisaient le cercle. D'autres voix s'élevèrent.

—Mademoiselle de Buheil, fit M. de Maillans, ce brave pêcheur a raison. Nous n'autoriserons jamais une pareille extravagance.

Jeanne se redressa, l'œil étincelant, la lèvre tremblante. Surexcitée par quelques sourires sceptiques de la foule, elle répondit :

—Monsieur, je n'ai d'autorisation à prendre que de moi-même, et je vous prie de le croire. J'accepte donc le défi de M. Elphinstone. Vous nous suivrez en bateau, si le cœur vous en dit, et nous aurons alors toutes les chances d'en réchapper au cas d'un danger vraiment sérieux.

Le vieux Yvon avait baissé le front. Il ôta son bonnet.

—Mam'zelle, dit-il, vous avez un père et une mère n'est-ce pas ?

—J'ai un père, mon ami.

—Eh bien ! je ne vous contrarierai pas. Seulement promettez-moi de vous en tenir à mes avis.

—Oui, si vos avis ne sont pas contraires à ma résolution.

—Voici ma demande : Attendez seulement huit jours. Nous avons des grains depuis plus d'une semaine, et le vent tient constamment au Noroit. Mais, en cette saison, il tombe presque toujours à l'Est ou au Sud. Laissez les grosses vagues disparaître.

—Soit ! répondit Jeanne émue. Vous êtes un brave homme, maître Toulfran, et je vous remercie. J'attendrai huit jours.

Et comme elle reprenait le chemin de la ville :

—Huit jours, monsieur Elphinstone ! cria-t-elle allègrement à l'Anglais. Vous avez tout le loisir de vous entraîner. La traite sera longue et dure. Prenez vos dispositions en conséquence.

Personne, en la circonstance, ne prit garde à l'arrivée sur la plage, et proche du groupe, d'un jeune homme au teint hâlé par le soleil et l'air de la mer, à la démarche singulièrement fière et noble. Celui-ci fit une halte de quelques minutes, tendit distraitement l'oreille aux bruits de la conversation, et, haussant les épaules, s'éloigna d'un pas alerte, dans la direction de Saint Pair. Les mains dans ses poches, la marche cadencée par ce balancement propre aux marins, il paraissait tout à fait étranger à la vie exubérante de la station balnéaire.

Quelques personnes l'aperçurent lorsqu'il était déjà assez loin. Une rumeur courut parmi les baigneurs.

—L'ogre ! Voilà l'ogre !

En ce moment, Jeanne de Buheil et ses compagnons remontaient la côte. Tous entendirent le cri. La jeune fille s'arrêta curieusement.

—Ha ! ha ! C'est donc là ce mystérieux philosophe qui vit seul dans une île déserte de l'Océan ! Je donnerais quelque chose pour voir en face ce Robinson du dix-neuvième siècle. Par malheur il nous tourne le dos.

—Voulez-vous que j'aille vous le chercher ? offrit galamment le beau joueur Paul Hautfrion.

—Eh ! vous en seriez bien capable ! plaisanta la jeune fille. Bah ! ce monsieur ne mérite probablement

Ni cet excès d'honneur ni cette indignité

Hautfrion insista :

—Un mot seulement et je vous l'apporte muselé.

—Muselé ? Pourquoi muselé ? Ah ! oui, je sais. Parce que c'est un ogre ! Merci, monsieur. Mais le père Toulfran vous l'a dit tout à l'heure. Ce n'est pas un ogre qui mange des petits enfants, preuve donc qu'il mange les grandes personnes.

Le bretteur parut offensé.

—Ho ! mademoiselle, voilà qui me décide.

—A quoi donc s'il vous plaît ?

—A défier sur l'heure ce monstre digne de la mythologie.

Jeanne hocha la tête.

—Messieurs, messieurs, vous déraisonnez à qui mieux mieux. Suis-je donc une Tartare, une Espagnole ou une Italienne, que vous ne parliez, pour me séduire, que d'exploits de toreros, de bravos ou de pillards de stappes ? D'ailleurs, monsieur Paul, vous perdriez votre temps et vos peines. S'il vous plaît de jeter les yeux sur la côte, vous allez voir tout de suite que notre homme met à la voile juste en ce moment. Tenez ! le voici qui dirige sa nacelle vers l'île fortunée dont il a fait son séjour. Mais tenez-vous tranquille. Ne devons nous pas, dans huit jours, aller lui rendre visite jusque dans ses domaines ?

—Vous avez raison, répondit le sportsman. M'est-il permis de vous poser en passant une toute petite question ?

—Posez, posez, mais perdez en l'habitude.

Hautfrion se mordit les lèvres.

—En vérité, est-il possible qu'une bouche aussi charmante puisse distiller autant de méchantes paroles à l'adresse de ceux qui vous adorent !

—Pardon ! rectifia la jeune fille, ceci est une réflexion que je goûte d'autant moins qu'elle retarde la question que vous voulez m'adresser.

—En ce cas, je m'exécute.

—Bien, soyez bref ! S'il s'agit pour vous d'un suicide, ce n'est pas une raison pour assassiner autrui de vos indiscrétions. Je répondrai s'il me convient.

Le jeune homme hasarda une interrogation.

—Mademoiselle, vous nous avez raillés tous ensemble sur nos procédés italiens, espagnols ou turcomans. Il nous est bien permis, ce me semble, de vous demander par quels moyens il nous serait possible de vous conquérir. Nous sommes ici quatre malheureux les derniers survivants, ou peu s'en faut, d'une nombreuse légion que vous avez impitoyablement immolée sous vos dédains. Or, nous tenons à vivre, et, tous les quatre, nous nous sommes juré alliance. Celui d'entre nous que vous honorerez du choix sera, par la même, respecté des trois autres. Nous le proclamerons le plus heureux homme de la terre, et nous courberons le front sous le malheur de nos destinées opposées.

Jeanne se mit à rire de bon cœur.

—Ah ! monsieur Hautfrion, voilà des déclarations qui vous relèvent grandement dans mon esprit. Et, si je ne choisis pas ?

—Ça, c'est impossible ! dit gravement Elphinstone.

—Tiens, milord, et pourquoi donc ?

—Parce qu'une noble jeune fille comme vous ne pourra se résoudre à faire, pour toute leur vie, le désespoir de quatre dignes gentlemen comme MM. de Maillans, Dugardin, Hautfrion et moi.

Jeanne s'arrêta, et, de sa voix la plus calme :

—Eh bien ! messieurs, c'est en cela que vous vous trompez tous tant que vous êtes. Je ne ferai pas de choix entre vous parce que je vous estime et vous aime tous également et que je n'entends, en aucune façon, en réduire trois aux plus funestes résolutions pour faire le bonheur d'un seul.

—Voyons ! Voyons ! recommença le duelliste, ceci n'est pas sérieux. Indiquez-nous les voies et moyens de briser le mur qui entoure votre cœur, et nous en aurons vite pratiqué la brèche.

—Vous n'êtes presque pas indiscrets, messieurs ! Mais vos cœurs, à vous, ne vous disent donc pas quels sont les arguments propres à émouvoir le cœur d'une femme ?

Dugardin s'enhardit.

—Non, fit-il résolument. Nos cœurs saignent et gémissent. Ils ne regimbent pas sous le joug cruel que vous leur imposez ; mais, las de souffrir en pure perte, ils vous demandent à vous-même de résumer en une seule épreuve définitive et concluante toutes les coquetteries dont nous pâtissons depuis un an. Est ce trop demander ?

Les yeux sérieux, la voix grave, la jeune fille répondit :

—Vous avez raison et rien n'est plus juste. Je consens à faire droit à votre requête. Vous voulez que je vous indique moi-même le moyen de me conquérir ? Eh bien ! parce que vous avez tous, à des titres divers, mérité mon estime et ma confiance, je vous dirai dans huit jours, au moment d'accomplir mon pari fait contre M. Elphinstone, de quelle manière j'entends que l'on m'aime et quel est l'idéal du mari que j'ai rêvé. Cela vous agrée-t-il ?

—Oui, prononcèrent les trois Français.

—*All right!* articula Davis.

—En ce cas, messieurs, faites huit jours de retraite. Pratiquez le jeûne des folies et l'abstinence des extravagances. Tâchez d'oublier que vous êtes des hommes du monde, et tâchez de n'être plus que des hommes. Qui sait? Je vais me recueillir moi-même. Peut-être, au bout du compte, m'en serai-je résolue à ce choix qui doit faire le malheur de trois d'entre vous. Allez, maintenant; nous nous reverrons dans huit jours.

Et, comme fatiguée d'avoir été trop longtemps sérieuse, elle leur donna congé d'un joyeux éclat de rire, tout en leur jetant un adieu amical du bout de sa main gantée.

Les quatre jeunes gens s'inclinèrent, et, sans prononcer une parole, sans laisser échapper un murmure, la regardèrent gravir la côte jusqu'au moment où elle franchit le porron de la villa de briques. Alors, ils se retournèrent, la mine un peu basse.

—Well, demanda l'Anglais, messieurs, est-ce que notre convention tient toujours?

—Toujours, répliquèrent ses trois compagnons.

Il échangèrent des poignées de main et se séparèrent.

### III

Jeanne, rentrée chez elle, éprouva le besoin de s'isoler. Elle alla tout de suite s'enfermer dans sa chambre. C'était un vrai nid que cette chambre, exquise retraite de jeune fille, à la parure de laquelle tout l'amour paternel de M. Buheil s'était complaisamment absorbé. Il connaissait les goûts, les habitudes, jusqu'aux caprices de sa fille. Il avait donc orné et meublé la pièce et ses dépendances comme un appartement de souveraine. La villa tout entière, d'ailleurs, était admirablement située. M. de Buheil en avait acheté le terrain sur le dernier renflement des hauteurs qui font suite au cap Lihou avant de s'abaisser vers Saint-Pair.

Abrupt et presque à pic du côté de la mer, ce rocher se laissait paisiblement gagner par la route, laquelle bordait la grille toute neuve et la pelouse plantée de maronniers encore à l'état de manches à balais.

C'était sur la mer que prenait jour la chambre de Jeanne, une chambre tendue de rose, capitonnée de satinette, aux rideaux mollement arrondis autour des fenêtres et du ciel de lit. De ce point, la vue embrassait l'admirable panorama, aux limites extrêmes duquel on pouvait, avec des jumelles marines, découvrir Jersey et le château Montorgueil, le Maître-île et tout l'archipel des Minquiers.

La jeune fille s'assit dans la baie, sur une chaise longue, et, distraite, rêveuse, laissa ses regards errer sur l'étendue.

Elle la connaissait bien, cette mer, et toute la côte, de Saint-Jean-de-Luz à Dunkerque, la connaissait aussi. Dans cette nature de femme nerveuse et impressionnable, la mer seule avait laissé son empreinte indélébile. Ni les joies bruyantes du monde, ni les fêtes raffinées de Paris, ni les satisfactions, ou plutôt les satiétés d'une existence continuellement riche et heureuse, n'avaient pour Jeanne les attraits puissants de ce voisinage solennel.

Elle avait aimé la mer d'abord comme on aime l'inconnu, c'est à dire par un sentiment où se mélangent à doses égales la curiosité, l'admiration et la crainte. Puis, énergique et folle, elle avait bravé cet inconnu, se l'était rendu familier, domptant la vague, se jouant des obstacles, se riant des périls. Et l'Océan l'avait payée de retour; il aimait cette fille audacieuse, excessive.

N'avait-elle pas, comme lui, des caprices sans frein? Tous les ans, Jeanne revenait à la mer, un peu pour le monde, beaucoup pour elle-même, et chacun de ses voyages était marqué par l'une de ces extravagances qui la rendaient adorable et terrible.

Elle était le bonheur et la terreur de son père. A vingt et un ans, elle n'était point mariée, se refusant obstinément à tous les partis qu'on lui offrait. Les raisons qu'elle donnait étaient fondées, il faut le reconnaître. "Je ne suis point faite pour tenir un comptoir ou vivre passive au fond d'un wigwam."

Il y avait douze mois que les quatre beaux fils qui s'attachaient à ses pas avaient entrepris de vaincre ses dédains. Chacun d'eux avait ses mérites, très réels. Le plus âgé, Davis Elphinstone, à trente-six ans en marquait vingt-huit. Fort comme plusieurs Turcs, cadet de famille que, d'un instant à l'autre, la mort d'un oncle sans enfants allait rendre lord et quinze à vingt fois millionnaire, il était généreux et brave, mais trop infatué de sa personne, sous les dehors les plus modestes.

Gustave de Maillans, cavalier accompli, lui aussi, brave comme un héros d'Homère, tombé percé de deux balles sur le champ de bataille de Gravelotte, était, à cette heure, chef d'escadrons de réserve, porteur d'un joli portefeuille de valeurs très sûres et d'une des plus fines têtes d'homme de trente ans que l'aristocratie française possède encore. Georges Dugardin, simple, bon, désintéressé, imberbe, aimait Jeanne comme on aime les saints, et si ce grand amour n'était point payé de retour, il était certain, d'avance, que ce doux garçon, au cœur et au regard de vierge, embrasserait avec joie les sublimes mortifications de la chair.

Restait Paul Hautfrion, redoutable et redouté, même du flegmatique Davis, même de l'impétueux Maillans. C'est qu'en effet, quand on voulait étudier ce viveur terrible, on se trouvait en présence d'un être hybride et compliqué, singulière combinaison d'astuce et de générosité, de courage physique et de lâcheté morale.

Ce n'était point que Paul Hautfrion fut ce qu'on appelle un "méchant homme," loin de là. Mais il était susceptible de le devenir au gré des circonstances, étant, par excellence, de cette famille d'êtres haissables qu'on nomme des égoïstes. Egoïste, il l'était dans toute l'acception odieuse de ce mot. S'il obligeait un ami, s'il aimait une femme, s'il secourait un malheureux, ce n'était que pour lui-même. Sa fortune, très inférieure à celle de ses amis, était prudemment administrée. Hautfrion n'était ni joueur ni avare.

Il mangeait au total ses vingt-cinq mille livres de rentes, mais en homme qui sait que la jeunesse a un lendemain, et que, pour la prolonger le plus loin possible, il faut savoir ménager, ainsi qu'on ménage un bon cheval, les ressources du bien-être, d'une santé robuste, d'un estomac effarouchable, d'une cervelle exigeant l'équilibre. Bourgeois bourgeoisant, il se renfermait dans le cadre d'une sincère pratique de la raison, n'ayant boudé à aucune des avances de la destinée et portant la responsabilité, sinon le remords de trois morts d'hommes tués par lui à l'épée et au pistolet, en des duels retentissants.

Avec cela, ce garçon méthodique et rangé, viveur quand même, était déjà mordu au cœur par l'ambition. Une fonction offerte, un bout de ruban proposé auraient suffi à faire passer cet indifférent du centre droit au centre gauche.

De sa chaise longue, Jeanne regardait la mer. C'étaient les vagues, sans doute, qui lui portaient ces réflexions sur les hommes et les choses. Elle arrivait à une heure critique de la vie des jeunes filles, celle où l'idéal primitif, adoré, poursuivi en dépit de toutes les railleries, ne résiste pas à l'usure lente de la désillusion. Quand la froide raison se fait jour dans une âme féminine, elle a tôt fait de corroder et d'user les tissus de gaze, les trames féeriques de l'imagination. Jeanne n'avait jamais cru beaucoup aux paladins.

Mais elle avait toujours aimé à se dire que le paladin n'est pas une pure chimère. La logique enseigne que "ce qui est possible est."

Or, en se regardant dans sa psyché, en se rendant un compte parfaitement exact de l'omnipotence de sa beauté, Mlle de Buhéil se confessait complaisamment qu'elle ne pouvait être le lot d'aventure d'un goujat ou d'un sot. Elle avait encore une petite place réservée aux espoirs qui flattent l'amour-propre. Le mari de choix, ce mari impossible que les banalités de la première jeunesse confectionnent avec les morceaux de leurs propres désirs, était devenu pour elle un être de raison auquel elle pouvait, devait croire. Ce qui n'était point fait pour les autres devait l'être assurément pour elle.

Mais telle était la suprême concession qu'elle faisait à la folle du logis. Et déjà elle se sentait hantée par ces retours de la sagesse pratique qui conseille aux jeunes filles de se résigner à la transformation de l'idéal, de prendre leur parti de la fuite des rêves. En ce moment même, accoudée, baignée par la brise, bercée par le clapotis des lames, elle passait en revue les quatre candidats qu'elle venait de congédier. Elle trouvait Elphinstone fat et gourmé, Maillans hautain et irascible.

La pure et calme tendresse de Dugardin l'eût peut-être charmée, si la nature même de son caractère, de son éducation, de ses goûts, ne l'eût inclinée au dédain d'un époux moins viril qu'elle même. Quant à Hautfrion, il était certain qu'il avait le plus de chances.

Jeanne l'admirait de son entière et constante possession de lui-même; elle goûtait sa réserve froide, son sarcastique mépris de l'universalité des hommes, et bien qu'au fond du cœur elle se découvrit une instinctive antipathie pour cet homme si parfaitement

supérieur aux enthousiasmes et aux chaleurs du reste des mortels, elle n'en sentait pas moins le rouge lui monter au front et le sang battre tumultueusement dans ses veines chaque fois que ce regard froid et hardi la dévisageait. Celui-là était un véritable dompteur, et elle l'indépendante, avait peur d'être domptée.

Un peu lasse de méditer, elle abaissa ses paupières. Le sommeil, un sommeil suave comme une caresse, la gagnant tout doucement, l'envahissait d'une molle torpeur au sein de laquelle s'assoupièrent ses pensées. Tous ces souffles salins dilataient sa poitrine en rafraîchissant son front et ses lèvres. Dans cette incertitude du réel qui est le premier moment de l'oubli, il lui parut que ses yeux s'ouvraient au dedans d'elle-même, qu'elle lisait pour la première fois dans un livre étrange qu'elle avait eu le tort de laisser fermé jusqu'alors. Ce livre, c'était sa propre conscience de jeune fille du monde, adulée gâtée, pourvue par Dieu de tous les instincts et de toutes les presciences divinatrices.

Une à une, les années de son existence se déroulèrent dans le panorama de ce songe. Elle se revit petite, prise toute petite, par sa mère, une mondaine bien connue, à son retour des mois de nourrice. Cela était bien nuageux ; très flottant, une façon de brume éparse dans les lointains de la mémoire. N'importe ! Elle revoyait un visage adorable, elle éprouvait encore la chaude impression de ce baiser de mère, passionnément donné, entre les préoccupations d'une réception et les frivoles soucis d'un bal. Ah ! certes ! sa mère l'avait aimée ! Elle avait été une bonne mère . . . quand elle avait pu.

Puis, une lacune coupait les réminiscences. C'était une existence très libre, mais très seule, au milieu des bonnes et des femmes de chambre, des caresses mensongères en présence du père et d'abominables gronderies, de coupables abandons aux heures plus fréquentes des délaissements paternels.

Jeanne ne se ressaisissait bien qu'à l'âge de douze ans, dans sa robe blanche, sous son long voile de tulle, au jour plein d'extases de la première communion. Pour elle, surtout il avait fait date, ce jour-là, car, à partir de cet instant, M. de Buheil s'était donné tout entier à sa fille.

Alors, au travers des caprices, des bouderies rêveuses, des colères furieuses, la jeune fille se suivait dans sa marche progressive vers la nubilité, vers la première robe longue. Aujourd'hui blasée, elle tressaillait derechef à la vue et au contact de ses premières dentelles et de ses premiers diamants. Un jour, elle avait entendu chuchoter auprès d'elle qu'elle était belle, et, dès lors, la coquetterie était entrée en elle, dominant du même coup les pudeurs et les gaucheries. Elle avait aimé vaincre, et, en quelques efforts, elle avait appris ce que tant d'autres mettent des années à apprendre.

Elle avait assoupli ses doigts et sa voix. Non seulement elle voulait le diadème de la beauté, mais elle tenait autant au sceptre des talents et de la grâce.

Une chose ne lui avait jamais été enseignée par ses maîtres et ses institutrices. Elle ignorait complètement l'amour, et l'ignorant de fait, bien qu'elle le connut de nom, elle l'avait raillé, bafoué, nié ; partant, elle l'avait bravé.

Et, tout à coup, ce sentiment inconnu lui parut avoir laissé en elle une place vide, un coin du cœur inoccupé, une partie d'elle-même qui lui sembla sans but. Dans ce sommeil étrange, tel qu'elle n'en avait jamais eu d'analogue, Jeanne crut se découvrir comme un sens nouveau, dont elle put apprécier, sur-le-champ, l'acuité et la finesse. Des actions réflexes d'émotions perçues en autrui, des ressouvenirs de tableaux aperçus par elle dans son monde et hors de son monde, se produisirent.

Elle songea aux toilettes de mariées, aux couronnes d'oranger, aux voitures armoriées et aux landaux de louage qu'elle avait vus sous les porches d'églises, aux visages calmes et rayonnants des épousées. L'être qui veillait en elle lui posa des questions auxquelles elle ne pouvait répondre. Que signifiaient cette allégresse et ces rougeurs unies ? Pourquoi la jeunesse parée pour la grande solennité du cœur avait-elle de ces expansions triomphantes de la joie tout en dehors ? Serait-elle donc ainsi si elle devenait la femme d'un des quatre adorateurs qui la poursuivaient de leur recherche ?

Le vide de son âme en ce moment la consterna. Non, en vérité, elle n'éprouvait, elle n'éprouverait rien de semblable. Et voici qu'elle subissait une grande lassitude, un besoin de s'abandonner, de se donner tout entière, en une abdication d'elle-même qui serait comme une immense volupté, comme un frisson d'ivresse continue.

Sur cette sensation toute fraîche, Jeanne s'éveilla. Elle vit la mer montante déferlant sur la plage.

Chose singulière ! Il lui parut qu'elle la voyait pour la première fois, sous cet aspect

du moins. L'impression était neuve, à moins que ce ne fut Jeanne elle-même qui se renovât.

D'une ligne blanche, incécise, presque fondue dans les lointains d'un ciel méditerranéen, l'eau venait en courbes molles, ininterrompues, dorée d'abord, bientôt verte, et finalement d'un bleu de saphir, s'épandre en frange d'argent sur la grève ; on pouvait prendre les lames à leur départ et revenir du regard avec elles, ou plutôt sur elles. Elles avaient des inflexions puissantes, véritables replis de quelque reptile gigantesque qu'on eût supposé se jouant sous la trame liquide.

Le flot montait. Encore quelques instants et il viendrait lécher le pied du rocher sur lequel se dressait la villa. Jeanne, secouée d'un frisson de bonheur inconscient, avait dans les paupières des larmes sans motifs. Une volupté inexplicable bouleversait son être et ses pensées et, tout d'un coup, le souvenir de ses quatre adorateurs lui parut insupportable. Ses lèvres murmurèrent spontanément une parole de refus. Elle dit, presque violemment :

— Non ! non !

Alors, elle s'aperçut qu'elle rêvait tout éveillée. Sa main nerveuse passa vivement sur son front et sur ses yeux. Elle voulut chasser ce que sa raison lui dénonçait comme une faiblesse. Hélas ! cette faiblesse lui était douce ; c'était comme la torpeur d'une convalescence et elle éprouvait un indicible bien-être à la prolonger. Elle revint à sa chaise longue et s'y laissa retomber, la tête en arrière sur le coussin moelleux. De nouveau elle ferma les yeux.

Mais ce n'était point pour dormir. Un son naquit du large, vague d'abord, bientôt plus net et plus précis à mesure que le vent portait davantage. Un chant vrai, sans artifice comme sans efforts, se détacha du bruissement des flots. La voix était mâle et bien timbrée, singulièrement juste et sonore ; le chant était triste. Il disait :

La mort n'a pas de préférence,  
Et cueille les fleurs du chemin.  
Roses de mai, lilas, jasmin,  
Sans cruauté mais sans clémence ;  
Les vierges dont le voile blanc,  
Va couronner les fronts timides,  
Les enfants aux regards candides,  
Les aïeules au pas tremblant.

Ce n'était ni de la grande poésie, ni de la musique savante ; mais, ainsi née de la mer, elle paraissait s'échapper d'un pli de vague.

Le chanteur était une basse-chantante dont un peu de soin et de culture eût assoupli l'organe, tirant de cette poitrine vigoureuse une mélodie assurément superbe.

Jeanne chercha des yeux celui qui fredonnait ainsi. D'innombrables barques de pêche rentraient au port et le soleil effleurait la couche liquide aux bornes de l'Occident.

Çà et là, des yachts et des yawls de plaisance passaient emportés par la vapeur ou par la cadence simultanée des avirons. Il était difficile, dans cette cohue de focs et de voiles carrées, de découvrir celle des embarcations qui portait le mélomane.

Et, pourtant, Mlle de Buheil ne s'y trompa point. Un cotre, surmonté de toute sa toile, arrivait perpendiculairement à la ville. En approchant, il diminua de toiles et, doucement, laissa porter à la côte.

Le chanteur était à l'arrière, à moitié étendu. Une vieille femme, en costume breton du Finistère, s'appuyait du coude sur un panier et paraissait lasse, presque endormie. La femme était sans aucun doute une paysanne ou une servante.

Quant à l'homme, bien qu'elle ne distinguât pas ses traits, Jeanne vit bien que c'était un " monsieur." Un instant, il se dressa pour changer l'écoute du foc, et la jeune fille put admirer la suprême élégance de sa taille, l'air d'insoucieuse liberté qui se voyait sur l'ensemble de sa personne. Jeanne attendit pour mieux juger. Mais voici qu'au moment d'atterrir, le cotre vira brusquement vent devant, au risque de chavirer, doubla la pointe Lihou et, laissant son chant derrière lui, dans son sillage, s'alla perdre dans le port de Granville. Jeanne eut un soupir sans cause.

Pourquoi ce chanteur inconnu l'intéressait-il ? Qu'y avait-il de commun entre elle et lui ? Pourtant, elle gardait dans l'oreille la rumeur de ce chant, elle se surprit à le répéter.

— Ah ! bah ! se récria-t-elle tout-à-coup. Qu'est ce qui me prend de rêvasser comme cela ? Vite, un tour de plage. C'est l'heure du bain.

Elle quitta sa chambre, ayant revêtu une simple robe de toile bleue ; sur ses beaux cheveux relevés à la hâte, elle jeta un de ces chapeaux de grosse paille qui font fureur aux bains de mer, parce qu'ils donnent aux jolies mondaines les dehors d'un laisser-aller de bon ton.

Cela fait, en compagnie des dames Dumarroy et Berthiaux, les deux mères qui lui tenaient lieu de chaperons alternatifs ou simultanés, tandis que les petites filles couraient, chaussées de simples espadrilles, sur le sable, Mlle de Buheil alla prendre son bain, le deuxième de la journée.

— C'est égal, disait Mme Dumarroy, assez pincée, ce n'est pas à Saint-Pair que je fixerai ma résidence.

— Mais, pourquoi donc, chère amie ? demanda débonnairement Mme Berthiaux.

— Pouvez-vous me poser une semblable question ? Mais, chère amie, regardez donc un peu quel monde nous avons ici ? Rien que des employés ou des boutiquiers, des familles de huit ou dix personnes.

La bonne Mme Berthiaux répondit :

— C'est là, précisément, ce qui me charme, moi. Pas de tapage, pas de toilettes, le bon air, la mer tout comme ailleurs, et la vie à meilleur marché. Je vous l'assure, je ne connaissais pas Saint-Pair ; mais c'est ici que je reviendrai toutes les saisons. Je m'y plais beaucoup.

Cette Mme Berthiaux était une femme de trente-cinq ans, encore fort belle, au doux visage blémi par les maternités répétées, aux yeux dont la séraphique pureté laissait voir une âme blanche et sereine de femme forte et courageuse. Veuve et mère de quatre enfants, elle avait accepté, pour quelques jours seulement, l'hospitalité de M. de Buheil, en attendant qu'elle trouvât une maison à sa convenance. Alors elle retournerait à Paris pour y chercher ses trois garçons au collège.

L'autre, Mme Dumarroy, n'avait jamais été ni jolie, ni spirituelle. A force de méchanceté, elle s'était donné les apparences de l'esprit ; à force d'art, elle était parvenue à faire accepter sa figure anguleuse et jaune. Sa fille ne lui ressemblait pas, heureusement pour elle. Antoinette Dumarroy tenait de son père. Grande et belle enfant, presque trop forte pour son âge, elle portait, sur un visage aux lignes un peu épaisses, la fraîcheur admirable d'un teint de Flandre, le pays de son père. Avec cela, gaie, enjouée, bienfaitante, elle était dépourvue de malice et pleine de générosités débordantes. Elle aimait tout le monde, et, par répercussion, se faisait aimer de tout le monde, heureuse quand elle rendait les autres heureux, ayant pour Jeanne un culte, et une condescendance quasi maternelle pour sa cousine Léonie Berthiaux, d'un an plus jeune qu'elle.

Mme Dumarroy ne laissa pas passer sans la relever la phrase de Mme Berthiaux.

— Il est certain, ma chère, que vous avez raison. Quand on ne possède qu'un petit revenu et qu'on est chargée d'enfants, comme vous, on doit viser à l'économie. Mais je ne m'explique pas, par exemple, que Jeanne, qui peut prendre toutes les libertés, ait préféré cet affreux trou à Trouville ou à Dinard, où son père a de si belles villas. Je vous assure que, si, comme nous l'espérons, Philippe conclut, cette année, son affaire des lignes du Brésil, c'est à Dinard que nous nous fixerons à la prochaine saison. Je déciderai même Philippe à y acheter quelque chose.

Naturellement, Philippe, c'était M. Dumarroy. Jeanne répliqua assez vertement.

— Ma bonne amie, c'est précisément parce que je puis prendre toutes sortes de libertés vous auriez dû dire "licences", qui est beaucoup plus classique, c'est pour cela même que j'ai pris celle de venir à Saint-Pair. Et, vraiment, je ne m'y déplaçais pas trop, je vous assure. Il faut bien un peu varier. Les poupées de cire et les têtes de cotillon, je les retrouverai, sans aucun doute, cet hiver. Aussi ne suis-je pas fâchée de rompre quelque peu en visière avec elles.

Sur ce ton de conversation aigre-douce, elles s'enfoncèrent dans la foule des baigneurs. A Saint-Pair, le coup d'œil de la plage est vraiment ravissant.

Comme l'avait dit Mme Dumarroy, c'étaient surtout des "familles nombreuses," des "ménages tranquilles," qui s'étaient donné rendez-vous aux alentours de la petite ville normande. Sous les ombrelles bariolées de rouge, de vert, de jaune et de bleu, on ne découvrait que d'honnêtes visages de mamans, placidement assises sur le sable, ou sur leurs pliants, apportés peut-être de fort loin.

Des boîtes à ouvrage baillaient, étalant les jaines des tricots ou les pelotes de fil des crochets. Ça et là, un père, un frère, étendu sur le dos, savourait un cigare, la tête

enfoncée dans ces panamas à cinq sous qui se terminent en poivrières, la face abritée, le ventre et les pieds en plein soleil. Un bruissement de notes claires, secouées par la brise, enveloppait la masse.

Tout au bord, raillant le flux, les pantalons, ou les jupes retroussées jusqu'aux hanches, gamins et fillettes ramassaient des coquillages, pêchaient des équilles, retournaient des méduses ou des crabes, s'empêtraient gaiement dans le varech onduleux, ou creusaient avec des pelles de bois des rigoles pour ceindre des flots taillés dans le sable.

Bref, de cet a-soublage confus il se dégageait une impression de simplicité, de bonne humeur franche à laquelle rien ne portait ombrage. On se sentait à l'aise là-dedans, loin des soucis de la vie des dix mois de commérages, de compétitions, de félonies commerciales ou sociales qui sont les conditions mêmes de l'horrible lutte pour l'existence.

Tout à coup, comme sur un mot d'ordre, les conversations et les rires d'enfants se turent ; le chuchotement des voix baissées remplaça les grands éclats.

Quelques "Ah ! ah !" admiratifs détonnèrent seuls dans cette façon de silence, et tous les yeux se fixèrent sur le même point : une sorte de plancher mobile, de tremplin porté par des roues, qui dominait d'un pied la crête des lames montantes.

Et sur cette plate-forme, à la vue de tout ce peuple émerveillé, Jeanne de Buheil, laissant glisser le cygne qui l'enveloppait de son manteau de neige, entra dans la mer avec la grâce nonchalante et troublante d'une Vénus Anadyomène.

Le buste se laissa voir, ceint par les vagues ; puis la tête et les bras seuls émergèrent, jusqu'au moment où, pareille à une Néréide, la belle fille s'abandonna, alanguie, comme sur une couche de velours, aux étreintes de l'humide élément. Brusquement, un bravo éclata, qui entraîna l'enthousiasme universel. Jeanne pouvait être fière. A Dinard, à Paramé, elle n'obtenait que des succès. Ici, c'était un vrai triomphe.

#### IV

Les huit jours de retraite que Jeanne avait imposés à ses soupirants touchaient à leur fin. Dès la veille du jour fixé pour l'accomplissement du pari, elle reçut les quatre cartes de bristol glacé portant les quatre noms. Aussitôt, elle fit savoir aux quatre amis qu'elle désirait les voir sur le champ pour déterminer avec eux les conditions du match. Aucun d'eux ne se fit attendre, d'autant plus que M. de Buheil avait enveloppé le rendez-vous d'une invitation à déjeuner.

Il était fort inquiet, cet excellent M. de Buheil, le modèle des pères complaisants. Cette fois, pourtant, le caprice de sa fille l'avait réellement alarmé. Il était allé aux renseignements et avait appris la distance des îles Chausey à la côte. Onze kilomètres, soit près de six kilomètres à faire à la nage en plein courant de flot ou de jusant, puisqu'il était convenu qu'une embarcation les conduirait toujours à moitié route du rivage. Il prit donc Jeanne à part, lui fit des remontrances un peu vives, auxquelles la folle créature répondit en se jetant impétueusement au cou du vieillard.

—Que veux-tu qu'il m'arrive ? demanda-t-elle avec son insoucieuse gaieté. Le temps est magnifique, et tu sais comment je nage. D'ailleurs, par surcroît, je serai accompagnée d'excellents nageurs. Enfin, les bateaux ne manqueront pas, et nous avons pris soin de retenir le meilleur patron de la côte, Yvon Toulfran.

En cette dernière assertion, Jeanne dépassait la vérité, car la vérité était qu'elle n'avait fait encore aucune démarche auprès du vieux baigneur. Mais, ici encore, son incroyable chance la servait, et même en pensant mentir, elle ne mentait pas. Davis Elphinstone avait pris les devants et retenu la place. Après le dîner, la conversation fut tout naturellement mise sur le chapitre du pari.

—Eh bien ! demanda Jeanne nonchalamment, avez-vous pris toutes les dispositions ?

—C'est fait, Miss, répliqua l'Anglais avec suffisance.

—Ah ! Et quelles sont ces mesures ?

—Voici : le patron Toulfran nous loue un grand cotre. Il n'a pas voulu nous conduire lui même, disant qu'il ne prêterait jamais les mains à l'accomplissement d'une folie. Comme le bruit s'en est répandu en ville, bien des gens veulent assister à la partie. Nous serons dix suivants, plus deux à bord du cotre. Après ça, nous ne défendrons pas aux curieux de nous accompagner en plus grand nombre.

—Très bien, monsieur, fit Jeanne en battant des mains, vous êtes un gentleman accompli ; vous faites bien les choses. Et l'heure du match ?

—Neuf heures. Ce sera le moment de la marée. Nous serons à dix heures au point précis du départ, c'est-à-dire au moment le meilleur du plein pour éviter les récifs et franchir les six kilomètres de parcours :

—Et le but ?

—Le but ? Mais vous l'avez fixé vous-même : c'est le Grand-Bouf, le domaine de "l'Ogre," en avant des Houguenants.

—Eh bien, conclut Jeanne, voilà qui va bien ! Rendez-vous est pris pour huit heures et demie du matin, ici même, sur la plage. C'est d'ici que nous partirons en chœur.

Dugardin s'approcha d'elle. Il était ému.

—Mademoiselle, dit-il, s'il m'est permis de me faire écouter de vous, j'ose vous demander de renoncer à votre projet. Vous le voyez, le refus même de maître Toulfran de nous conduire indique suffisamment le danger d'une pareille entreprise. Je vous supplie de ne pas braver inutilement le péril.

Elle le regarda dans le blanc des yeux, très touchée, au fond, de cette sollicitude.

—Au nom de quoi me suppliez-vous, monsieur Dugardin ?

Il hésita, puis, d'une voix tremblante :

—Au nom de l'amitié, de l'... affection de tous ceux qui vous entourent et auxquels votre mort laisserait d'inconsolables regrets.

—Est-ce que vous seriez de ceux-là ?

—Vous n'en doutez pas mademoiselle !

Elle lui tendit gaiement la main.

—Non, je n'en doute pas, monsieur Dugardin. Mais, écoutez-moi, je vais vous donner une consolation, un moyen pratique de rendre cette douleur consolable pour vous.

Il la considéra, ouvrant de grands yeux naïfs dont l'expression la fit rire.

—Comment cela, mademoiselle ?

—Oh ! c'est bien simple, allez ! Vous suivez mon raisonnement, n'est-ce pas ? Si je me noie...

Il frissonna :

—Si vous... vous... noyez ?

—Oui. Eh bien, noyez-vous aussi !

Et elle lui tourna le dos et s'enfuit, sans chercher à maintenir son hilarité, un peu nerveuse, toutefois, à la veille de l'événement, éternée surtout par l'espèce de solennité qui paraissait s'attacher à un fait qu'elle avait, dès le principe, tenu pour tout fait banal.

Rentrée dans sa chambre, elle se fit apporter une carte de la côte et y étudia avec une scrupuleuse attention le théâtre de ses exploits.

Les îles Chasey, séparées du plateau des Minquiers par ce qu'on nomme le passage de la Déroute, ne sont elles-mêmes qu'un vaste banc de sable coupé en deux par une sorte de chenal qui reçoit les noms de passe de la Conchée et de passe Orientale du Nord-Ouest. Cette passe forme du banc total, un double plateau parsemé de roches granitiques ou calcaires, de dimensions variables, dont huit ou dix seulement, sur trois cent vingt-deux, méritent le nom d'îles.

Parmi ces îles, les principales appartiennent à tout le monde, ou, si on le préfère, à l'Etat. Quelques-unes ont été cependant acquises par des particuliers désireux de posséder une station de pêche, ou le droit de tuer des mouettes à leur fantaisie.

En avant de la plus grande des Houguenants, se dresse un rocher plus élevé que les autres et d'où la vue peut s'étendre jusqu'à Jersey sans le secours de la lunette d'approche. Il porte simultanément le nom anglais de l'*Ox*, et le nom normand de *Grand-Bouf* ou *Bouf*, corruption évidente de *Bauf*, qui traduit le mot saxon *Ox*. Vu à distance, en effet, avec le prolongement de sa grève qui s'arrondit en naseaux, les élévures de ses points granitiques, assimilables à des cornes, ses crevasses en yeux, ses contre-forts en larges oreilles, il peut donner assez vaguement, d'ailleurs, l'image de l'animal dont il porte le nom.

Le "Grand-Bouf" était le domaine de cet habitant assez étrange, celui-là même qu'on appelait l'*Ogre*, sur la côte, non pour ses mœurs féroces, puisqu'il jouissait au contraire de l'universelle vénération, mais pour la vie solitaire et recluse qu'il s'était imposée. Ce misanthrope ne venait jamais à terre que pour y faire ses provisions, soit qu'il y descendit seul soit qu'il fût accompagné d'une vieille femme, aussi taciturne que son maître, et que, dans les pays, on appelait "la Bretonne."

“L'Ogre” était un marin hors ligne. D'extraordinaires légendes couraient sur lui. On ne comptait plus les bateaux de pêche qu'il avait sauvés, et toutes les sociétés de la Manche, de l'Ille et-Vilaine, du Pas-de-Calais, de la Somme, du Finistère lui avaient prodigué leurs médailles. Le farouche sauveteur s'était contenté d'ordonner qu'on les suspendit dans la chapelle de la Vierge, à l'église Notre-Dame de Granville, et c'était un dicton dans la population maritime de la côte que l'Ogre était “fabricant d'ex-voto.”

Tous ces détails, Jeanne de Buheil les ignorait. Mais ce qu'elle savait du personnage suffisait à exciter au plus haut point sa curiosité. Ce motif seul l'eût déterminée à tenir le pari.

Elle fut sur pied le lendemain à six heures, fille matineuse, en cela bien différente des belles mondaines de sa caste. La traite qu'elle allait fournir exigeait qu'elle fit provision de forces, et, d'autre part, l'exercice même de la natation lui ordonnait de manger assez à temps pour que la digestion n'eût rien à redouter d'une immersion dans l'eau froide.

Jeanne s'acquitta de ce soin avec la prudence et l'art d'un sportsman émérite. Elle ne mangea que fort peu, mais, en revanche, des choses tout à fait substantielles. Aussi, lorsque huit heures et demie sonnèrent, se trouva-t-elle allègre et bien entraînée, sur la plage, au pied même de la villa.

La mer montait. Ainsi qu'on l'avait prévu, un public nombreux s'était donné rendez-vous aux alentours du chalet. Une dizaine de petits yachts et de bateaux de plaisance se disposaient à suivre le cotre du père Yvon Toulfran, élégante et solide embarcation qui se balançait sur son ancre, pimpante et légère sous sa parure de galhaubans raidis.

Jamais circonstances ne s'étaient montrées plus propices à plus hasardeuse expédition. La brise soufflait du sud-est. La mer, unie et calme comme un lac d'huile, était entièrement bleue. Bleu aussi le ciel, où pas un flocon ne mettait sa tache blanche. La marée donnait à peine à l'œil la sensation d'un grossissement progressif de la nappe liquide, à l'oreille celle d'un susurrement analogue au glissement du sable sur le tamis des déchargeurs de quai.

De temps, en temps, un large renflement se produisait à distance. La vague arrivait comme une barre continue pesant successivement sur tous les points de la surface, à la façon d'une vaste toile déprimée par le vent. Elle se glissait sous les quilles, soulevait les embarcations, les roulait mollement de babord à tribord, de l'avant à l'arrière, et s'épanchant en un débordement plat, gagnait, du coup, cinq ou six mètres de plage, faisant reculer les spectateurs dont elle mouillait insidieusement les pieds jusqu'aux chevilles.

Davis Elphinstone, à peine vêtu d'un complet de coutil par-dessus son costume de bain s'approcha de Jeanne, la salua et, lui tendant la main.

—S'il vous plaît, mademoiselle, le moment est venu d'embarquer. Elle ne se le fit pas dire deux fois. Ses doigts s'appuyèrent un instant sur le poignet de l'Anglais. Légère et vive, elle gravit la passerelle en tremplin et sauta dans une embarcation qui la transporta, avec Mme Dumarroy et ses compagnons, au cotre du père Yvon Toulfran.

Mme Dumarroy avait voulu être de la fête, beaucoup moins pour empêcher Mlle de Buheil de “faire des folies”, selon son expression, que pour refléter au retour la “gloire” qui allait s'attacher à la hardie jouteuse.

Quand tout le monde fut installé, on entendit grincer la chaîne à l'avant, et l'ancre remonta sur le flanc du bateau. Les focs et la grand'voile furent hissés, et le cotre s'élança résolument contre le flot montant avec une fougue qui lui fit effleurer de son beau-pré la crête de la première lame. L'instant d'après, il se dégageait de l'abri du cap Lihou et de la pointe du Lude. Alors, vent grand large, il fila avec la grâce et la rapidité d'un goéland sur la tranquille surface, à peine ridée.

À sa suite, yachts, canots, baleinières, s'ébranlèrent d'un unanime mouvement. Ce fut comme le départ d'une vraie flottille, plus élégante et moins lourde que celle des bateaux pêcheurs de la côte, dont quelques uns, pourtant, se laissèrent gagner par l'entraîn de la curiosité. En même temps, de la plage, un hurrah s'éleva, au sein duquel il n'eût pas été possible de discerner les acclamations tout aussi enthousiastes des femmes et des enfants présents.

Puis les clameurs s'apaisèrent et se turent. C'est l'effet ordinaire de l'éloignement. Le cotre, qui avait pris la tête, dominait à vue d'œil. Le soleil levant couvrait d'or ses voiles et sa coque, et à mesure que la légère embarcation perdait ses couleurs chatoyantes

il semblait qu'elle les versât à celles qui lui faisaient escorte. Il devint manifeste, au bout de quelques minutes, que le *Jeune Corentin*, c'était le nom du cotre, avait pris sur ses compagnons une avance considérable.

On le vit décroître de la sorte jusqu'à la hauteur du Cocaleux. Quand il atteignit le niveau de la Videcoq, on ne le vit plus.

Alors chacun songea à reprendre ses occupations quotidiennes, dont la plus importante était de se baigner, d'abord.

Mais si, pour les curieux de la plage, le spectacle était terminé, il commençait seulement pour ceux de la flottille. En effet, à cent mètres environ de la Videcoq, on atteignit le point de départ de la joute. Le cotre amena ses voiles et stoppa. A la faveur de ce répit, tous ceux qui devaient prendre part à la lutte dépouillèrent leurs vêtements et se dressèrent sur le plat-bord.

— Un instant ! cria Davis. A tout seigneur tout honneur. Que Mlle de Buheil s'élançe la première.

Jeanne escalada le plat-bord. Même ceux qui se tenaient près d'elle n'eurent que la vision rapide comme un éclair de ses bras nus, tant fut prompt l'élan dans lequel, abandonnant son peignoir sur l'embarcation, elle se précipita dans la mer. L'eau la couvrit, et, la seconde d'après, elle apparut à vingt brasses en avant de la barque.

Alors elle se retourna, émergea à moitié de son humide couche et cria allègrement à son adversaire :

— Allons, monsieur Davis, j'y suis et je vous attends !

Déjà Elphinstone avait plongé. Et successivement, Maillans, Hautfrion, Dugardin et cinq ou six autres, stimulés par la railleuse bravade de cette fille folle, se mirent à tirer leur coupe le plus savamment qu'ils purent.

Certes, la mer se montrait débonnaire et encourageante. Les vagues avaient ces ondulations régulières du beau temps qui épargnent au nageur les efforts de la lutte et les fatigues de l'anhélation. Elles les portaient de toute la vigueur des deux ou trois cents mètres de profondeur de la masse. Ils étaient fort à leur aise pour se mouvoir et gagner du terrain. Les deux premiers kilomètres furent vivement parcourus. En réalité, la distance n'était plus que de trois mille cinq cents mètres. Mais c'est aux nageurs émérites qu'il faut demander combien de pareilles distances sont énormes à franchir quand on n'a pour avancer que la médiocre prise des paumes et du tarse.

Il devint bientôt évident que Jeanne et l'Anglais étaient les seuls concurrents d'importance. En effet, Dugardin rallia le cotre au bout du quart d'heure suivant. Cet exemple de défection amena immédiatement le rembarquement de plusieurs autres.

Jeanne, qui se jouait dans son élément familier, s'aperçut tout à coup de l'existence d'un courant changeant. En nageuse expérimentée, elle se laissa tout aussitôt saisir. Une sorte de déviation la fit obliquer de quelques pieds, mais par la même occurrence, elle prit sur Elphinstone, qui la serrait de très près, une avance de plus de cinquante brasses.

Alors, rassurée contre l'éventualité d'un échec, elle fit d'abord la planche et parcourut ainsi la moitié de l'étape dernière, pendant que l'Anglais, moins clairvoyant, épuisait son souffle à lutter contre les lames courtes, devenant plus dures à mesure que se faisait sentir davantage l'influence des roches à pic.

De fait, la situation commençait à offrir quelque danger. En effet, sur les arêtes très accores, l'eau semble prévenir le navigateur des périls ou, tout au moins, des difficultés de l'atterrissage. Plus la paroi lisse plonge profondément sous les flots, plus le ressac commence au-dessous de la ligne de ceinture, plus aussi le remous centrifuge oppose-t-il d'obstacles aux tentatives de ceux qui veulent aborder. Il faut une vigueur très caractérisée pour se risquer en de semblables parages à marée haute, car la lame qui vient heurter le rocher est redoutable, non seulement par son choc, mais surtout par l'oblitérité de sa rechute sur elle-même.

Cette réaction est presque absolument conforme à celle qu'éprouve une balle lancée-

contre un mur et qui le touche à faux. Il suffit, pour s'en assurer, dans un espace infiniment plus restreint, d'agiter un vase quelconque sur l'eau duquel on a jeté un insecte. L'animalcule ne parvient jamais à s'accrocher à la paroi fuyante, et l'eau dans ses brusques déplacements, le lâche et le reprend, le happe au moindre effort et le ramène, tout comme si une invisible main ressaisissait au vol l'infortuné créature.

Telle était la situation des nageurs. Jeanne, infatigable, n'en éprouvait pas moins une crainte vague. Maintenant que la mer avait effacé récifs et brisants, elle redoutait les tourbillons subits que développe l'assaut de la vague. Elle voyait distinctement la passe de la Conchée s'ouvrir à la façon d'un fiord de Norvège, entre les deux grandes agglomérations de l'archipel. Les Houguenants semblaient marcher sur elle, comme pour châtier au plus tôt l'audace des jouteurs. La Chapelle, moins escarpée pourtant, donnait à l'œil l'apparence d'une côte rigide et inabordable.

La courageuse enfant se mit à nager en travers, d'une seule main, sentant toutefois un commencement de fatigue la gagner, maintenant quand même sa distance.

On voyait le "Grand-Bouf" émerger de l'onde, avec une de ses falaises en corne et l'énorme musle de rochers qui lui tenait lieu de promontoire. Mais, en même temps, les hauts fonds grandissaient. L'eau très claire, les laissait apercevoir à dix ou quinze mètres de la surface. Le verdissement de la nappe, par plaques, indiquait même que, sur certains points, la profondeur n'était plus que de quelques pieds. Le cotre manœuvrait avec une extrême circonspection, car les courants se croisaient à présent en tourbillons glauques et confus. Encore cinq cents brasses et l'on atteindrait la côte. Seulement, par quel point l'aborderait-on ?

Sur un signe que lui jeta la barque, Jeanne changea la route, et, doublant le cap à trois cents mètres, nagea hardiment vers le mur de granit qui simulait la corne du nord.

En ce moment, il se produisit à bord un mouvement. Le vent avait des sautes capricieuses, ce qui annonçait le passage d'un grain au large. On crut prudent d'amener la dernière voile et on navigua à l'aviron. Obligé de suivre les nageurs, le cotre s'engageait à leur suite, mais avec de visibles appréhensions. Les autres barques stationnèrent à distance respectueuse, n'ayant pas les mêmes motifs d'aborder le péril.

Il était évident qu'on s'était trompé, qu'on abordait le rocher par le mauvais côté. Si le père Yvon Toulfran eût été là, jamais on n'eût commis une semblable faute. Mais il était trop tard pour réparer la bêtise. Il fallait la subir le moins désagréablement possible. En ce moment, le cercle de la côte avait saisi l'embarcation et la portait droit sur l'angle formé par le promontoire du musle et la corne du nord. On n'avait plus d'autre issue que de manœuvrer pour aborder la côte par le flanc, de manière à éviter un écrasement. Les nageurs s'entendirent héler à distance. Ils étaient tous épuisés, et, d'ailleurs, il n'y avait plus aucun mérite à poursuivre le match, car on pouvait considérer la partie comme terminée.

À bord du cotre, Mme Dumarroy, affolée, donnait les signes de la plus violente terreur. On s'efforçait en vain de la rassurer, et elle n'était pas loin de s'abandonner à une attaque de nerfs. Ses compagnons, quoique tous gens courageux se reprochaient *in petto* leur coupable condescendance à la bravade lamentable d'une jeune fille. Il va sans dire que les plus lourdes responsabilités retombaient tout naturellement sur la tête de Davis Elphinstone, l'instigateur de cette folie.

En arrière, à cinq ou six brasses, les autres embarcations faisaient cercle, immobiles, pour assister à la fin de l'épreuve ; bon nombre d'entre elles, supposant que les jouteurs allaient prendre pied sur l'ilot, avaient déjà rebroussé chemin. Les baigneurs suivaient de l'œil la hardie nageuse. Parmi les meilleurs nageurs, trois seulement tenaient encore et s'efforçaient de la rejoindre. Les autres avaient reconnu la barque. Le vent tournait au Noroît. La mer devenait très grosse. Quelqu'un cria de la barque.

—Mademoiselle, arrêtez-vous. C'est assez.

Les roches du "Grand-Bouf" se montraient à cent cinquante brasses. Mais les brisants les cerclaient d'écume. En même temps, le ressac enflait les plus proches vagues comme des outres, qui se dégorgeaient en une seule explosion. M. de Maillans renonça à la lutte. Elphinstone et Hautfrion continuèrent. Mais, au bout de vingt brasses, Hautfrion éprouva un vertige. Une congestion le gagnait. Il se sentit couler et héla la barque.

Alors, Elphinstone se redressa un instant sur la vague et cria :

—Miss ! assez, assez ! Je suis battu !

Elle tourna la tête et lui jeta un éclat de rire insolent.

— Mais elle est folle ! s'écria M. de Maillans, penché sur le plat-bord du cotre, — elle va se briser dans le ressac.

Et alors, tous ces hommes, pris de peur, sachant bien qu'aucun d'eux n'avait la force de l'arracher au gouffre si un tourbillon venait à se creuser, maudissant leur gageure stupide, se mirent à appeler simultanément l'imprudente fille, tout en accélérant la course du *Jeune Corentin*. Une soudaine clameur d'angoisse leur échappa. Le cotre venait de talonner. A ce moment de la marée montante, les hauts fonds n'étaient pas suffisamment couverts. La quille venait de racler durement la ceinture de récifs de l'îlot. Force était de s'arrêter. On n'allait pas plus loin.

Les cris reprirent de plus belle :

— Jeanne ! mademoiselle ! revenez, revenez, pour l'amour de Dieu. Mais elle ne revenait pas. Tout à coup, elle disparut. Elphinstone avait bondi à l'arrière et saisi un aviron pour virer. Le bateau donna violemment de la bande. Mal dirigé, l'impulsion de l'aviron le jeta à bâbord sur un mur de granit. La quille grinça derechef. On venait de s'échouer par deux pieds d'eau sur fond de roche.

— Malepeste ! Nous voilà pris ! s'exclama Dugardin, consterné.

— Oh ! répondit Hautfrion, nous, ce n'est rien. Avant dix minutes, nous serons à flot. Mais, elle ?

Ils n'osèrent se regarder. Leurs appels firent vainement résonner l'écho. Aucune voix ne leur répondit. Alors ce fut pour eux un immense désespoir. Derrière eux, la côte de Granville s'allongeait dans le ciel clair. Le cap Lihou et la silhouette du Mont-Saint-Michel découpaient leurs arêtes vives. Devant, c'était la pleine mer sous le flux. Et juste à leurs pieds, commençait, en rampe à pic, l'un des promontoires de l'îlot. Ce cap les empêchait de voir plus loin, coupant leurs regards sur le reste de l'archipel.

Quand le flot vint les soulever sur leur piédestal, ils essayèrent d'en faire le tour. Mais alors ils s'aperçurent que le cotre avait une avarie grave, une voie d'eau à hauteur de la flottaison. Ils l'aveuglèrent du mieux qu'ils purent, et tous, pleurant comme des enfants, reprirent le chemin de Granville.

Qu'était-il donc advenu de Jeanne de Buheil ?

## V

Au moment où, du bateau, ses compagnons l'avaient rappelée, il n'était plus au pouvoir de Jeanne de revenir en arrière. Le premier cercle des remous venait de la saisir. Un choc très rude à la tête avait crevé son bonnet et dénoué sa chevelure. Elle en était étourdie. Brusquement, elle se sentit très lasse. Un besoin impérieux de repos pesa sur elle, alourdissant ses membres et ses paupières. Les grands nageurs connaissent ces défaillances. Elles sont, en quelque sorte, foudroyantes. C'est l'effet d'une congestion. Le cerveau s'engorge et s'alourdit ; une paralysie momentanée immobilise les bras et les jambes, et l'on coule.

Jeanne se retourna. Derrière elle était la muraille de granit. Elle ne vit point le bateau. Elle jeta un cri. Un son vague jaillit de ses lèvres. Sa tête tourna. Mais, d'un suprême effort, elle franchit le cercle des grands blocs et prit pied.

Seulement, là, le vertige la reprit. Debout, elle sentit qu'elle allait tomber. Ses mains s'accrochèrent au vide.

Heurusement, en ce moment, une autre main vint vers la sienne. Un bras qui lui parut d'une grande vigueur la saisit à la taille et l'emporta. Elle se laissa faire, molle, alanguie, sans résistance. Et, pendant un temps inappréciable, elle demeura plongée dans une sorte d'assoupissement de tous les sens, un oubli de la vie qui fut presque une syncope. Une voix jeune et bien timbrée la réveilla comme en sursaut.

Parbleu ! madame, vous venez d'exécuter là un périlleux tour de force.

Elle leva les yeux et tressaillit. L'homme qui lui parlait était d'une taille un peu au-dessus de la moyenne. Il avait cette maigreur caractéristique des marins, qui n'ont pas le temps de "faire de la graisse." Vêtu d'un complet de grosse flanelle bleue, le chef couvert d'un vaste chapeau de paille, les pieds chaussés d'espadrilles, il la regardait de deux grands yeux clairs et doux, la soutenant toujours de son bras gauche, sans effort.

Le sentiment de sa situation revint à Jeanne. Elle se rappela le lieu, l'heure. Elle se souvint de son costume, trempé d'eau de mer. Et la belle jeune fille qui n'avait jamais craint d'affronter les regards de la foule, rougit sous les yeux de cet homme isolé. En même temps, un frisson la secoua. Alors elle se dégagea, et, croisa ses bras sur sa poitrine,

Le jeune homme avait reculé de quelques pas.

D'un creux de roche, il détacha un paquet, et, de ce paquet, il tira un manteau d'homme, bleu comme le reste de son costume. Avec une autorité un peu brusque, il jeta le manteau sur les épaules de la jeune fille. Elle ne réfléchit pas et le revêtit en claquant des dents.

— Venez ! prononça l'inconnu en se découvrant.

Elle fit quelques pas à sa suite. Mais, songeant à ceux qui l'avaient accompagnée, elle dit :

— Monsieur, j'ai des compagnons qui me cherchent, sans doute. Il serait... convenable que je les rejoignisse.

Il répondit :

— Madame, vos compagnons sont venus s'échouer, là, derrière cette pointe. Il n'est au pouvoir de personne de les rejoindre à cette heure, et ce qu'ils ont de mieux à faire, c'est de s'en aller dès que le flot les dégagera. En cet instant, ils atteignaient la crête du plateau.

— Tenez, fit-il en lui montrant le cotre qui s'éloignait toutes voiles dehors, vous voyez, madame qu'ils ont suivi mon conseil.

Il avait un sourire ironique en prononçant ces mots. Un éclair passa dans les yeux noirs de Jeanne.

— Oh ! s'écria-t-elle, est-ce donc ainsi qu'ils m'abandonnent !

Elle frémissait de colère. L'inconnu insista doucement :

— Ne vous irritez point. Peut-être qu'ils vous pleurent ?

La jeune fille demanda à brûle-pourpoint :

— Est-ce ainsi que vous pleurez ceux que vous aimez ?

La voix du jeune homme se fit sourde et rude :

— Je n'aime pas et je ne pleure pas.

Et, adoucissant les termes :

— Mais venez, madame. La brise fraîchit et vous courez le risque d'attraper une fluxion de poitrine. Chez moi, vous vous habillerez. Il y a du feu et un repas.

Comme elle hésitait, il ajouta :

— Et ma nourrice Mariannik, une médiocre femme de chambre, il est vrai ; seulement elle est bonne, et cela me suffit.

Il dit cela simplement, mais la jeune fille crut y démêler une nuance d'émotion. Sans rien dire, elle le suivit. Maintenant, elle était sûre de ne pas se tromper. Elle l'avait reconnu. C'était l'homme qu'on lui avait montré sur la plage de Saint-Pair, le sauvage qui s'était condamné lui-même à la réclusion. Certes, le rocher n'était pas beau. Aucun arbre n'y verdissait sous les rafales des vents salés.

La maison était de celles qu'on appelle dans l'Est "chartreuses," dans le Midi "échoppes." Pas d'étage, un rez-de-chaussée long, avec des murs de casemate, de grandes salles carrelées, de hautes cheminées, mais le tout très confortablement meublé avec des tapis et des tentures. Une pièce entre autres, le cabinet de travail, était ornée avec un goût aussi sûr que délicat.

La nourrice annoncée était une Bretonne de vieille souche, une Cornouaillaise, bâtie comme une guerrière des temps antiques, fille, sœur, épouse et mère de marins. Elle avait un beau type de femme forte, courageuse et résignée.

L'accueil qu'elle fit à Jeanne fut plein de cordialité. Elle l'emmena dans une petite chambre aux murs vêtus d'une tapisserie claire, aux rideaux blancs. Le milieu en était occupé par un lit de fer.

— Madame a-t-elle été surprise ? demanda-t-elle.

Jeanne fit un signe de la tête qui voulait dire : oui. Elle ne tenait pas à se laisser interroger par cette femme. Au fond, elle éprouvait comme une sorte de honte dans cet intérieur si simple, dans cette austérité qu'elle avait bravée par un caprice.

Mariannik, comme si elle avait lu sur ses traits, lui dit :

— Madame, je n'ai pas d'autres vêtements que ceux de... ma fille. Peut-être vous iront-ils ?

Jeanne crut devoir demander :

— Vous avez une fille ?

La voix de la Bretonne trembla.

— Elle est morte.

—Ah ! fit Mlle de Buheil, prise à la gorge par cette pensée qu'elle allait revêtir les habits d'une morte.

Mais elle ne pouvait pas refuser. La nourrice y mettait une véritable bonne grâce. Et puis, il n'y avait pas moyen de faire autrement. Le froid lui faisait claquer les dents. Ce fut avec une véritable sensation de bien-être qu'elle dépouilla ses vêtements de bain mouillés, qu'elle s'épongea avec les longues et épaisses serviettes qu'on lui offrit, et que, pièce par pièce, elle revêtit les diverses parties du délicieux costume des Bretonnes de Quimper.

Tout en l'aidant, Mariannik étouffait des soupirs, baissant ou détournant la tête pour ne point regarder. Mais quand ce fut terminé, lorsque la jeune fille, qui se laissait faire, maintenant, beaucoup par une innocente coquetterie, eut posé sur ses cheveux la coiffe de dentelle du Finistère, la vieille femme n'y tint plus. Brusquement le souvenir fut le plus fort, la douleur longtemps contenue dans cette poitrine de mère éclata. Mariannik se couvrit le visage des deux mains, et, tombant à genoux, fondit en larmes, sanglotant un nom :

— Jannik ! Jannik !

Lorsque cet accès violent eut pris fin, quand elle put articuler quelques syllabes, d'une voix hoquetante, elle s'excusa :

— Il faut me pardonner, madame. Elle était si jolie et vous lui ressembliez tant ! Tenez ! on dirait que tout ça a été fait pour vous. Ah ? dame oui ! . . . Ma fille, si vous saviez quel ange c'était !

Jeanne, subitement intéressée, la fit parler. Elle apprit ainsi que Jeanne Le Tianek était morte deux ans plus tôt, dans cette même île, dans cette même chambre. Elle s'était éteinte d'un mal inconnu qui avait fait hocher la tête au médecin, et le curé, qui lui avait apporté les derniers sacrements, avait dit à ceux qui assistèrent à l'enterrement qu'ils pouvaient mêler le nom de Jannik dans leurs prières attendu que Jannik était une petite sainte.

Et la mère, pleurant plus doucement, ajoutait :

— Comprenez-vous, madame ? De sept garçons que j'ai eus, il ne m'en reste qu'un. C'est le frère de lait de M. Pierre. Et j'avais une fille ! C'était ma joie, l'amour de tous ceux qui l'approchaient, l'adoration de ses frères, la consolation de mes vieux jours ! Et mourir, mourir à dix-neuf ans ! Comprenez-vous ça ?

Jeanne était prête. La nourrice s'essuya les yeux, et, s'efforçant de sourire :

— Mais ce n'est pas tout ça. Vous devez être morte de faim. Il faut que vous mangiez quelque chose, parce que je gage que Pierre va vous ramener au reflux. Tout de même, si vous l'aviez connue. C'était tout votre portrait. Ah ! elle était aussi jolie que vous, allez ! Ce n'est pas pour vous faire un compliment que je vous dis ça !

Elle sortit la première de la chambre, conduisant la jeune fille dans la salle à manger. Celle-ci recevait le jour de deux vastes fenêtres à croisillons, parsemées de petits carreaux verdâtres. Un dressoir de chêne massif étalait la vaisselle, fort luxueuse, en vérité. Une large table carrée entourée de chaises de canne partageait en deux la longue pièce. Mariannik ouvrit le vaisselier, en tira une nappe blanche qu'elle se mit en devoir d'étendre sur la table.

— Laissez-moi vous aider, demanda très sincèrement Jeanne.

Mais la Bretonne s'y refusa, en souriant. Ce n'était pas l'affaire d'une dame de servir. Mlle de Buheil eut la satisfaction de placer sur la nappe les verres et les couverts.

Elle était sérieusement occupée à établir trois places, quand un pas d'homme résonna sur les dalles. Elle releva la tête et rougit vivement. C'était lui, l'inconnu, son hôte.

Il avait quitté le complet de drap bleu pour une redingote noire et revêtit tout une toilette d'homme du monde. Tout à l'heure, sur les rochers, elle l'avait trouvé fort beau, mais un peu sauvage. A cette heure, il lui apparaissait avec les charmes d'une métamorphose. Mais chez le jeune homme, la surprise fut d'une autre nature.

Il s'arrêta net. Elle le vit étendre les mains, pâlir, chanceler, balbutier. Une seconde, il parut comme hébété, et tout à coup ses yeux devinrent humides sa gorge étranglée appela :

— Mariannik !

La nourrice courut à lui.

Il la saisit par le bras et, lui montrant la jeune fille immobile :

— Mais vois, — prononça-t-il avec effort, — vois donc ! Est-ce que je suis fou ? C'est elle, c'est bien elle, — Jeanne ! Jeanne !

Il tremblait de tous ses membres. Ses regards étaient aussi fixes que s'ils se fussent arrêtés sur une apparition. Mlle de Buheil ne laissait pas que d'être elle-même un peu ahurie de toutes ces coïncidences.

La vieille nourrice avait dit "Jannik,"—lui, il disait "Jeanne." Ainsi il n'était pas jusqu'au nom lui-même qui ne fût une similitude ! La morte s'appelait Jeanne.

Pourtant, cette seconde émotion prit fin comme la première.

Le jeune homme s'excusa comme l'avait fait Marianne Le Tianek. Lui aussi invoqua le souvenir de la morte, rappela sa jeunesse, sa beauté, ses angéliques vertus. Puis, par manière de conclusion :

—Ah ! madame, —dit il, — je n'aurais jamais voulu croire qu'il pût exister de pareilles ressemblances ! Dans l'état d'esprit où je me trouve, je ne suis pas homme à proférer des banalités. Laissez-moi vous assurer, cependant, que ce costume vous va presque mieux que la robe bleue dont je vous ai vue habillée.

L'esprit des femmes perçoit vite les détails. La coquetterie de Mlle de Buheil fut délicieusement flattée par cet éloge. Il la connaissait donc, lui ; il avait vu sa robe bleue puisqu'il en parlait si sûrement ! Elle le questionna malicieusement :

—Tiens ! vous l'avez vue, ma toilette bleue ? Il hésita, puis répondit :

—Qui ne l'a pas vue, madame ?

Ce n'était pas là l'éloge qu'elle cherchait. Avec un peu de dépit ironique, elle insista :

—Bah ! il y a tant de toilettes bleues ! Vous avez vu probablement d'autres costumes que le mien ?

Il ne releva pas cet appel au compliment.

—C'est possible, en effet, madame, conclut-il.

On s'était mis à table. Mariannik servit du jambon, du beurre, quelques radis. Puis elle apporta une dinde succulente, rôtie à point nommé. Jeanne, de très bel appétit, battit des mains,

—Monsieur l'ermite, on vit bien dans votre Thébaïde !

—Dame ! riposta le jeune homme sur le même ton, il n'en faut pas moins pour un ogre. Et la conversation s'animant, l'ogre se montra fort aimable.

—Madame, commença-t il avec une nuance d'amertume dans le ton, je ne suis pas sans avoir compris que je dois à une gageure le plaisir de vous recevoir sous mon toit et à ma table. Votre réputation de nageuse intrépide, aujourd'hui amplement justifiée, était parvenue jusqu'à ma solitude. Il m'arrive, vous le voyez, de tendre parfois l'oreille aux bruits profanes. Donc, lorsque tout à l'heure j'ai vu, par mes jumelles, toute une flottille s'éloigner de Saint-Pair, puis, le nombre des embarcations se restreignant progressivement, un seul cotre poursuivre sa course enfin, lorsque, distinctement, j'ai pu apercevoir quatre baigneurs, dont une femme, se diriger résolument vers mon inabordable rocher je me suis dit que, certainement, la "Parisienne" avait fait le double pari de traverser le bras de mer à la nage et de venir relancer l'ogre des îles jusque dans son repaire. Me suis-je trompé ?

La jeune fille sourit.

—Vous êtes perspicace, monsieur. Mais, puisque vous avez reçu assez de renseignements sur mon compte pour pouvoir baser d'aussi précises inductions, vous devez savoir le nom de la folle personne qui s'est permis de troubler aussi inopportunément votre solitude ?

L'inconnu se redressa. Une rapide émotion contracta son visage. Il répondit :

—Je ne m'en suis pas enquis, madame, et je ne vous le demande pas.

—Ah ! fit-elle, surprise, presque blessée.

Il reprit, d'une voix dont l'accent était emprunt d'une douloureuse mélancolie :

—Je vous en prie, ne prenez point en mal ces paroles. Elles n'ont qu'un sens très respectueux.

Il s'était levé, pendant que Mariannik, apportait le café. Il jeta négligemment sa serviette sur la table et acheva :

—Madame, est ce à la Providence, est-ce au hasard que je dois rapporter l'heure de cette rencontre singulière ? Je ne sais. Mais je sais que, destinés à ne plus nous revoir l'un l'autre, nous n'avons que faire de nous mieux connaître. Votre passage dans ma retraite comptera parmi les jours fastes de mon existence. Je retiendrai votre place à ma table, comme on retient par la pensée, dans le regard de l'âme, le reflet du rayon de soleil qui est venu, un jour, en taches rondes, se jouer près de la main sur laquelle on avait penché le front pour méditer.

J'ai trente ans ; vous devez être beaucoup plus jeune que moi. La vie riante et heureuse vous attend, là-bas, sur la rive mondaine. Ici, il y a des deuils et des soupirs qui se confondent, un renoncement à ces joies qui font partie de votre bonheur. De cette hospitalité d'une heure, gardez la mémoire qu'on garde d'une excursion pittoresque et mouvementée. Vous êtes ici la bienvenue ; vous le serez toutes les fois qu'il vous plaira, mais j'ai la conviction, — conclut-il avec un demi-sourire, — que l'idée d'une récidive ne se présentera pas à votre esprit.

Pourquoi ces paroles d'indifférence troublèrent-elles profondément la jeune fille ? Telle est la nature de la femme. Habitée aux succès mondains de toutes sortes, Mlle de Buheil se sentait humiliée de cette hautaine placidité.

Cet homme qui l'accueillait avec les manières d'un gentilhomme, dans sa solitaire demeure, sur un rocher perdu de la Manche, n'avait cure de savoir à qui il avait ainsi offert l'asile.

Il lui suffisait que cette commensale d'un moment fût pour lui "la Parisienne", alors que cette désignation banale s'appliquait tout aussi justement à des millions de femmes nées ou vivant dans la capitale.

Bien plus, par ce qualificatif, son hôte la confondait, l'effaçait, elle dont la beauté était célèbre, même à Paris, elle, fille de race, pourvue d'une opulence princière, reine de toutes les fêtes mondaines, fière et dédaigneuse triomphatrice de ces luttes où l'éventail de nacre et d'or brise ou dompte l'acier des épées et troue les cuirasses de l'orgueil.

Elle ne voulut pas rester sous le coup de ce dédain.

— Monsieur, — répondit-elle, — je ne me crois pas déliée de toute gratitude pour avoir reçu de vous une hospitalité que vous accordez au premier venu. Mais, au moins, faut-il que vous sachiez mon nom pour reprendre les vêtements que votre bonne nourrice a l'obligeance de me prêter.

Il s'inclina.

— Vous avez raison, madame.

Alors la jeune fille prononça avec une certaine hauteur de ton :

— Monsieur, je me nomme Jeanne de Buheil. Mon père est le banquier bien connu. Enverrez-vous quelqu'un prendre les vêtements que j'emporte, ou devrais-je vous les renvoyer moi-même ?

Quand elle avait fait connaître son nom de "Jeanne," le jeune homme avait tressailli. Mais, à la fin de la phrase indicatrice, il se raidit, et, d'une voix qu'elle ne lui connaissait pas encore, il dit :

— Mademoiselle Jeanne de Buheil, je suis le comte Pierre L'Olonnois. C'est moi-même qui irai reprendre les vêtements. Vous n'aurez qu'à les faire déposer chez le baigneur Yvon Toulfran.

Le silence pesa sur eux. Il n'y avait rien à ajouter à une semblable présentation. Sans détourner la tête, Pierre marcha vers la porte d'entrée, l'ouvrit et inspecta la mer. Puis, revenant vers la jeune fille :

— Mademoiselle, dit-il, la mer est étale. Si vous tenez à rentrer à Saint-Pair ce soir, le moment est venu d'embarquer.

Jeanne acquiesça du sourire :

— Je suis prête, monsieur.

Elle s'avança vers Mariannik, qui, immobile, les bras croisés, la contemplait avec une admiration émue. Mlle de Buheil tendit la main à la vieille femme.

— Voulez-vous me permettre de vous embrasser, madame ? demanda-t-elle.

— Oh ! de grand cœur, ma chère fille, s'écria la Bretonne, reprise par l'émotion et les larmes.

Jeanne pencha son front, et la nourrice y mit un long baiser.

— Oh ! comme vous lui ressemblez ! — Et même son nom que vous avez ! — Tenez, voulez-vous me faire plaisir ?

— Certes, oui, répliqua Jeanne joyeuse.

— Eh bien, gardez ces habits. Ça vous fera un souvenir. Je vais quelquefois à la côte. J'irai de temps en temps vous demander de vous habiller comme ça... pour moi.

— J'accepte. Venez quand cela vous fera plaisir. Elles échangeaient encore une étreinte, et la jeune fille rejoignit Pierre. Pendant toute cette scène, il s'était tenu muet à quelque distance. Il montra alors le chemin à sa compagne.

— Par ici, mademoiselle, s'il vous plaît.

Ils descendirent le versant opposé de l'îlot. Dans une anse bordée de sable très fin se balançait une yawl d'acajou, longue et mince, au bordage élevé, au mât oblique. Pierre offrit la main à la jeune fille et, poussant l'embarcation du bout d'une gaffe, la mit à flot.

La brise prit d'emblée la voile et emporta l'esquif d'un seul souffle à cent brasses du rocher. Alors, il vira de bord, tourna l'îlot, et s'envola comme un oiseau de mer sur la nappe étincelante.

Juste en ce moment, en effet, le soleil, jusque-là voilé, déchirait la trame des nuées et couvrait le détroit de ses rayons. La côte, l'archipel, les horizons chargés de brouillards, s'accusèrent complètement. Ce fut une apothéose de féerie.

Les deux voyageurs gardaient le silence. La brise tenait si bien, que la voile tendue ne cliquetait pas. On n'entendait que le bruissement de l'étrave coupant les flots devenus calmes.

Penchée sur tribord, la yawl filait comme une flèche, sans secousse, sans surprise. La main qui tenait l'écoute et la barre était à la fois souple et ferme. Deux ou trois têtes de récifs rasèrent la quille au passage.

Au début, Jeanne n'avait pas été sans quelque inquiétude. Cet homme connaissait-il la mer autant qu'il le paraissait ? Avait-il la prudence, le sang froid nécessaire pour guider une aussi frêle embarcation à travers les dangereux parages qu'il fallait traverser ? Maintenant la réponse était faite. Pierre semblait mettre quelque coquetterie à braver le péril.

A certaines occasions il laissait l'embarcation porter droit sur une pointe de roc, et Mlle de Buheil, qui ne voulait rien laisser paraître de ses rapides terreurs, s'accrochait des deux mains aux plats-bords pour se retenir de crier. Mais l'esquif, en arrivant sur l'arête menaçante, déviait brusquement sa course, frôlant à peine le roc de l'écume de son sillage.

Pourtant, ce silence devenait embarrassant. Pierre le rompit le premier.

— Mademoiselle, commença-t-il, je crains que, tout à l'heure, vous n'ayez mal interprété mes paroles.

— Quelles paroles, monsieur ?

— Celles par lesquelles j'ai voulu vous rassurer contre l'hypothèse de relations plus durables que vous ne l'eussiez désiré.

— J'avoue, monsieur, que je ne comprends pas.

Il eut un rire amer.

— Il faut convenir que je ne suis pas heureux aujourd'hui dans mes expressions. Je ne parviens pas à me faire entendre. Encore une fois, pardonnez-le moi. Si ma langue a trahi ma pensée, veuillez la rétablir dans le sens véritable, et ce sens, le voici :

Mademoiselle, une heureuse fortune de mon existence m'a permis d'être votre hôte quelques instants. En ne vous demandant point votre nom, j'entendais dire que je n'étais pas homme à me prévaloir d'une rencontre aussi fortuite, et, faut-il vous l'avouer, je vous demandais par là même de renoncer à toute pensée d'incursion dans mes humbles domaines.

Assurément, mon île n'est point grande, et je ne suis point assez sauvage pour en interdire l'accès à quiconque serait désireux d'en fouler le sol. Mais elle est devenu pour ceux qui l'habitent un lieu de retraite, un refuge contre les détresses et les déceptions du monde. Elle n'est pas belle, tant s'en faut, mais elle peut tenter la curiosité de quelque touriste. Pourtant, il semble qu'elle ait un privilège. Elle est défendue et protégée par une tombe.

Mlle de Buheil se sentit remuée par l'accent dont ces paroles furent prononcées. Elle devina dans le passé de cet homme de trente ans la présence d'un mystère qui avait dû assombrir d'abord, et briser ensuite cette vie. Elle répondit avec un certain enjouement :

— Prenez garde, monsieur Pierre, voilà que c'est vous maintenant qui sortez de votre réserve de tout à l'heure !

— Ah ! fit-il, vous me gardez rancune. Je vois que le plus simple est pour moi de me taire.

Ces mots " monsieur Pierre " lui étaient allés droit au cœur. Une étrange volupté l'avait bercé à les entendre. Un instant son regard sincère se fixa sur les yeux de la jeune

Il la vit, en quelque sorte, pour la première fois. Dans son agreste costume de fille de la côte, Jeanne avait pris un ravissant cachet de naïveté et de pudeur qui seyait merveilleusement à sa beauté blonde, aux lignes exquises de ses traits, à la perfection de ses formes de patricienne.

Pierre la regarda avec une admiration inconsciente que son visage laissa lire. En une seconde, Jeanne se sentit vengée de ce qu'elle avait pris tout à l'heure pour du dédain. Non, son prestige n'avait subi aucune atteinte ; l'empire de son charme demeurerait aussi tendu, et voici que ce sauvage lui-même prêtait hommage à son radieux éclat.

Elle ne se retint plus que d'une main et tendit l'autre à Pierre. En même temps, son invitation fut d'une grâce pleine de séductions :

— Voyons, monsieur, rompons une bonne fois la glace. Si vous m'avez mal jugée, — sur les apparences — parce que je suis venue aborder dans votre île en costume de bain et sans votre permission, je vous en fais mes très vives et très sincères excuses. Mais, je vous en prie, laissez-moi garder de notre rencontre un souvenir aussi aimable que possible. Vous m'avez dit, tout à l'heure, avec un peu d'ironie, convenez-en, que nous ne nous reverrions pas volontiers. Eh bien ! laissez-moi espérer que nous nous reverrons. Quelque chose me l'annonce. Au reste vous ne sauriez m'interdire la gratitude. Vous n'appartenez donc pour la mémoire, et, quoi que vous fassiez vous-même, vous ne parviendrez pas à effacer en moi la trace des heures qui viennent de s'écouler.

Il prit la main qu'on lui tendait, la serra doucement, et ce fut d'une voix altérée qu'il conclut :

— Soit ? mademoiselle, j'accepte de vous laisser mon souvenir, d'autant mieux que je conserverai le vôtre. Un mot pourtant. Que Dieu vous préserve de jamais l'invoquer, car, je dois vous l'apprendre, je n'aime bien que ceux qui souffrent.

Il s'interrompit.

— Voilà de bien graves sujets pour faire suite à notre entretien. Heureusement que nous arrivons. Vous allez être délivrée de ma maussade compagnie. Nous abordons.

En ce moment même, en effet, la yawl abordait doucement, par le travers, la partie la moins fréquentée de la plage. Pierre sauta sur le sable et aida Mlle de Buheil à prendre pied. Des groupes se formaient à quelque distance ; on causait, on discutait même avec animation.

— Je gage, dit Jeanne en riant, que l'on commente et que l'on explique ma mort. Ce doit être le grand événement du jour.

— Eh ! fit Pierre ; vous pourriez avoir raison. Mais, chut !... écoutons un peu, à distance. Qui sait ? C'est peut-être édifiant.

Ils tendirent l'oreille. La jeune fille s'appuya un instant sur le bras de son compagnon. Ainsi groupés, ils formaient un ravissant sujet de tableau idyllique. La coiffe de dentelle effleurait la barbe claire de Pierre. Penché sur elle, il avait sous les yeux les boucles folles de son front et les frisons dorés de sa nuque.

Des lambeaux de phrase leur parvenaient. Une femme disait à haute voix :

Dame ! que voulez-vous ? Sans doute qu'elle était riche et jolie, mais faudrait-y pas que le malheur il ne tombe que sur les laides et les pauvres, voyons ! Apuis, des écervelées comme ça, il y en a bien que trop de par le monde pour le malheur des gens !

— Bon ! et Jeanne étouffa un petit rire voilà une oraison funèbre consolante. C'est le jour des louanges.

Attendez ! dit gravement Pierre.

— Bien, ça se peut reprit une voix d'homme qu'elle était ce qu'elle voulait ; n'empêche que c'était un beau brin de fille, et bonne avec ça, je vous jure : toujours les mains pleines pour les pauvres.

Le bras de Pierre trembla sous la main de Jeanne. Instinctivement, elle leva les yeux vers lui. Elle souriait. Dans les paupières du jeune homme, il y avait la claire trame d'une larme.

— C'est bien, ce que dit ce matelot, prononça-t-il à voix basse.

Elle riposta silencieusement :

— Bah ! c'est si facile d'être bon, quand on est riche.

Je ne le crois pas, répliqua Pierre.

Une dernière phrase entendue coupa court à leur dialogue. Une autre femme venait d'ajouter :

— C'est égal, allez ! c'est bien triste ! Le pauvre père est dans une douleur que ça fait mal à voir. Cet homme qui est si riche pleure comme un enfant. Je crois bien qu'il donnerait encore tout son argent pour revoir sa fille.

Jeanne devint blanche comme sa collerette.

— Mon père ! mais, alors c'est sérieux ! Il est bien vrai qu'ils me croient noyée ! Oh ! vite, et vite, monsieur L'Olonnois, conduisez-moi, je vous prie, accompagnez-moi.

Et, sans attendre sa réponse, elle s'élança vers la ville, remontant la côte, afin de regagner au plus tôt la coquette villa dont on voyait les toits d'ardoise briller au-dessus du cap Lihou. Pierre la suivait à grandes enjambées.

En trente cinq minutes, ils avaient parcouru le chemin. Jeanne ne s'arrêta pas aux bagatelles de la route. Elle entra comme une bombe dans la villa, sans prendre même la peine d'introduire son compagnon. Pierre ne poussa pas plus loin. Du seuil, il put entendre des exclamations de surprise et d'allégresse. Qu'avait-il de plus à faire ? A cette heure, Mlle de Buheil était toute à la joie de rassurer sa famille.

Le jeune homme redescendit rapidement vers Saint Pair, passa nerveusement la main sur son front pour en chasser les pensées importunes, et sauta dans la yawl qu'il poussa au large.

## VI

M. de Buheil était dans le salon de la villa, en compagnie de Mme Berthiaux et de deux jeunes filles, Léonie et Antoinette, consternées. Mme Dumarroy, qui avait subi deux syncopes consécutives, était condamnée au lit par le médecin appelé en toute hâte. L'état du malheureux père faisait peine à voir.

On n'avait pu lui celer le terrible événement. D'ailleurs, rien qu'à voir les visages bouleversés de ceux qui revenaient, les baigneurs s'étaient rendu compte de l'épouvantable accident. En un clin d'œil, l'affreuse nouvelle avait fait le tour de la ville et de la plage. Au premier moment, la stupeur avait été profonde, paralysant en quelque sorte les énergies. Mais on s'était promptement secoué. Il n'était pas possible que la jeune fille eût péri aussi misérablement, sans que personne pût indiquer l'endroit précis de sa disparition.

Les voyageurs qui avaient mis deux heures à l'aller, grâce au vent propice, en avaient mis trois au retour. Et voici que, brusquement, le vent avait sauté à l'ouest. Pour l'éviter, les bateaux de secours serrant au plus près avaient pris la direction du Nord-est, dépassant de deux bons milles la pointe du Lude.

Cela expliquait pourquoi Pierre et sa compagnie, en revenant des îles, n'avaient rencontré aucune embarcation. Ils étaient dans le vent eux, et n'avaient eu qu'à se laisser porter. Au reste, ils étaient partis une heure avant que les autres quittassent Granville. Cela expliquait encore que le jeune homme eût trouvé la mer étale, tandis que pour les sauveteurs volontaires le reflux était déjà commencé depuis plus d'une heure.

La révélation de la catastrophe avait d'abord foudroyé le vieux financier. Il avait ressenti une de ces douleurs écrasantes qui broient le cœur et la pensée, et laissent l'homme pantelant et vaincu sous son malheur. Puis, fort heureusement, une réaction s'était produite.

Alors, dans le premier transport, il avait voulu partir lui-même à la recherche de sa fille. A force de douceur et de sagesse, Mme Berthiaux lui avait fait comprendre que c'était une folie inutile. Il n'aidait personne efficacement, et il courrait le risque de gêner beaucoup de monde. A la fin, il s'était incliné devant les bonnes raisons.

Parmi les gens de la côte et les baigneurs, habitants de passage, on avait rivalisé de zèle et de dévouement. Dix barques s'étaient trouvées parées en moins d'un quart d'heure. On n'avait parlé de rien moins que de faire appel à l'habileté consommée des sauveteurs attitrés. Ces braves gens n'eussent pas demandé mieux que de prêter leur précieux concours ; mais, outre que plusieurs étaient déjà embarqués sur les bateaux en partance immédiate, on ne pouvait les arracher au devoir professionnel qui réclamait leur présence.

D'autre part, Yvon Toulfran, qui avait refusé de prendre part à l'expédition du matin, venait de s'offrir spontanément à cette besogne du soir. Il tempêtait avec de formidables jurons, maudissant les écervelés qui avaient "monté le coup à cette jolie fille," et l'avaient entraînée à une façon de suicide.

Maintenant, il voulait être seul à diriger son embarcation, et ce fut à grand-peine qu'on lui fit accepter la compagnie de M. de Maillans, et surtout de l'Anglais, auteur de tout le mal. Ces messieurs, d'ailleurs, se conduisaient en gentlemen accomplis, car, sans prendre le temps de se changer ni de restaurer leurs forces, ils repartaient sur l'heure à la recherche de leur infortunée compagne.

Enfin, les bateaux prirent le large. Déjà la réaction s'opérait en M. de Buheil. Une orne torpeur l'avait envahi. A cette heure, appesanti dans un fauteuil, il ne prêtait que fort distraitemment l'oreille aux impuissantes consolations de Mme Berthiaux et des deux jeunes filles.

—Je vous en prie, mon bon ami, disait l'excellente femme, ne vous abandonnez pas ainsi. Je vous assure, moi, que Jeanne est vivante. Ce n'est pas possible, non, ce n'est pas possible que . . .

Elle s'interrompait, n'osant terminer sa phrase par ces mots atroces : " elle soit morte."

Antoinette et Léonie renchérisaient. Elles connaissaient trop bien Jeanne pour croire à un pareil accident. Elle était bien trop bonne nageuse pour cela. Et puis, on ne disparaît pas ainsi, tout d'un coup, sans que personne puisse vous voir ou vous porter secours. Ce qui avait dû arriver . . . Oh ! c'était bien simple ! Jeanne avait dû atterrir quelque part, sur un point des îles, — où ? on ne savait pas, — mais c'était certain, attendu que cet archipel des îles Chausey a trois cent vingt-deux îlots. Il est donc impossible de s'y noyer.

Et Mme Berthiaux reprenait alors, invoquait l'absence de pressentiments. Elle qui croyait aux pressentiments avait positivement la certitude morale que Jeanne vivait. Aucune d'elles ne pensait si bien prophétiser.

Au reste, elles débitaient tout cela avec volubilité, sans conviction, prises de peur à écouter elles mêmes, enflant leur voix pour qu'on n'y entendit point trembler les sanglots qui leur obstruaient la gorge. Le vieillard demeurait immobile, gardant les yeux obstinément fixés sur le parquet, tressaillant maladivement à chaque bruit, à la moindre secousse venue du dehors, aux cris qui semblaient fuser de la plage, en ce moment couronné d'une foule tout entière livrée aux commentaires du sinistre événement.

Combien de temps s'écoula-t-il ainsi ? Nul, parmi les affligés, ne tint compte de la durée, et bien que les heures de souffrance soient aussi longues que des siècles, personne ne songea à en vérifier le cours régulier. Dans ce salon luxueusement meublé, la pendule, cette véritable merveille de bois et de cuivre, battait le tic tac monotone de son balancier et jetait la note grave, bien timbrée de ses demies et de ses heures.

Sur une table s'étalait, tout ouvert, le panier à ouvrage de Jeanne. M. de Buheil, hébété par le coup reçu, n'y prit point garde d'abord. Bientôt, pourtant, ses regards errèrent de droite à gauche. Ils rencontrèrent le cher objet tout plein de souvenirs déchirants. Par une sorte de convulsion de la volonté, le vieillard s'arracha au siège sur lequel était assis, et alla prendre le petit panier doublé de laine bleue.

Cette vue, cet attouchement, le relend des parfums préférés par la jeune fille, amenèrent instantanément une crise favorable. M. de Buheil laissa retomber le panier sur la table, et, se voilant le visage de ses deux mains, il pleura abondamment.

De temps à autre, Mme Berthiaux s'échappait du salon pour laisser un libre cours à ses larmes. Quand elle rentrait, les jeunes filles seules s'apercevaient qu'elle avait pleuré. M. de Buheil demeurait plongé dans sa torpeur. Et même, cet état d'hébétude devenait inquiétant. Les femmes redoutaient un second malheur, il fallait à tout prix le conjurer. Mais, que faire, qu'essayer pour cela ?

Tout à coup, de l'antichambre une clameur s'élève. Mme Berthiaux tend l'oreille. On entendait des voix joyeuses, des rires, un débordement d'allégresse. Antoinette et Léonie lancent vers la porte. Mais, déjà, celle-ci s'est ouverte.

Une servante entre brusquement, la face rouge, les mains levées.

—Madame . . . Mesdemoiselles . . .

Et elle s'arrête, essouffée, n'en pouvant plus. Mme Berthiaux écarte les jeunes filles ; elle court à la femme de chambre.

—Voyons, Elisa, qu'est-ce que c'est ?

—Oh ! madame ! mademoiselle Jeanne !

Mme Berthiaux pâlit.

—Jeanne ! C'est le corps que l'on rapporte, sans doute ? . . .

Elle fait un signe pour imposer silence à la bonne.

—Chut ! malheureuse enfant ! Taisez-vous.

Et du doigt, elle désigne M. de Buheil, qui a brusquement tendu l'oreille.

—Mais non, madame, continue l'écervelée, mais non ! mademoiselle est vivante ; elle est là ! Elle monte la côte !

Un cri retentit :

—Vivante ! ma fille !

Le banquier s'est redressé. Pâle, les yeux hagards, il s'avance à son tour vers le groupe. Les jeunes filles courent après lui pour le soutenir. Il les remercie en souriant.

—Mes chères petites, si j'avais dû mourir, je serais déjà mort. Mais, vous le voyez, grâce à Dieu ! je n'ai pas envie de mourir. . . . Mais. . . . où est-elle, Jeanne ?

Au même instant, la paysanne improvisée s'élançe dans le salon avec un joyeux éclat de rire.

—Père !

Et pendant quelques secondes, ce n'est plus qu'un bruit des pleurs versés, de baisers follement prodigués par le vieillard sur le front, sur les joues, sur les cheveux de sa fille, et jusque sur ce casque de dentelles qui la coiffe si admirablement.

Puis, c'est le tour de Mme Berthiaux et des deux jeunes filles. Les exclamations se croisent, se coupent. L'une n'attend pas l'autre.

—Vivante ! vivante ! — Ah ! folle ! va ! — Méchante ! — Si tu savais !

—Oh ! comme tu es jolie ! — Qu'est-ce qui t'est donc arrivé ?

Jeanne ne peut répondre à tous. Elle va de l'une à l'autre, elle prodigue les caresses et les baisers. Mais c'est toujours à son père qu'elle revient. Elle l'étreint, elle l'entoure de ses bras : " Mon petit père ! mon bon père ! mon père chéri ! Est-ce que tu me pardonnes, dis ?

Le pauvre homme pleure. Il bégaié :

—Te pardonner ! mais tu comprends bien que je n'ai pas la force de me fâcher. Allons embrasse-moi ! Encore une fois ! encore ! encore !

Léonie dont les yeux rougis rient déjà, interroge :

—Oh ! comme c'est joli, ce costume ! Où l'as-tu pris, Jeannette ? Comme ça te va bien ! J'en voudrais un pareil.

Enfin, le calme s'établit, Le père entraîne sa fille au milieu du salon, et, pressé de savoir :

—Voyons ! que t'est il arrivé ? D'où viens tu comme-cela ? Tout le monde te croit morte, sais-tu bien ?

Alors Jeanne se frappe le front :

Ah ! mon Dieu ! moi qui oubliais ! Oh ! je suis impardonnable ! Et monsieur L'Olonnois qui attend à la porte !

—Qui ?

—Monsieur L'Olonnois mon sauveur l'Ogre.

Naturellement, tout le monde se précipite hors du salon. On demande aux domestiques de faire entrer le "monsieur."

—Quel monsieur ?

—Mais celui qui m'a accompagnée ici.

Il va sans dire que, dans l'affolement général, on n'a remarqué, on n'a vu personne. Pierre n'a pas fait une bien longue station sur le seuil. Jeanne est au désespoir.

—Ah ! mon Dieu ! Que va-t-il penser de moi ? Je suis tout à fait sans excuse.

M. de Buheil la rassure, la console. Après tout, il n'est pas introuvable, ce M. L'Olonnois. Demain on le remerciera chaleureusement. Le financier ira lui-même porter sa reconnaissance à l'homme qui a sauvé sa fille.

—Mais, ce soir même, il sera rentré chez lui, là-bas dans les îles.

—Eh bien ! mon enfant, j'irai jusqu'aux îles, et si je ne peux pas y aller, je lui écrirai et lui demanderai une entrevue.

Enfin, à moitié consolée, Jeanne se décide à raconter son aventure. Elle est très simple, cette aventure. Si elle a couru un danger, sincèrement, elle n'en a eu qu'une très vague conscience. Elle trouve seulement qu'on l'a abandonnée trop vite, qu'on s'est bien hâté de prononcer son oraison funèbre. Si encore, avant de rentrer à Granville, ces messieurs avaient eu le bon esprit de faire le tour du Grand-Bouf ils auraient été fixés sur son sort.

Ici, Mme Berthiaux l'interrompt pour lui narrer la malheureuse équipée du cotre. échoué sur le musle du rocher. Jeanne se reprend à rire.

—Ha ! ha ! voilà de jolis marins ! Il avait raison, le père Yvon ! Je vais lui en dire à ce cher mailord, quand je le reverrai.

—Oh ! non, répond Léonie doucement, il ne faut pas le plaisanter. Il est tout de

uite reparti avec ces messieurs pour aller à ta recherche. Les pauvres gens étaient désespérés.

Mais cette atténuation ne fait qu'accroître l'hostilité de Jeanne.

—De sorte qu'en ce moment ils sont en quête de mon cadavre. Tant pis pour eux. C'est bien fait.

M. de Buheil se lève.

—Ma fille, tu m'indiques mon devoir. Il faut absolument les informer qu'ils aient à cesser leurs recherches.

Il sort et donne quelques ordres. Pendant ce temps, la bonne nouvelle a remis sur pied M. de Dumarroy. Elle aussi descend au salon pour féliciter son amie.

—Et j'espère, petite folle, que c'est le dernier souci que vous donnez à vos amis, cette fois, n'est-ce pas ?

Jeanne la remercia, un peu ironiquement. Ce qu'elle regrette surtout, c'est d'avoir été la cause d'un si grand nombre de syncopes.

Cependant, le temps passe, le soleil se couche. Le sémaphore a multiplié les signaux, et tout le monde à Granville et à Saint-Pair connaît l'heureux retour de la jolie noyée. Les visites affluent, les cartes de tout le monde, connus et inconnus, s'entassent sur le plateau d'argent placé dans le vestibule.

—Allons ! soupire Jeanne avec une désolation comique, que de visites à faire, maintenant, pour remercier tous ces gens-là.

—Mais . . . ton aventure ? réclame Antoinette.

—Après dîner. Je meurs de faim.

On se met d'accord. Il est certain que les émotions creusent. En conséquence, l'appétit aidant, on s'empressa de courir à la salle à manger . . .

Quand le repas eut pris fin, force fut à Jeanne de tenir sa promesse. Elle le fit de fort bonne grâce et narra son équipée sans en omettre le moindre détail, insistant même sur les impressions qu'elle avait ressenties et qui avaient profondément modifié ses idées.

—Eh bien ! demanda Mme Dumarroy, reprenant ses airs de femme nerveuse, cet ogre, quel effet vous a-t-il fait ?

—Madame, répondit Jeanne sérieusement, l'Ogre m'a produit l'effet d'un gentilhomme accompli dans la force du terme. Il va sans dire que je n'ai pas eu le mauvais goût et l'indiscrétion de le questionner sur les motifs de sa vie de cénobite.

—Ma foi, ma chère petite, vous avez eu tort, là, bien franchement. Car, enfin, des aventures du genre de la vôtre n'arrivent pas impunément à toutes les jeunes filles, surtout quand elles sont aussi jolies que vous, et c'est le moins quand, par hasard, on tombe dans la fosse d'un ours debonnaire, qu'on s'enquière un peu de ses habitudes, voire de ses antécédents. C'est du moins mon avis.

Jeanne ne put voiler un éclair de ses yeux noirs.

—Eh bien ! c'est là ce qui vous trompe, riposta-t-elle. M. le comte Pierre L'Olonnois n'est pas l'ours que vous supposez, et telle est ma confiance en lui que je compte lui renouveler ma visite sous le plus bref délai.

—Jeanne ! interrompit M. de Buheil alarmé.

—Ha ! ha ! ricana la mondaine. Il ne vous suffit pas d'avoir été imprudente une fois, vous voulez encore tenter Dieu !

Cet "imprudente" était souverainement désobligeant. Jeanne s'empressa de le relever :

—Mais certainement, ma chère amie, et afin que vous ne conserviez aucun doute, j'emmènerai Antoinette avec moi.

—Oh ! oui ! oh ! oui ! s'écria la reuse en battant des mains.

—Je te le défends bien, par exemple, Antoinette ! s'écria Mme Dumarroy, que l'émotion suffoquait.

M. de Buheil intervint.

—En vérité, ma chère amie, je ne vois pas ce qui peut vous surexciter à ce point. Là où va Jeanne, votre fille peut bien aller aussi.

Sans doute Mme Dumarroy allait répondre quelque méchanceté, lorsqu'elle vit les yeux du financier fixés sur elle avec une si railleuse expression qu'elle s'empressa de donner un autre cours à sa colère.

—Ce que vous dites, mon cher ami, n'est pas très exact. Jeanne a vingt et un ans passés, Antoinette en a seize à peine.

Ce fut la douce Mme Berthiaux qui mit un terme au différend.

—L'âge ne fait rien à la chose, ma bonne amie. Vous savez que je suis une mère difficile. Eh bien ! je confie Léonie à Jeanne avec autant d'assurance qu'à vous-même.

Comme, sous peine de se fâcher, on ne pouvait pousser plus loin les termes aigres-doux, forcé fut de ramener la conversation sur le chapitre du susdit ogre, qui la défrayait déjà depuis un instant. Jeanne était très embarrassée pour répondre. Elle avait fait de Pierre un portrait fort exact ; peut-être même, se méfiant du sentiment étrange qu'elle sentait grandir au dedans d'elle, avait-elle atténué plutôt les lignes et les couleurs de ce portrait.

Mais elle ne savait rien de l'histoire de son héros.

On en était là des propos vagues, lorsque la servante demanda discrètement à Jeanne :

—Mademoiselle, il y a dans le vestibule quelqu'un qui, sans vouloir vous déranger, serait bien heureux de vous voir.

Jeanne, sans se l'expliquer, rougit.

—Ha ! ha ! fit Mme Dumarroy, elle va vite en besogne, notre belle dompteuse. Je gage que c'est précisément notre ours qui revient apprivoisé.

—Vous devez vous tromper, ma chère, dit sèchement Mlle de Buheil.

Et, consultant son père du regard, elle ajouta :

—Mais pourquoi faire attendre cette personne ? Faites-la entrer tout de suite.

—Ici ?

—Ici même.

La servante parut hésiter.

—C'est que je vais vous dire, mademoiselle, cette... personne, c'est le patron Yvon Toulfran.

—Raison de plus ! s'écria M. de Buheil.

La femme de chambre avait introduit le vieux pêcheur. Le brave homme s'avança, un peu gauche, le béret à la main, n'osant mettre un pied devant l'autre. A la vue de Jeanne debout, il demeura un instant sans paroles, étranglé par l'émotion. A la fin, deux larmes coulèrent sur ses joues hâlées, et sa voix fit explosion.

—Ah ! bon Jésus ! c'est donc vrai ? Ah ! ma gentille demoiselle, que je suis donc content de vous voir ! Vous, noyée ! Ah bien non ! Le bon Dieu n'a pas voulu que le cotre au père Toulfran ait servi à faire un pareil malheur.

—M. de Buheil lui montra une chaise.

—Merci, monsieur, fit le brave homme. Je voulais seulement voir votre demoiselle. Maintenant, je puis m'en aller. Je suis content.

—Voyons, insista le banquier, vous devez avoir besoin de forces. On va vous servir un verre de cognac.

—Tout de même, monsieur, sauf votre respect, ce n'est pas de refus, fit le baigneur, qui se décida à s'asseoir.

M. de Buheil le servit dans un verre à bordeaux. La première lampée ayant délié la langue au brave homme, on s'empressa, naturellement, de le "faire causer."

Mme Dumarroy s'écria :

—A propos, maître Yvon, vous savez que Mlle Jeanne a vu l'Ogre ?

Le marin porta la main à ses cheveux gris pour soulever le béret absent, et qu'il avait sur les genoux. S'apercevant de son étourderie, il s'expliqua :

—Faut m'excuser. Mais je me découvre chaque fois qu'on parle de lui.

—Vous le respectez donc beaucoup ?

La voix du vieillard vibra :

—Comme on respecte les saints, madame. M. L'Olonnois m'a sauvé la vie, à moi, à ma femme et à mes deux filles.

Jeanne approuva chaleureusement.

—Bravo ! père Toulfran. Voilà la parole d'un honnête homme.

—Dame, mademoiselle, si vous l'avez vu, vous devez me comprendre. Je ne crois pas que le bon Dieu ait jamais fait une plus noble créature que M. le comte Pierre L'Olonnois.

Tout le monde était devenu attentif. L'émotion du vieillard était communicative. Comme on le pressait de questions, il raconta l'émouvant sauvetage auquel il devait d'être en vie.

C'était deux ans plus tôt, aux environs de l'équinoxe du printemps. Ses deux filles, quatorze ans et onze ans, sa femme et lui, s'étaient risqués en mer par un temps superbe.

Ils n'avaient pas alors le cotre d'aujourd'hui, mais une façon de barque, lourde à la manœuvre, pénible à la marche. Voilà-t-il pas qu'un grain de suroît les surprend en plein passage de la Déroute. Le mât se rompt au bas du banc, et, en tombant, casse un bras à Yvon.

Alors, le canot s'en va en dérive ; la mer se gonfle, elle ballotte les pauvres passagers pendant une heure, et, tout d'un coup, à un quart de mille, ils voient un récif qui se dresse comme la pointe d'un canif. C'était la Grune à Croc, l'une des roches qui précèdent le groupe du Faucheur. Pour lors, on était sans ressources, fichu, quoi ! Le courant et la lame portaient droit dessus, il n'y avait plus qu'à faire sa prière.

—C'est drôle tout de même, dit le vieillard, fort simplement, c'est moi qui geignais le plus, rapport à mon bras cassé. La femme et les petites étaient un peu pâles, mais elles n'ont pas desserré les dents. A la fin, la bourgeoise, elle me dit : "Embrasse-moi, Yvon. Les petits nagent. Nous durerons tant que nous pourrons, et si ton bras t'empêche, fais la planche, mon homme, je te soutiendrai."

Juste, à ce moment, un coup de sifflet. Quelque chose me toque si fort, que je m'affale au fond de mon canot. J'entends la femme qui crie : "Jésus-Dieu, c'est une bouée !" En même temps, une voix, comme je n'en ai jamais entendu d'autre : "Tiens bon !" Nous amarrons le filin de la bouée sur l'avant, et, alors, voilà qu'on hale dessus.

D'où, nous ne le savions pas, vu que nous ne pouvions pas voir dans le gris de cet affreux grain. Tant il y a que deux heures après, nous arrivons à la maîtresse île des Minquiers. Là, il a fallu attendre le calme, et quand ça été fini, nous avons repris le chemin de la côte. Eh bien ! C'était M. Pierre, tout seul, qui nous avait remorqués, tout seul, vous entendez, à force d'avirons. Le récit avait été fort simple, mais le vieil homme l'avait si bien animé du geste et de la voix, que tous les auditeurs palpitaient. Jeanne, les yeux dilatés par l'admiration, n'en put contenir l'explosion. Elle se mit à applaudir.

Mais, par là même l'intérêt s'était accru en faveur du héros de l'aventure. Mme Berthiaux, de sa voix tranquille, demanda au baigneur :

—Comment se fait-il qu'un homme aussi noble, aussi généreux, se renferme dans son île et vive comme un sauvage ?

Le père Yvon soupira.

—Ça, madame, voyez-vous, c'est toute une histoire, même que ça ressemble à ce que des gens écrivent, des choses pas arrivées que vous appelez des romans. M. Pierre a un roman dans sa vie.

Mme Dumarroy ricana, à son habitude :

—A la bonne heure ! Voilà que le dieu redevient homme ; il descend de son piédestal. Entre nous, je m'y attendais un peu.

Jeanne ri<sup>o</sup>-ta vivement :

—A moins qu'au lieu de "descendre," il ne grandisse, au contraire.

—Ce serait à maître Toulfran de nous l'apprendre.

Le vieillard secoua la tête.

—Ces histoires là, madame, c'est toujours triste. Bien peu de gens, par ici, connaissent celle de M. Pierre. Moi, je la sais, parce que depuis longtemps j'ai vécu avec les personnages ; j'ai même pleuré avec eux.

—Pleuré ! s'écria Antoinette.

Les beaux yeux de la fillette subissaient la vague mélancolie qui semblait s'épancher des réticences du conteur. Comme on le pressait encore, Yvon Toulfran consentit.

—Puisque ça vous fait plaisir, je veux bien. D'ailleurs, ce que je vais vous conter est tout à l'honneur de M. Pierre. Ce n'est donc pas dommage de le confier aux autres.

Alors, au milieu du silence profond qui s'établit le vieux marin fit connaître à ses auditeurs captivés l'histoire de Pierre L'Olonnois ou plutôt le drame à la suite duquel le jeune homme désespéré s'était volontairement retranché, en quelque sorte, du nombre des vivants.

Son récit fut bref et émouvant.

## VII

Pierre, comte L'Olonnois, était l'unique fils du capitaine de vaisseau comte L'Olonnois et de la comtesse née du Poulard de Pestivien.

En 1870, il avait seize ans. Il sortait de l'École navale, aspirant de deuxième classe. Il fut immédiatement promu de première classe et envoyé à Paris, où il prit part à l'affaire du Bourget et à la bataille de Champigny. Décoré pour sa brillante conduite, il gravit rapidement l'échelle. A vingt-cinq ans, il était lieutenant de vaisseau et, sur la proposition de l'amiral Pierre, il était promu à vingt huit ans officier de la Légion d'honneur.

Un merveilleux avenir s'ouvrait donc devant le jeune homme. Estimé de ses chefs, aimé de ses camarades et de ses matelots, l'officier n'avait qu'à laisser agir le temps. Les étoiles étaient au bout de sa glorieuse carrière, si noblement commencée.

Ce fut donc avec la plus profonde stupeur qu'on apprit dans la marine la démission du lieutenant de vaisseau L'Olonnois. Mais, chose plus étrange, non seulement Pierre quitta la marine, mais encore il disparut du monde, sans prévenir âme qui vive. On commenta quelques temps cette disparition mystérieuse, puis le silence se fit, et l'on oublia le vaillant marin. Du moins, on ne s'occupa plus de lui.

Or, ce qui avait motivé cette brusque retraite, ce n'était ni un caprice, ni une faute de jeunesse. La vie du jeune homme s'était tout à coup assombrie, et une page de roman qui eût pu s'achever en idylle se terminait en sombre drame. Pierre n'avait jamais connu sa mère. Mme L'Olonnois était morte en donnant le jour à son fils. Le père, désolé, avait confié l'enfant à Mariannik la femme de son maître d'équipage, Yan Le Tianek.

L'enfant grandit sous la garde de cette nourrice dévouée jusqu'à l'âge de six ans, époque à laquelle Mariannik donna naissance à un quatrième enfant, qui fut une fille. Une profonde affection s'établit entre Pierre et la petite Jeanne.

A cette époque les deux enfants de Jean le Tianek perdirent leur père dans une tempête. Toujours plein de gratitude pour la veuve, M. L'Olonnois continua à pourvoir à ses frais. Jeanne reçut une éducation de demoiselle, tandis que Jean, devenu, en toutes choses, le camarade de son frère de lait, entra avec lui au Borda. Ils en sortirent tous les deux avec les aiguillettes. Pierre eut sous ses ordres Jacques, l'aîné des frères, tandis que Huon, le cadet, obéissait à son "dernier," Jean.

Hélas ! si Pierre L'Olonnois eut la douleur de perdre son père, Jean eut celle de voir mourir ses deux frères entre ses bras.

Jeanne avait onze ans. C'était une toute petite fille. Quand Pierre, revint, au bout de trois années de croisière dans les mers de Chine il retrouva l'enfant grandie et développée. A partir de ce moment, une lente et douce liaison de ces deux cœurs s'opéra, et cela dura ainsi jusqu'au jour où le doute ne fut plus possible pour Jeanne, où elle comprit qu'elle aimait de toute son âme le frère de lait de son frère.

Alors, chose cruelle, il se passa dans cet esprit de jeune fille un de ces phénomènes très rares, mais, qui par l'exagération même du scrupule qu'ils révèlent, indiquent la plus sublime délicatesse. Fille d'un matelot, Jeanne ne crut pas qu'il lui fut permis d'élever son rêve jusqu'à l'amour du comte L'Olonnois. Elle oublia que Jean n'était pas seulement le frère de lait, mais encore le compagnon d'armes de Pierre. Elle ne se souvint que de sa propre origine, des bienfaits dont le père de celui qu'elle aimait avait comblé sa famille, et elle s'interdit tout espoir. Elle aimait Pierre d'un de ces amours mortels lorsqu'ils ne sont point satisfaits. Et, se condamnant elle-même, elle se sentit mourir lentement, graduellement, minée chaque jour par ce désespoir calme et maître de lui.

Cependant, cet état d'âme n'échappa point à Pierre. Lui aussi, il aimait Jeanne. Il avait résolu de l'épouser. Un jour, ne pouvant s'expliquer la froide réserve de la jeune fille, il demanda sa main à son frère Jean qui y consentit. Sur cet assentiment, Pierre était parti. Il avait couru tout d'une traite de Lorient à Paris et de Paris à Granville. Il avait, le cœur battant d'émotion, frappé à la porte. Jeanne en personne était venue lui ouvrir.

Il ne perdit pas de temps aux préambules. A peine eut-il embrassé Mariannik et appuyé respectueusement ses lèvres sur le front brûlant de Jeanne, qu'il aborda le sujet de sa visite.

—Mère, il nommait sa nourrice "mère," je viens te demander mon bonheur, en ce monde et dans l'autre. Il me faut Jeanne pour femme !

Avant même que Mariannik put répondre, la jeune fille s'était avancée, rigide, blanche comme sa guimpe de batiste :

—Monsieur le comte l'Oloinois, dit-elle de sa voix grave et qu'elle essayait de rendre dure, je ne vous aurais jamais cru capable de railler une femme. Il est une chose que vous ne devez pas ignorer, c'est que Jeanne Le Tianek ne peut pas être votre femme.

L'officier frémit. Il considéra la jeune fille avec stupeur  
—Ne peut pas... Et pourquoi donc ne le peut-elle pas?

—Les raisons, vous les savez comme moi. Il y a entre nous deux une distance que rien ne peut amoindrir. Songez à votre rang et à votre situation ; rappelez-vous que je suis une fille sans fortune.

Il l'interrompit avec une colère qui montrait la détresse de son cœur :

—Hé ! qu'importe tout cela ! En quoi puis-je y trouver un obstacle ? Je vous aime, et si vous m'aimez, il n'est pas d'obstacles entre nous. La fortune ! J'en ai assez pour faire face aux vingt-cinq mille francs qu'exige le règlement. Et, quant au reste...

Il s'abandonna à l'élan de sa passion, fut tour à tour tendre et suppliant, ou emporté et irascible. Rien n'y fit. La fille des pêcheurs garda sa fierté de race, fierté excessive, coup sûr, et, pour complaire à ce sentiment cruel, elle sacrifia son propre cœur et celui du pauvre Pierre. La douleur exaspéra celui-ci :

—Soit ! rugit-il, vous ne voulez pas. Soyez assurée que je suis aussi fidèle à une parole que vous pouvez l'être vous-même. Je ne me marierai pas ailleurs, et vous verrez ce qu'il advient d'un désespéré comme moi.

Il s'enfuit, laissant la mère et la fille en proie à la plus amère anxiété. A Paris, où il s'empressa de se rendre pour étourdir son chagrin, il se jeta à corps perdu dans les distractions violentes. Jeanne entendit parler de ses folies et elle en souffrit horriblement. Elle essaya de sauver le jeune homme et lui adressa lettres sur lettres.

Il répondit aux premières, mais, comme Jeanne entourait ses refus de toutes sortes de considérations religieuses et morales, il lui écrivit un jour, avec une sorte de brutalité, qu'il n'avait pas besoin de sermons et qu'à l'avenir, si elle n'avait pas autre chose à lui dire, elle s'abstînt de lui adresser des missives qu'il lui retournerait sans les décacheter. Aussi bien tint-il parole, et, un soir, Jeanne reçut par la poste tout un paquet de ses lettres dont les enveloppes n'avaient subi aucune atteinte.

Ce fut un terrible coup pour la jeune fille. Avivé brusquement par ces événements, le mal qui couvait en elle se fit jour et progressa rapidement. Malgré l'iode et l'air salin, la tuberculose apparut insidieuse, lente, opérant son œuvre de mort. Elle ne murmura pas, elle se plaignit point, considérant, en véritable sainte qu'elle était, que Dieu lui envoyait ainsi le prix de sa lutte, la récompense des poignantes douleurs qu'elle avait su accepter et soutenir.

Mariannik ne s'aperçut du malheur qu'assez tard, un jour que Jeanne, prise en sa présence d'une toux violente, ne put dissimuler à temps son mouchoir imprégné de sang.

La pauvre mère devint folle de terreur. Elle consulta tous les médecins de Granville. Leur jugement fut uniforme, monotone comme une sentence de mort.

Alors, la nourrice écrivit à Pierre. Moins de quarante-huit heures après, l'officier accourut. Quand il vit la jeune fille sourire en lui tendant sa main amaigrie, son cœur se brisa. Il vint tomber à genoux au chevet et couvrit de pleurs et de baisers les pauvres doigts brûlants de fièvre.

Et la mourante ne se refusa point à ces démonstrations passionnées. Maintenant que le sacrifice était fait, elle avouait son amour. Elle confessait à son "frère" d'autrefois, son compagnon d'enfance et de jeux, de quel immense et saint retour elle avait payé, sans l'avouer, la passion peut-être trop charnelle du jeune homme.

Pour Pierre, de tels aveux ne pouvaient qu'accroître la douleur, rendre atroce le déchet. Ce fut pour complaire à une fantaisie de la mourante, et aussi avec le secret espoir de la sauver en la plongeant plus complètement dans les bienfaisantes émanations de l'iode, que Pierre acheta en pleine propriété l'île du Grand-Bouf.

Désormais, son existence fut close. Il s'enferma avec la malade et sa mère dans cet îlot perdu que battaient les flots. Il vécut ainsi les derniers jours de cette créature dorée, qui n'appartenait plus qu'à Dieu.

Pierre fit encore une tentative. Il aurait voulu acquérir, par la bénédiction nuptiale, le droit de donner son nom à la chère aimée. Mais Jeanne se refusa encore à ce désir. Un soir qu'assise sur le seuil de sa petite maison elle contemplait la mer, l'unique paysage dont ses yeux pussent se réjouir, elle prit doucement la main de l'officier qui, les paupières lourdes de larmes, la regardait du morne regard des désespoirs.

— Pierre, dit-elle avec un tendre sourire, je connais mieux votre cœur que vous même. Ne vous en blessez pas, surtout. Je vais mourir ; mais la mort ne sera pour moi qu'une délivrance.

— Jeanne ! . . . protesta l'officier dans un sanglot. —  
Derechef elle sourit.

— Chut ! Ne pleurez pas. C'est la loi, vous dis-je. Je vais mourir. Les morts ignorent la jalousie et les misérables passions de ce monde. Laissez-moi faire. Dieu m'accordera, vous verrez, de vous trouver moi-même l'éluë de la destinée, de vous amener celle qui devra être la compagne de vos bons et de vos mauvais jours. Celle-là sera la Jeanne véritable, celle qui doit être unie à votre existence, et à laquelle toute votre vie appartiendra. Moi, je ne suis déjà plus qu'un souvenir, presque un songe. Vous aimerez . . . l'autre, et, tous deux ensemble, vous prierez pour moi.

Que répondre à ces douces et cruelles paroles ? Pierre enveloppa du plus intense, du plus touchant respect, les suprêmes instants de la mourante. Il put à loisir savourer l'agonie de Jeanne. Au reste, ce ne fut point une agonie. Dieu fit grâce à la sainte des affres du passage. Elle s'envola dans une gloire, sous les rayons d'un crépuscule admirable, effeuillant de ses mains presque raides toute une corbeille de roses grimpantes au pied de la statue de Notre-Dame-des-Flots, dont sa pitié avait orné le dessus de la porte.

Voici comment se fit la chose :

D'un petit geste qui lui était familier, elle avait renvoyé Pierre et sa mère, ne voulant point qu'ils la vissent mourir. Et à peine s'étaient-ils éloignés de quelques pas qu'un soupir les rappela brusquement.

Ils tombèrent à genoux aux côtés du fauteuil de la malade, chacun prit une des mains encore tièdes, aux ongles desquels des pétales roses s'étaient fixés. La vierge était renversée sur le dossier.

Les grands yeux ouverts embrassaient l'infini des cieux au delà de l'infini de la mer ; les lèvres, à peine écartées, avaient un sourire céleste. C'était fini. L'âme montait sans doute dans l'azur sans limites, plus haut, toujours plus haut, vers Dieu.

Telle fut la fin de ce roman de larmes. Le curé de Granville emmena son clergé dans les îles. Ce fut Yvon Toulfran qui guida ce convoi en pleine mer. Combien de gens de la côte accoururent sur le sauvage rocher pour prier au chevet de la jeune fille ? De la demeure à la fosse, creusée dans le flanc du granit, il n'y avait pas deux cents mètres.

On fit à la bière un chemin de palmes et de fleurs. Tout ce qu'un mois radieux verse de bijoux à la nature fut répandu sur cette tombe immaculée, et Jeanne descendit dans le grand repos au chant des prières d'allégresse, au parfum des roses mêlé au parfum de l'encens.

Une large pierre scella la couche virginale, et nuit et jour le cantique de l'Océan berça ce sommeil de la morte d'amour.

.....  
Le récit du matelot toucha profondément son auditoire.

Après son départ, Jeanne prétextait un peu de fatigue pour se retirer un instant dans sa chambre. Puis, là haut, la rêverie s'empara d'elle, elle fit savoir que, son malaise persistant, elle ne descendrait pas de la soirée. Pendant ce temps, la bonne nouvelle s'était répandue dans tout Granville, et les compliments affluaient à la villa. Le lendemain, il en fut de même, et toute la journée de Jeanne se passa à recevoir les hommages des visiteurs et à les en remercier. Elle le fit de très bonne grâce, disant gaiement qu'elle préférait voir ce concours du fond d'un fauteuil que du fond d'une bière.

## VIII

Trois jours après, au saut du lit, Mlle de Buheil décidait son père à entreprendre une course aux îles Chausey pour remercier M. l'Olonnois de son hospitalité. La proposition trouva le financier tout à fait dispos. Sur-le-champ, il fit prévenir le patron Yvon Toulfran et retenir le cotre pour lui et ses amis.

On appareilla par le plus beau temps du monde. La traversée fut un plaisir.

Ce fut une véritable surprise pour Pierre l'Olonnois de voir débarquer tout ce monde sur son rocher. A distance, il n'avait pu reconnaître les visages. D'ailleurs à ce moment-là même il s'entretenait avec un officier de marine, et comme Jeanne, un peu troublée par les souvenirs et par le récit des jours précédents, fermait la marche en compagnie de Mmes Berthiaux et Dumarroy, le jeune homme ne l'avait point aperçue. Il se leva donc pour recevoir Yvon qui, précédant les hommes de quelques pas, s'avavançait, son bonnet à la main.

—Capitaine, dit celui-ci, toujours plein de respect pour celui qu'il avait vu porteur de trois gallons, ces messieurs-là sont le père et les amis de la demoiselle que vous avez sauvée.

Pierre parut étonné.

—Mais, je n'ai sauvé personne, ce me semble.

Ce fut Jeanne en personne qui, se montrant tout à coup, répondit :

— Pardon, monsieur, ne détruisons pas la légende, s'il vous plaît.

Le jeune homme s'inclina :

—Mademoiselle, puisque c'est votre ordre, je respecterai la... légende ; mais, en vérité, il me semble que voilà beaucoup de monde pour l'accréditer.

En ce moment, M. de Buheil tendit la main à l'ex officier de marine.

—Monsieur, permettez-moi de vous dire que, pour moi, l'histoire vaut mieux que la légende. Je suis le père de Mlle de Buheil. Je vous devais des remerciements pour votre exquise urbanité à l'égard de ma fille, et je m'empresse de vous les apporter, en ajoutant qu'ils ne sauraient acquitter ma reconnaissance.

On échangea de nouveaux saluts, et les présentations se firent avec le cérémonial usité. Pierre, se tournant alors vers l'officier, lieutenant de vaisseau, qui se trouvait à ses côtés, le nomma :

—Monsieur Jean Le Tianek, lieutenant de vaisseau, commandant le cotre de surveillance l'*Alyone*.

Ce Jean Le Tianek était un superbe garçon, blond comme un fils du pays flamand, blanc comme l'écume des vagues qui, en cet instant, ceignaient le rocher. Jeanne serra la main du frère de lait avec la plus vive cordialité. Celui-là avait été intimement mêlé au drame d'amour dont la page suprême était gravée sur la pierre du sépulcre, à l'autre bout de l'île. Puis, Pierre s'offrit galamment à montrer son domaine aux visiteurs.

Assurément, la promenade n'était point longue. Mais quand le tour de l'île eut été fait, Pierre, qui avait soigneusement évité de faire passer ses hôtes dans le voisinage de la tombe, proposa de franchir les passes et de parcourir, l'une après l'autre, les principales terres de l'archipel.

—La mer étant haute, avait-il dit, ce sera une excursion agréable et facile.

Il va sans dire que l'offre fut agréée sur-le-champ.

Au moment d'embarquer, Jeanne s'approcha de L'Olonnois.

—Monsieur, demanda-t-elle, votre nourrice est-elle chez vous ?

—Assurément, mademoiselle. Désirez-vous la voir ? Je vais vous conduire.

—Oui, monsieur, et, si vous le permettez, je passerai près d'elle le temps que vous consacrerez à votre tournée. Mais ne vous dérangez pas, je connais le chemin.

Et elle s'élança, légère et vive, laissant Pierre à ses nombreux compagnons.

L'excursion fut extrêmement agréable, rappelant par plus d'un point de ressemblance, ces pérégrinations des touristes en Norvège, à travers la région des fiords.

.....

Pendant ce temps, Jeanne et Mariannik s'entretenaient dans l'intérieur de la maison.

La jeune fille était entrée sans frapper. La nourrice, au coin d'une baie de fenêtre, un tricot à la main, n'entendit point le pas de l'arrivant. Ce lui fut un étonnement de voir se dresser devant elle cette " demoiselle " en toilette élégante, qui accourait à elle les mains tendues.

—Bonjour, madame Le Tianek.

Mariannik se leva et fit quelques pas en avant. Jeanne fit volte-face, et, gaiement :

—Vous ne me reconnaissez pas ?

La lumière éclairait son charmant visage. Un sourire mélancolique vint aux lèvres de la nourrice.

—La demoiselle de Paris, murmura-t-elle.

Et spontanément, elle ouvrit ses bras à la jeune fille.

—C'est bien gentil d'être venue nous voir. Ah ! ça, est-ce que vous êtes avec tout ce monde-là ?

Elle désignait par la vitre le groupe qui s'éloignait. Jeanne répondit en riant :

—Ce monde-là, c'est mon père avec des amis. M. Pierre les mène faire une promenade en bateau. Quand ils reviendront, vous les verrez.

—Eh bien ! et vous, pourquoi n'y allez-vous pas ?

—Parce que j'ai préféré vous voir et causer un moment avec vous.

Les yeux de la nourrice se mouillèrent.

—Vous êtes bien trop aimable, ma chère petite, de vouloir tenir compagnie à une pauvre vieille femme comme moi. Vous allez bien vous ennuyer.

—Au contraire ; et puis, pour tout vous dire, j'ai tenu à vous rapporter moi-même les vêtements que vous m'avez prêtés l'autre jour.

Ce disant, elle tirait de dessous un pan de son manteau gris, en toile, un paquet enveloppé avec soin. Elle le défit elle-même.

—Voyez si rien n'y manque, demanda-t-elle.

Un geste de la nourrice la fit insister.

—Non, reprit elle, assurez-vous bien que tout y est.

Alors, Mariannik, d'une main tremblante, prit les effets, les déplaça, et, tout à coup, au milieu des vêtements, elle aperçut un objet soigneusement enveloppé de papier fort sur lequel était écrit le mot : *Fragile*. Le poids de l'objet surprit la vieille femme.

—Ça, ce n'est pas à moi, dit-elle.

—Au contraire, fit Jeanne, c'est à vous plus que tout le reste. Regardez bien.

Mariannik rapprocha le paquet de ses yeux et y lut :

*A madame veuve Le Tianek.*

Elle comprit que cela contenait une surprise. De nouveau ses mains tremblèrent, elle eut peur d'ouvrir le papier, comme s'il eût renfermé quelque chose d'anormal. Puis, recouvrant la mémoire :

—Mais pourquoi me rapportez-vous ces vêtements ? Ne vous ai-je pas priée de les garder en souvenir de votre visite ici ?

Jeanne l'embrassa sur les deux joues.

—Oui j'ai accepté le cadeau. Mais, si j'ai rapporté les vêtements, c'est uniquement pour vous prier de garder, en retour, le très petit hommage que j'ai voulu vous offrir. Ouvrez le paquet, je vous prie.

Cette fois, la veuve s'y décida. Elle fit sauter les cachets de cire un peu fébrilement. Sous plusieurs enveloppes elle découvrit une boîte de carton pleine de ouate, d'où sortit une croix de verre et biscuit, merveilleusement travaillée, un de ces chefs-d'œuvre de porcelaine dont quelques maisons de Paris possèdent l'exquise spécialité. A l'entour des branches de la croix s'enroulait un ruban d'argent brun, sur lequel courait en lettres d'or ciselées, l'inscription suivante :

*A Jeanne Le Tianek, Jeanne de Buheil.*

Mariannik demeurait sans voix devant la croix. Elle l'avait replacée dans la boîte de carton. Les mains jointes, la poitrine soulevée par les sanglots, elle laissait couler ses larmes sans chercher à les contenir, sans penser même à remercier Mlle de Buheil pour ce cadeau de prix qu'elle lui faisait. La mère douloureuse épanchait son chagrin avec l'insouciant égoïsme de la souffrance.

Pourtant ce silence prit fin. La vieille femme essuya ses yeux, et, fixant sur Jeanne un de ces regards où l'on met toute son âme, elle murmura :

Vous êtes belle et bonne comme elle, comme un ange du bon Dieu.

Très émue, elle-même, Mlle de Buheil balbutia :

—C'est bien peu de chose, madame, bien peu. J'aurais voulu faire mieux. Vous mettez cette croix. . . . Elle hésita.

Sur la tombe de votre fille. La nourrice se leva :

—Venez, dit-elle avec solennité, vous l'y mettez vous même. Cela lui fera plus de plaisir. Car, je suis bien sûre qu'elle vous aime et vous protège.

Jeanne se laissa faire.

Mariannik avait pris la boîte. Elle sortit, précédant Mlle de Buheil, bientôt marchant du même pas qu'elle. Les deux femmes tournèrent l'angle de la maison et, laissant à leur droite la crique où se balançait le cotre du père Toulfran, elles s'avancèrent vers la pointe, au nord-est de l'ilot.

C'était là que s'ouvrait, dans la roche, la tombe virginale de Jeanne Le Tianek.

Mlle de Buheil s'en approcha en proie à un trouble profond. Alors, Mariannik lui tendit la boîte de carton, et la jeune fille en retira la croix qu'elle déposa pieusement sur une anfractuosité du granit formant console. Ainsi abritée par une voûte naturelle la pierre du sépulcre avait plutôt l'air d'un seuil de demeure souterraine, et les rayons du couchant qui s'y jouaient, filtrés par les lézardes du bloc, y allumaient une grande flamme de joie.

Les deux femmes s'étaient agenouillées. Elles mêlèrent leurs prières et leurs larmes. Quand elles se relevèrent, un lien les unissait, désormais indissoluble, lien de sympathie et de respect, lien de reconnaissance et de dévouement.

Jeanne se pencha. Elle cueillit dans le parterre sans cesse fleuri qui entourait la pierre deux ou trois roses blanches qu'elle unit en un petit bouquet. Mariannik la regarda faire. A la fin elle parla.

—Je voudrais qu'il pût vous voir ainsi.

Elle dit cela avec une naïveté d'expansion, une sincérité d'accent qui fit tressaillir Mlle de Buheil. Celle-ci se sentit rougir. La nourrice reprit de la même voix :

—Quand il sera de retour, quand vous serez partie, il me demandera qui a mis là cette croix. Il devinera bien que c'est vous, allez, et il vous en aimera davantage.

Emotion singulière : jamais plus douces paroles n'avaient caressé le cœur de Jeanne. Elle prenait un ineffable plaisir à entendre Mariannik lui dire de telles choses. C'était pour elle comme une griserie. La vieille femme l'avait entraînée sur un pan de la muraille rocheuse qui surplombait directement la mer. Pierre, sans doute afin d'y mieux fixer ses contemplations solitaires, avait fait tailler dans le granit comme une chaire d'où la vue se perdait dans l'horizon sur quelque point que s'arrêtât le regard. C'était là que, peu de jours auparavant, il était venu méditer au passage de l'escadre

Mariannik s'était placée à côté de la jeune fille.

—Ainsi, vous savez son histoire ? Vous savez pourquoi il est venu ici ?

—Oui, je le sais, répondit Jeanne.

—Qui vous a raconté cela ? Je gage que c'est le père Toulfran ?

—Vous ne vous trompez pas. C'est lui, en effet.

La nourrice se tut une minute. On eût dit qu'un secret lui pesait sur le cœur, que désireuse de s'y soustraire, elle ne trouvait pas les termes voulus pour l'exposer.

Et avec une complaisance vraiment maternelle, elle se mit à détailler les charmes réunis dans la personne de Jeanne.

Elle ! c'est elle ! Comme vous lui ressemblez ! Voilà bien ses mains, des mains de grande dame, de longs doigts effilés. Seulement, ses pauvres mains, à elle, étaient bien maigres. Quand elle les a jointes pour mourir, elle les avait blanches comme de la cire. Et la taille, et la figure, c'est la même chose. Il y a pourtant une différence. Vos yeux sont noirs, les siens étaient bleus, des yeux de sainte. Et puis, son sourire n'était pas gai comme le vôtre. Elle ne souriait pas souvent, car la douleur était au fond de son cœur, une douleur dont elle est morte.

Jeanne se laissait faire. Elle aussi éprouvait une immense sympathie pour cette femme si cruellement éprouvée. Et, sans qu'elle s'en aperçut, des larmes montaient dans ses paupières comme dans celles de la veuve.

—Vous avez perdu votre fille, —prononça-t-elle doucement ;—moi je n'ai pas connu ma mère. Vous voyez que nos parts sont égales. Mon père est bon, bien bon pour moi. Je l'aime de toute mon âme. Mais je crois que ce n'est pas la même chose d'aimer sa mère

Moi, je n'ai que des souvenirs lointains, je revois encore quelquefois une figure, et quand je la retrouve, je pleure comme si je venais de la perdre la veille.

Peu à peu, la conversation suivait son cours.

Quand Mariannik eut raconté les derniers moments de sa fille, il fut tout naturellement question de Pierre. Son nom ne fut pas prononcé, mais sa personne fit le sujet de la conversation.

Jeanne connut ainsi toutes ses qualités. Avec toutes les habiletés de la curiosité féminine, elle multiplia ses questions.

La nourrice ne fit aucune difficulté à répondre.

Comme pendant le récit du père Yvon, Jeanne éprouvait un étrange plaisir à entendre ainsi parler du jeune homme. Elle prenait sa part de l'orgueil avec lequel la nourrice vantait les vertus de son enfant d'adoption. L'officier grandissait à ses yeux, et en même temps, il faisait grandir cette femme du peuple, cette veuve de matelot, mère elle-même d'un lieutenant de vaisseau distingué par ses mérites. Mais chose singulière, Jean Le Tianek, entrevu tout à l'heure, n'était pour rien dans cette estime conçue pour la veuve. C'était à Pierre L'Olonnois qu'il en fallait rapporter tout l'honneur.

Elle ne voyait que lui, ne rêvait que de lui. Toute la puissance imaginative, toute la vivacité de sentiment qui étaient en elle convergeaient maintenant vers cet homme simplement héroïque, dont elle n'avait jamais rencontré le pareil au cours de son existence mondaine, agitée et nerveuse. A la douceur même du sentiment qu'elle éprouvait une femme d'expérience ne se fût point trompée. L'amour mettait dans le cœur de Jeanne ses premières émotions suaves ; elle le méconnaissait, mais elle ne pouvait méconnaître la douceur du trouble subi.

Le dialogue avait pris fin, chacune des deux femmes s'absorbant en un mutisme grâce auquel elles conversaient avec elle-mêmes.

Or, tandis que la jeune fille rêvait sous le caressant murmure de l'eau qui rétrogradait, les voyageurs du groupe rentraient au Grand-Bouf. Un bruit d'avirons frappant en cadence la lame fit brusquement retourner Mlle de Buheil.

C'était la baleinière qui réintégrait le port d'attache. Quand tout le monde eut mis pied à terre, on prit le chemin de la maison, qui se trouvait dans la même direction que la tombe.

Il était évident que Pierre avait le projet d'offrir un lunch à ses visiteurs. Mais, à ce moment, Yvon s'avança :

— Si ces messieurs veulent quitter l'île, il est temps. Dans un quart d'heure, le bateau serait échoué. Il nous faut profiter de l'eau qui reste avant la fin du jusant.

La remarque était fondée. On ne meurt pas une embarcation du tonnage du *Jeune Corentin* comme une simple périssière. Sans compter que si l'on attendait plus longtemps, il serait impossible d'arracher l'embarcation aux mortels contacts des récifs, encore complètement couverts.

Tout le monde se rendit à la raison. Pierre prit les devants, afin d'avertir Mlle de Buheil. Elle l'avait aperçu. Ils se rencontrèrent devant le tombeau. Il suffit à Pierre d'un regard pour découvrir la croix déposée dans l'angle de la roche. Ses yeux se mouillèrent.

— C'est vous, mademoiselle, qui ! . . .

Il ne put en dire davantage. Sa voix s'étranglait au passage.

— Ne me remerciez pas, dit Jeanne. Tout le plaisir a été pour moi. C'est bien peu, et nous ne sommes pas à Paris pour que j'aie pu mieux faire.

Spontanément, leurs mains s'unirent. Et, pendant un instant d'inappréciable durée, elles se transmirent le double sentiment qui débordait de ces deux cœurs. La parole n'est pas le seul langage de l'homme. Quand on eut regagné le gros des touristes, M. de Buheil, fort amicalement, invita à dîner pour le surlendemain Pierre L'Olonnois et Jean Le Tianek, dans sa villa de Saint-Pair. L'invitation fut acceptée. Dix minutes plus tard, la voile du cotre se gonflait doucement et, penchée coquettement sur le flanc, la barque reprenait le chemin de Granville.

## IX

Le dîner touchait à sa fin. Le temps avait été, tout le jour, d'une chaleur lourde et accablante, une de ces chaleurs qui annoncent l'orage prochain. Malgré les menaces du ciel, l'oxygène se faisant rare aux poumons on avait dû laisser les fenêtres ouvertes. Maintenant, il était visible que la tourmente allait se déchaîner. Les convives, de leurs faces, pouvaient voir la mer et le ciel confondre leurs ténèbres.

De temps à autre un éclair zébrait le ciel. Un grondement roulait dans le ciel, se possissant à chaque reprise, paraissant, à tout ébranlement nouveau, ramasser de nouveaux échos au quatre points du firmament.

Dans la salle à manger de la villa, les conversations languissaient. Peu loquace de nature, Pierre avait la parole plus rare encore que de coutume. Depuis un instant, il était muet.

Au champagne, M. de Buheil avait fait part à ses convives d'une grande nouvelle : Jeanne était fiancée à Paul Hautfrion.

Aussi bien la révélation du financier avait-elle ôté la verve aux trois soupirants évincés. Ni l'Anglais, ni ses amis ne desserraient les dents.

Un seul homme, dans cette glaciale atmosphère, semblait animé d'émotions joyeuses. C'était le lieutenant de vaisseau Le Tianek. Pendant toute la durée du repas, il n'avait cessé de deviser fort allègrement avec Mme Dumarroy et sa fille. Antoinette paraissait prendre un plaisir extrême à cet entretien.

Pierre avait été placé par M. de Buheil à la droite de Jeanne. Rêveur, à demi penché sur la table, il observait la mer par la fenêtre ouverte.

Mme Dumarroy s'avisait de ranimer le dialogue.

—Ma chère Jeanne, fit elle méchamment, si vous étiez superstitieuse, je vous dirais qu'il vous faut, au plus tôt, détruire l'effet du mauvais présage.

La jeune fille parut sortir d'un rêve. Elle tressaillit.

—A quel mauvais présage faites-vous allusion ?

—Mais à celui que l'orage apporte à votre repas de fiançailles.

—Est-ce donc vraiment un mauvais présage ? demanda Hautfrion sceptique.

—Dame ! dit la perfide créature, je connais des gens qui le croient. Je suis sûre que l'Olonnois est de cet avis.

Directement mis en cause, Pierre répondit ironiquement :

—Non, madame, je ne crois point aux présages. Pourquoi la coïncidence d'une tempête serait-elle défavorable à des fiançailles ? J'y verrais plutôt, moi, un signe de bonheur. Il est tout mieux que la foudre gronde avant qu'après. Aussi bien, ajouta-t-il en se levant et montrant la mer d'un large geste, je ne sache pas que l'on pût souhaiter à Mlle de Buheil plus beau cadre, plus splendide mise en scène que ceux dont la nature se plaît à orner cette fête.

Comme pour lui donner raison, un éclair effrayant, monstrueux, embrasa l'espace du nord au sud. Tel fut l'éclat insupportable du météore, que les femmes jetèrent un cri et signèrent. Tout le monde s'était levé comme Pierre ; et Jeanne avait paru subitement très pâle.

—Je crois qu'il faudrait fermer les vitres, dit vivement M. de Buheil.

En ce moment, Pierre jeta une exclamation sourde.

—Ah ! mon Dieu !

Il s'était élancé vers la fenêtre. Puis il se retourna et appela :

—Jean !

Son visage était transfiguré. Sous la lumière épanchée du lustre, les traits, jusque-là effacés sous l'indifférence, venaient de revêtir une incomparable beauté, un caractère de grandeur et d'énergie sans pareilles.

A l'appel de son frère de lait, Le Tianek était accouru. Comme Pierre, il s'écria :

—Ah ! mon Dieu.

Alors tout le monde s'expliqua la double exclamation. De son bras étendu, Pierre désignait l'horizon. Là-bas, dans l'épaisse nuit que laissait après eux les éclairs, une tache rouge flamboyait. La mer, dans ses oscillations, la balançait de bas en haut. Elle paraissait et disparaissait, prouvant ainsi l'énorme enflure des vagues, la profondeur du gouffre qu'elle descendait. Une détonation retentit. La tache rouge, c'était un navire incendié ;

le canon entendu, c'était l'appel de détresse. Au moment même où la tempête s'accumulait au ciel, sous les pieds des voyageurs les deux éléments en fureur se disputaient cette carcasse condamnée. Jean Le Tianek s'avança vers M. de Buheil :

— Monsieur dit-il, il y a là un navire en perdition. Mon devoir m'oblige à regagner mon bord, afin d'aviser au moyen de le sauver. Excusez-moi si je vous quitte ainsi au milieu de cette joie de famille.

Pierre s'approcha à son tour.

— Et moi, monsieur, je n'ai aucune obligation qui s'impose à moi. Mais, j'ai quelque expérience de ces choses et il ne m'est pas permis de demeurer en arrière sur l'exemple que me donne mon frère Jean.

Jeanne ne put retenir un cri :

— Qu'allez-vous faire, monsieur L'Olonnois ?

Il répondit, très simplement :

— Sincèrement, mademoiselle, je ne sais pas encore. Mais il est telles mesures que les circonstances indiquent et favorisent. Ce sont celles-là que nous allons prendre.

On comprit que c'était là une résolution arrêtée, qu'on aurait mauvaise grâce à essayer de les retenir. M. de Buheil trouva le moyen de faire un admirable compliment.

— Allez, messieurs, quand on a pour hôtes des héros, on doit s'estimer heureux du peu de temps pendant lequel ils dépouillent leur héroïsme.

Mais Jeanne s'écria :

— Si nous ne pouvons vous garder, messieurs, du moins pouvons-nous vous suivre. Montrez-nous le chemin.

— Mademoiselle ! s'exclama Pierre.

— Je vous en conjure, monsieur, ne me défendez pas cela. Ce n'est point trop réclamer que de demander la faveur de prier pour vous sur la plage.

Au même instant, une immense clameur s'éleva, faisant chorus avec les bruits de la tempête. La foule se ruait sur la route de Granville. On entendait les rumeurs les plus diverses :

— Il vient droit sur nous. — Non, sur la pointe du Lude. — Il n'arrivera pas jusque là. — Il restera, pour le certain, sur le Cocaleux.

Pierre jeta par la fenêtre un nouveau coup d'œil.

— Allons ! Jean, hâtons nous. Il n'est que temps.

Toujours courant les jeunes filles en tête, les invités de M. de Buheil eurent promptement gravi la montée de Granville et atteint la tranchée des Anglais. La tempête était dans toute sa force. Le vent accourait furieux du large, aidant la marée à escalader les roches. Et sur cet océan démonté, qui mettait à nu ses entrailles, le vent poussait cette effrayante épave, un navire en flammes. Chaque rafale le rapprochait de la côte. Il brûlait par les deux bouts. On le voyait distinctement à cette heure. C'était un grand steamer anglais, dont la cheminée vomissait encore une fumée âcre, nauséabonde, de foyer mal inondé, que le vent rabattait sur la plage, prenant à la gorge les spectateurs affolés. L'énorme silhouette se détachait sur la tache rouge, sur les reflets sanglants de l'incendie, dont chaque coup de fouet du vent activait la dévorante énergie.

Soudain on entendit un craquement. Des appels de désespoir trouèrent le roulement du tonnerre. Le steamer venait de s'éventrer sur l'une des pointes hautes qui précèdent le cap du Lude. A moins d'un kilomètre de la côte, il s'échouait sur un récif invisible cloué là par un caprice du destin, afin que tout ce peuple consterné pût assister à son agonie.

De droite et de gauche, dans la foule, les clameurs s'élevaient discordantes. On s'interpellait de part et d'autre. Des plaintes de femmes se mêlaient à de rauques et dures répliques de matelots.

Jeanne, entre ses deux jeunes compagnes, ne perdait pas un incident de la terrible scène. En vain Hautfrion, plein d'empressement, avait-il tenté, à plusieurs reprises, de la ramener à la villa : elle s'y était obstinément refusée, répondant même avec une sorte de violence farouche à ses plus tendres objurgations.

— Écoutez ce que disent ces gens. Là, les entendez-vous ? Ils prétendent qu'il n'y a rien à faire, qu'on va abandonner là ces malheureux, qu'on va les laisser mourir.

— Hélas ! je ne l'entends que trop.

—Et vous acceptez cette condamnation sans appel ? Vous ne trouvez pas un moyen de leur venir en aide ! Allons, monsieur Hautfrion, voyons, trouvez un moyen.

Il était fort surpris.

—Un moyen, mais vous n'y pensez pas, ma pauvre enfant. Ce n'est pas mon affaire, cela, de trouver des moyens de sauvetage, alors que les gens les plus experts en la matière n'en trouvent point.

—Ah ! fit-elle très nerveuse, vous . . .

Elle n'acheva pas. Deux larmes brillèrent sous ses paupières, et elle esquissa un geste d'absolu dédain.

De nouveaux cris de la foule firent diversion.

—Ah ! les voilà ! les voilà ! Ils viennent ! Ils vont sortir !

Sur la plage, en deçà de la jetée, on voyait des torches et des ombres courir. On entendait des rumeurs confuses de gens hésitant, tenant conseil. La mer était épouvantable à voir. Il devenait évident que le canot de sauvetage lui-même, avec le petit nombre d'hommes dont on disposait en ce moment, ne pourrait sortir du port. Il serait broyé sur les assises du môle au moment de le doubler.

Du large venaient des clameurs apportées par le vent. Les rafales coupaient ces appels de détresse, de plus en plus lamentables. Le feu avait envahi tout le bâtiment. On voyait des lèches de flamme courir le long des haubans à la façon d'un ruban monstrueux, d'un reptile infernal. Les vergues crépitaient, les hunes flambaient comme des sarments. Tout cet assemblage de fer, de bois, de cordes, de poix, fournissait à l'incendie un aliment incépisable.

L'équipage et les passagers, ou du moins ce qui en restait, s'étaient réfugiés sur la dunette, et c'était un effrayant tableau que celui de ces infortunés voués à la plus horrible des morts, tendant vainement leurs bras à la foule qu'ils voyaient sur la côte, à quelques encablures à peine.

Non ! cela n'était pas possible ! On ne pouvait pas laisser tous ces hommes périr ainsi sans tenter quelque chose pour leur délivrance.

Tout à coup, du bas des rochers, une voix mâle commanda :

—Une amarre !

La foule ondula à la façon d'un serpent. Cette parole venait de la galvaniser. Elle avait été répétée par toutes les bouches. Jeanne frissonnante devant l'horreur du spectacle, avait tressailli. Elle venait de reconnaître cette voix.

Mais, à la même seconde, une réaction s'opéra dans la cohue. D'autres rumeurs éclatèrent.

—N'y allez pas ! n'y allez pas ! Il y a des poudres à bord.

Des poudres à bord ! C'était ce mot-là qui, tout à l'heure, avait fait hésiter les sauveteurs, des héros de profession. Tous avaient désespéré. La poudre, c'est le dernier mot, c'est le terrible dénouement de cette tragédie qu'on appelle un incendie en mer. A la voix de Pierre L'Olonnois, une autre voix fit écho :

—Une amarre ! réclamait-elle, avec l'impérieuse violence du gouvernement.

Cette fois, on obéit. Une armure de sauvetage, *lovée*, fut apportée. Au moment où la baleinière de l'*Alcyone* apparut, vigoureusement maintenue par sept nageurs, ou y jeta le *cartahut*, dont on fit filer un bout depuis la terre.

Un silence effrayant, au sein duquel la respiration de vingt mille poitrines oppressées ne pouvait contrebalancer les sinistres crépitations du firmament, régna en ce moment sur la foule. Grâce à la lueur des éclairs, chacun put suivre du regard les péripéties de ce drame d'une sublime horreur.

C'était Pierre qui tenait la barre ; c'était Jean qui, en sa qualité de commandant de l'*Alcyone*, dirigeait les mouvements de l'embarcation.

On vit la baleinière plonger dans un premier pli des vagues, en ressortir triomphante sur la crête d'une lame vaincue, s'enfoncer derechef, reparaitre et disparaître tour à tour.

Soudain, elle sembla frôler la carène en flammes. Mais on put se rendre compte de ce qui s'accomplait alors.

L'atmosphère était irrespirable à trente brasses au moins du navire en feu. La chaleur y était intolérable. En cutre, les flammes et la fumée en rendaient l'accès impossible. Des débris pesants pleuvaient à l'entour comme si l'énorme vaisseau, dans son agonie, eût voulu repousser lui-même toute tentative de secours.

Il fallut le tourner par l'avant et tenter de l'aborder au vent.

Alors ce qui se passa entre les sauveteurs et les sauvés fut aussi beau qu'un chant d'épopée.

Pierre tenait toujours la barre. Ses mains saignaient ; il n'avait plus de peau à la paume. Profitant d'une accalmie d'une seconde, il fit, par une flexion habile, affluer la balcinère contre le flanc du navire échoué. Pierre se leva :

— Prends la barre, Jean.

— Oui, dit simplement l'officier.

Pierre saisit l'échelle de la coupée. L'embarcation fixée au navire s'y collait à la façon d'une sangsue, retenue par douze bras herculéens. Pierre jeta ces brèves paroles à son frère de lait :

— Tiens bon là, Jean, et garde tes hommes. Je ne suis pas utile à présent. Je monte.

Et, sans attendre la réponse, il bondit sur les degrés. Un seul cri des malheureux accueillit son apparition sur le pont.

— Sauvez-nous ! sauvez nous ! Les poudres ! Les poudres !

Ce cri disait tout : la menace et le danger imminent, la terreur parvenue à son paroxysme et paralysant les efforts, le désordre et la confusion des esprits.

Pierre heurta du pied un cadavre. Un coup d'œil jeté en passant lui fit voir le corps déjà raidi du capitaine. Il était tombé, le crâne broyé par un débris de vergue. Ce vaillant était mort à son poste. Mais l'ancien lieutenant de vaisseau n'avait pas le temps de s'apitoyer. Il se laissa glisser par l'escalier de la batterie, guidé dans sa course par le reflet des flammes gagnant les cloisons. Dans cette effroyable descente, c'était la mort, face à face, à chaque pas. Aveuglé par la fumée, léché par les langues de feu, Pierre ne fléchit pas, ne s'arrêta point.

Il fallait atteindre le coqueron où se trouvait la soute aux poudres, — dans la cale arrière. Quand il y parvint, il avait de l'eau jusqu'aux chevilles. Sur sa tête rugissait l'incendie, il entendait les bois se tordre et éclater sous l'ardeur de la combustion. Devant lui, les caisses en métal, renfermant la poudre s'étagaient, danger terrible, immédiat, qu'il fallait conjurer sur-le-champ.

Les pompes ne fonctionnaient plus ; l'inondation des fonds n'avait pu s'accomplir à temps. Il n'y avait plus que les grands moyens. Pierre promena les yeux autour de lui. La chance, une chance inespérée, avait placé sous sa main une hache. En trois coups, assénés avec une vigueur sagace, il agrandit d'un demi-pied une déchirure de la cloison. L'eau pénétra en bouillonnement. Pierre l'écouta siffler dans cette invasion subite, et s'aperçut qu'elle lui ceignait les genoux. Il leva la tête. Le feu le touchait. Il s'élança au dehors. Au pied de l'escalier il eut un vertige. L'air manqua brusquement à ses poumons. Des volutes de fumée l'enlacèrent. Il chancela une première fois.

Mais une indomtable énergie le soutenait. Avec de prodigieux efforts, il gagna l'entrepont. Là, tout brûlait à grandes flammes. Pierre ne sentait plus, ne pensait plus. Aveuglé par le feu, suffoqué par l'oxyde de carbone, il surgit enfin sur le pont, à l'air extérieur. Alors, il recouvra sa conscience.

— Les poudres sont noyées ! — cria-t-il.

Il ne put en dire davantage. Un fragment du grand mât s'abattit. Frappé à la tête et au bras, L'Olonnois tourna sur lui-même. Il tomba. Jean Le Tianek vit sa chute. Avec le secours de deux matelots, il fit déposer Pierre dans la balcinère.

Pendant ce temps, le sauvetage s'opérait ; le va-et-vient avait pu être établi.

Quand il fut bien sûr que sa présence n'était plus nécessaire pour assurer le service d'ordre, le lieutenant de vaisseau Le Tianek donna enfin l'ordre à ses hommes de regagner la côte.

Hélas ! matelots et officiers payaient cher leur acte de glorieux dévouement. Tandis que Pierre L'Olonnois gisait inerte au fond de la balcinère, le brigadier agonisait sous son banc. Un choc de la barque contre les flancs du steamer lui avait brisé le crâne.

Puis, lorsque tout fut terminé, qu'on eût conduit à terre tous les vivants et même les morts qu'on put recueillir, la foule, à peu près satisfaite, assista au dernier acte du sinistre drame. Il se termina en apothéose de féerie.

La flamme, après avoir fait son œuvre dans les flancs du navire, venait de rencontrer l'eau acharnée à faire la sienne. Des sifflements aigus, des ronflements sourds annoncèrent ce conflit des deux éléments. Et tout à coup, le feu, chassé des parties basses, creva le pont, de la dunette au gaillard d'avant. Un instant, le navire entier apparut tel qu'une immense pièce d'artifice dans laquelle les huiles, les peintures, les acides divers projetaient les colorations différentes et fantastiques.

Ce fut un cadre flamboyant, où chaque ligne ardente se dessina sur le ciel noir — tableau superbe en son horreur, et qu'un coup de mer effaça en éteignant d'un seul choc le foyer épuisé. Le paquebot disparut dans un fantôme de fumée blanche, et l'eau mugissante reprit son niveau sur le récif destructeur, lançant à la côte les épaves du grand navire anéanti.

La pluie crépitait avec plus de force, et personne ne quittait la plage. Maintenant, il régnait un grand silence, un de ces silences de la multitude qui attend encore quelque chose. Au fond de toutes ces poitrines, une angoisse persistait. Était-ce vraiment fini ? N'y avait-il pas un épilogue à ce drame ? On avait vu revenir les sauveteurs, et aussi les bateaux de pêche qui s'étaient risqués. Mais la baleinière, qu'était-elle devenue ? Depuis le moment où elle avait doublé l'avant du steamer incendié, on avait perdu sa trace. Où étaient les héros de ce terrible dévouement ?

Tout à coup, un éclair plus intense alluma la voûte. On vit la baleinière franchissant l'entrée du port, ses rameurs courbés sur leurs bancs, un officier nu-tête tenant la barre. Une exclamation retentit :

—Six hommes, et le commandant, sept. Ils étaient neuf au départ.

Jeanne sentit son cœur serré comme dans un étou. Un sanglot la prit à la gorge. Elle refoula cette douleur subite. D'où lui venait elle ? Était-ce la pensée de la scène terrible était ce la sympathie qu'elle éprouvait pour Pierre qui la déchirait ainsi ?

La baleinière accostait. Un élan emporta la foule du côté des arrivants. Jeanne dit à M. de Buheil :

—Allons voir, père, je t'en prie.

Antoinette, elle aussi demanda :

—Oui ! allons voir. Les pauvres gens !

Quand ils atteignirent le quai, il s'était fait un écartement respectueux de la foule. Deux matelots passaient portant un corps recouvert d'un caban de toile cirée. A quelques pas, un autre groupe attendait. Jean Le Tianek, tête nue, noir de fumée et de boue, taché de sang, les vêtements en désordre, donnait de rapides commandements. M. de Buheil perça les rangs. Jeanne s'attacha à lui. Tous deux abordèrent l'officier.

—Dieu soit loué ! s'écria le vieillard, vous voilà de retour, commandant ?

Jean était sombre.

—Oui, de retour, hélas ! dit-il, avec un cadavre.

Alors, Jeanne ne put se contenir :

—M. L'Olonnois ? Qu'avez-vous fait de M. L'Olonnois ?

—Blessé, répondit laconiquement l'officier.

—Blessé ? Blessé grièvement ?

—Non, heureusement, mademoiselle. Je connais mon frère de lait : il est dur au mal et sera promptement remis, mais en ce moment il réclame des soins.

—Pouvez-vous le recevoir à bord de l'*Alcyone* ? interrogea M. de Buheil.

—Non, malheureusement. La place me manque sur le cotre.

Alors le financier pria Jean d'accepter l'hospitalité qu'il offrait au blessé. La villa était proche, et puisque les blessures de Pierre n'offraient pas de gravité, il valait mieux transporter le jeune homme tout de suite à Saint-Pair.

L'avis prévalut. Jean remercia chaleureusement M. de Buheil, promettant de venir prendre des nouvelles de son ami dans la matinée.

Sur un signe de lui, le groupe du fond se rapprocha. Quatre matelots s'en détachèrent, portant une civière. On reprit la route de la villa, sous la pluie désormais maîtresse du ciel, au bruit des derniers tonnerres et des vagues secouant le rivage de leurs assauts convulsifs.

Dans le petit salon de la villa, Pierre était étendu, le médecin ayant ordonné qu'on ne lui fit subir aucun déplacement. Depuis la veille, il était là, immobile, plongé dans le coma de la congestion. Rien n'avait pu l'en arracher.

Jeanne, dont les yeux ne s'étaient point clos, pénétra dans la chambre, tandis que M. de Buheil interrogeait le docteur.

En ce moment, un rayon de soleil glissait sur la couche. Il avait atteint le visage du blessé. Pierre avait les yeux ouverts ; Pierre regardait Jeanne.

Était-il donc encore dans les brumes de l'évanouissement ? Un sourire illumina ses traits, comme si de l'autre côté du présent, les barrières de la vie tombées, il venait de retrouver la chère âme dont la dépouille reposait sur la pierre de l'îlot.

— Jeanne ! prononça-t-il.

Et pendant une seconde, ses yeux adorèrent la charmante vision. Mais à l'instant le rêve s'effaça et le sourire avec le rêve.

Il murmura inconsciemment :

— *L'autre*

"L'autre," c'était elle. Mlle de Buheil éprouva plus poignante la douleur qu'elle avait déjà ressentie. Cet homme, ce héros, appartenait à une morte, et elle, *l'autre*, la vivante, depuis la veille fiancée d'un autre homme, devait murer, elle aussi, son cœur dans la tombe de ses souvenirs.

---

## DEUXIÈME PARTIE

### I

L'hiver passa sur l'îlot comme sur la terre ferme, moins cruel, à la vérité, parce que les contrastes y étaient moins visibles. Ici, en effet, point d'arbres qui montrassent leurs squelettes dénudés, point d'herbe dont le tapis fané annonçât la présence des mauvais jours.

Mais, à cela près, le tableau demeurait conforme à l'uniforme monotonie de la saison morte. Le ciel était entièrement gris, et la mer avait pris, à cet exemple, sa robe aux tons sales, si communs dans les régions boréales.

Pierre s'était retrouvé seul, la "saison" finie. Le Grand-Bouf était redevenu l'unique domaine, le seul réceptacle de sa tristesse. Il avait vu fuir de la côte toute la foule empressée des beaux jours. Une double carte venue de la villa, lui avait porté les adieux des habitants.

Depuis, il n'avait plus posé le pied sur la plage de Saint-Pair qu'en de très rares circonstances, et il s'était surpris à détourner la tête pour ne point apercevoir les volets fermés et les jalousies retombées du chalet. Cette éphémère vision avait profondément troublé son existence. Il avait eu peur de s'attacher au charmant fantôme apparu dans la tristesse de son horizon. Ne voulant pas être parjure à la morte, il s'interdisait jusqu'au souvenir de la vivante. D'ailleurs, qu'y avait-il de commun entre lui et cette riche héritière ?

De ce qu'ils s'étaient rencontrés un instant, de ce que, parfois, leurs mains s'étaient serrées, de ce qu'en une heure de souffrance son regard s'était mêlé au regard de Jeanne, si intimement que tous les deux avaient laissé parler leur âme, il ne devait point résulter que l'amour fût possible entre eux. Aussi bien, n'était-elle pas, à cette heure, l'épouse adulée et heureuse d'un autre homme ? Le roman avait pris fin dès la première page, et c'était presque en repentant que Pierre était revenu plier le genou sur la tombe.

Dans la petite maison, les soirées s'écoulaient funèbres et silencieuses. Dès que le repas avait pris fin, dès que les volets fermés interdisaient aux regards toute fuite sur les lugubres crépuscules de mer, sous la lueur de la lampe ramenée en cercle par l'abat-jour, Mariannik prenait ses aiguilles à tricoter ; Pierre, le coude sur la table, le menton dans sa main, s'absorbait en ces immobiles oublis qui sont le propre des veillées d'hiver. Le feu de souches qui flambait dans l'âtre donnait seul la note gaie à ces tête-à-tête sans paroles, car la vieille femme n'aurait osé troubler ces silences méditatifs du jeune homme. Au dehors, la grande voix chantait sans qu'aucune rumeur indiscreète vint altérer son harmonie. Ici, ce n'étaient plus les bruits de la ville, ni même cette respiration sonore de la terre qui s'exhale dans les sommeils de la campagne. C'était l'anhélation formidable de l'abîme, laissant sourdre ses plaintes ou ses chants des profondeurs de son immensité.

Un soir, L'Olonnois rompit avec ses habitudes de mutisme. Il avait relevé la tête. Il regardait entre ses doigts sa nourrice, un peu appesantie par l'âge, tricotant machinalement, l'activité mécanique des phalanges soutenant peut-être la somnolence de l'intelligence.

Il la considérait d'un regard attendri. Cette contemplation, à l'insu de celle qui en était l'objet, dura longtemps. La veuve, dont les doigts poursuivaient leur besogne, pendant que le sommeil alourdissait enfin ses paupières, ne s'en apercevait point. Les plus cruelles douleurs se résolvent en ces sensations des meurtrissures contuses, qui, elles-mêmes, se forment sous la lassitude du corps. Mariannik avait le bénéfice de ces lassitudes bienfaisantes. Peut-être même d'heureux songes égayaient-ils ce repos des sens exténués.

De même que ce n'est point le bruit, mais le silence qui réveille les dormeurs, de même toute interruption dans le rayonnement du magnétisme qui va d'une âme à une

autre âme provoque le rappel de celle-ci à la situation du moment. Ce fut pour ce motif que la mère de Jeanne Le Tianek s'arracha subitement au sommeil qui assoupissait ses facultés.

Elle se secoua et détourna la tête, en se frottant les yeux. Et ce coup d'œil lui montra Pierre dont les prunelles profondes paraissaient épancher autour de lui une effluence de mélancolique tendresse.

Le jeune homme parla :

— Eh bien ! mère, est-elle assez triste, la vie que je te fais mener !

Un étonnement se lut sur les traits de la vieille femme.

— Que tu me fais mener ! . . . N'est-ce pas plutôt toi, Pierre, qui mènes ici une existence d'ermite qui ne convient ni à ton nom ni à ton rang, ni à ton âge ? Pour moi, la vie est close. Je n'ai rien à attendre de l'avenir ; j'ai vécu tout mon bonheur, et sans doute aussi toute ma souffrance. Je suis bien auprès de ce tombeau. Le mien s'ouvrira à côté, lorsqu'il plaira à Dieu, et je ne me plaindrai pas. Il m'a pris mon mari, mes enfants ; il peut me reprendre moi-même quand il voudra.

— Tu as tort de parler ainsi. Il te reste encore un fils. Je devrais dire deux, puisque je suis là. Mais je ne veux pas parler de moi. Jean te reste.

Mariannik hocha la tête.

— Oui, oui, je sais, et tu as raison. Jean est un bon fils, un excellent fils. Il a fait pour moi tout ce qu'il pouvait faire. Il m'a donné plus de joies qu'une mère n'est en droit d'en attendre. Mais, que veux-tu ? Jean n'a pas besoin de moi. Il se suffit ; il y a déjà longtemps qu'il se suffit ainsi. Et puis s'il s'appelle Le Tianek, c'est un Le Tianek plus haut que moi. Son père était matelot, ses frères aussi. Lui, il est officier. C'est ton père qui a fait cela, Pierre, en le faisant élever. Des vieux Le Tianek bretons, il ne restera rien quand je serai morte. Jean est comme la pauvre petite. Tous les deux étaient pour ainsi dire d'une autre race. C'était trop de deux dans la même famille, sans doute. Voilà pourquoi Jeanne est partie. Elle a laissé tout le bonheur à son frère. Jean sera heureux ; il sera riche. Quand je te le dis, Pierre, tu me peux croire : c'est fini des vieux Le Tianek.

Ces paroles, la vieille femme les prononça simplement, sans tristesse, avec cette douceur pénétrante que donne la résignation. A cette heure, en pareil lieu, elles revêtaient un caractère de solennelle grandeur, bien fait pour impressionner l'âme troublée de Pierre.

Au dehors, le vent se levait.

Pierre était retombée dans son silence. Il avait un instant quitté sa chaise et parcouru la chambre à grands pas. Peut-être ce dialogue entre sa propre inquiétude et la résignation de la nourrice l'exaspérait-il en ces heures d'incertitude morale. Il voulut y faire diversion :

— Mauvaise nuit ! répondit-elle. La mer n'est pas seule à avoir de la tempête, mon fils Pierre.

Il la regarda, étonné.

Ces mots "mon fils Pierre" étaient généralement l'indice, les premiers termes d'un exorde. Mariannik devait avoir des choses graves à lui dire, pour qu'elle débutât ainsi.

Elle reprit, avant qu'il l'eût questionnée :

— Ton cœur est comme la mer, Pierre. Il reçoit tous les vents du large.

— Que veux-tu dire ? interrogea-t-il.

La vieille femme posa son tricot sur la table. Elle se leva à son tour, et, se plaçant en face du jeune homme, respectueuse ainsi qu'une serve en face de son seigneur :

— Monsieur le comte, murmura-t-elle, il est temps que je vous parle comme je dois vous parler.

— Mère ! s'écria Pierre bouleversé.

Elle poursuivit avec solennité :

— Vous ne devez plus m'appeler ainsi. Je me suis trop bien faite à la douceur de ce mot, j'y ai pris trop de plaisir. Je dois vous faire ma confession. Je ne suis pas votre mère, je suis la mère de la morte. Ecoutez moi bien. Cette nuit même, Jeanne est venue me voir.

— Jeanne ! . . . .

— Oui, Jeanne. Elle est venue avec ses habits de demoiselle, comme le jour où elle sortit du couvent. Oh ! elle n'était pas triste, allez ! Elle avait de la joie dans les yeux, de la lumière autour de la tête. Elle était comme on peint les saintes. Elle s'est approchée de moi ; elle m'a parlé.

Pierre, immobile, la regardait, se demandant lequel des deux, de lui ou d'elle, était sous l'empire de l'hallucination.

— Voici ce qu'elle m'a dit, monsieur le comte :

— Mère, il n'est pas bon que l'homme vive seul. Il y a près de toi un ami, que nous avons bien aimé. Tu lui diras que le temps des larmes est passé, que je ne veux pas qu'il pleure plus longtemps, parce que je suis bien heureuse et que cela me ferait du chagrin. Tu lui diras de quitter l'île, d'aller habiter sur la côte, de chercher une jeune fille qui puisse lui refaire le cœur avec son amour et le rendre heureux, lui aussi."

— Elle a dit cela ? — interrompit L'Olonnois.

— Ce sont ses propres paroles, monsieur le comte.

Il y eut quelques instants de silence. Une grande plainte du vent passa sur la demeure, l'emplantant d'un bruit de sanglots. Et les deux interlocuteurs de ce morne dialogue éprouvèrent comme un frisson, tant la rafale, en battant le rocher, venait de faire vibrer les fibres les plus intimes de leur être. Pierre prit les deux mains de sa nourrice et la baisa doucement sur le front.

— A ton tour, écoute-moi, dit-il. Tu ne veux plus m'appeler ton fils ; tu m'appelles "monsieur le comte." Soit ! Tu ne m'empêcheras point de t'appeler "mère." Eh bien ! c'est à ma mère que je m'adresse. Réponds-moi du fonds de ta tendresse, avec toute ta sincérité, car, vois-tu, j'ai besoin de tout ton cœur pour y verser le mien ; mère, je souffre.

A ces paroles, la vieille femme ouvrit ses bras à l'officier :

— Va, je la devine, ta souffrance, Pierre, ou plutôt, je la connais. Et c'est pour cela que tout à l'heure, j'ai parlé comme je devais le faire. Tu souffres parce que, sans le savoir, tu as laissé ton cœur se prendre à d'autres rêves, à d'autres espérances, et que tu te reproches, mon pauvre enfant, de trahir la fidélité que tu crois devoir à la morte.

Il s'écria :

— Comment sais-tu ?

Elle hocha de nouveau la tête et sourit.

— Comment je sais votre secret, monsieur le comte ? Mais tout simplement, je vous assure, comme tout le monde aurait pu le savoir à ma place. Moi, ça m'était bien facile, puisque je connais toute votre histoire, puisque je connais encore mieux votre cœur. Du jour où cette jeune fille est venue ici, la belle demoiselle qui a son visage ainsi que son nom, j'ai compris que vous subiriez son influence. Je l'ai subie moi-même, moi, la mère de l'autre. Je l'ai vue si bonne et si charmante, si pleine de délicatesse et de grâce, que, tout de suite, je me suis dit : "Voilà la femme qu'il faut à Pierre."

L'Olonnois revint s'asseoir auprès de la table. Il laissa retomber sa tête sur ses mains, et s'abandonna aux réflexions.

Ainsi, ce qu'il croyait être son secret ne lui appartenait plus. C'était donc bien visible qu'il aimait l'étrangère, puisque sa nourrice, la mère de l'autre, comme elle se désignait elle-même, s'en était aperçue ? Le mal avait donc fait bien des progrès qu'il se lût ainsi sur ses traits !

Il demeurait immobile, agité de sentiments divers, ne prononçant pas une parole, posant même relever la tête. La voix toute proche de Mariannik le rappela à la réalité.

— Monsieur le comte, il ne faut pas vous faire de la peine pour cela. Je vous dis que j'ai vu ma Jeanne, qu'elle m'a parlé, et qu'elle m'a ordonné de vous dire ce que je vous dis. Les morts ne sont pas jaloux, puisqu'ils sont heureux. Aimez la demoiselle. Vous le pouvez, elle est digne de vous.

Il releva le front et la regarda. Elle lui parlait posément, avec un sourire tranquille, presque gai. Il lui vint alors à la pensée qu'elle disait vrai, qu'elle avait vu très réellement le doux fantôme, que Jeanne lui conseillait elle-même cet amour. Et, partagé entre ces deux sentiments, singulièrement calme à cette heure qu'il était allégé du remords, ou plutôt de son scrupule, il craignit de se fier à lui-même. Derechef il se leva, épousa sa chaise, et décrocha d'une patère le *survol* de toile cirée des courses à travers ouragan.

— Où vas-tu ? demanda Mariannik, en joignant les mains.

— Je sors, répondit brusquement Pierre.

— A cette heure et par ce temps ?

Il la considéra. Pourquoi lui faisait-elle cette question ? Est-ce que cela ne lui arrivait pas chaque jour ? Est-ce que cent fois déjà il n'avait pas affronté la tourmente pour

secourir les détresses de son prochain ? Ses yeux exprimèrent clairement sa stupeur, car la vieille femme baissa la tête et n'interrogea plus.

Il ouvrit la porte. Une bouffée de vent la jeta sur lui, éteignit la lampe et fit siffler le foyer.

— Jésus ! s'écria la vieille femme.

Et pourtant Pierre franchit le seuil. Il se rejeta dans les ténèbres extérieures, funèbres et glacées. Un frisson le pénétra jusqu'à la moëlle. C'était le vent du nord-est qui avait pris possession de l'Océan.

Il marcha. Jamais la nuit et la mer ne lui parurent plus majestueuses et plus terribles. Ce n'était pas la tempête, à vrai dire, car le ciel n'avait pas un nuage, et, au milieu des étoiles scintillantes, la lune montrait son disque plein. Mais l'eau n'en était pas moins formidable sous le fouet des rafales. A droite, à gauche, aussi loin que la vue s'étendit, la nappe noire était zébrée de lignes neigeuses.

Pierre marcha sous la rafale. En ce moment, le thermomètre devait marquer cinq degrés au-dessous de glace. La mer s'apaisait de plus en plus. Ou plutôt elle s'affaissait, elle se nivelait sous la bise. L'écume, de seconde en seconde, se faisait plus rare, mais la lumière du firmament s'épanchait plus sereine et plus blanche sur la nappe lentement aplanie.

D'un cœur d'homme isolé, perdu dans ses méditations mornes, une lente exhalation de douleurs s'éleva. Alors seulement, Pierre se rappela que depuis quatre mois elle était partie. Puis la certitude du mal lui donna la force de revivre tous les détails. A l'heure même de cette désolation de lui, homme, Jeanne devait être heureuse, endormie quelque part sous les caresses d'un amour partagé. Elle était mariée.

Et le marin, le héros des épiques luttes contre la mort, sentit son front brûlant sous les baisers du vent de mer. Il eut comme une défaillance. Sa main chercha un appui ; sa tête toucha une pierre froide. Il pleura, et la larme lourde devint un diamant de glace.

Soudain, il se redressa, il eut comme le sentiment d'un sacrilège. La pierre sur laquelle était tombée sa larme, c'était la pierre du tombeau de l'autre. Sur le cercueil de la morte, il venait de pleurer la vivante.

## II

Vers la fin de janvier, une joie surprit Mariannik. Le cotre l'*Alcyone*, par une claire matinée, vint raser l'île ; une baleinière s'en détacha qui apportait Jean Le Tianek au Grand-Bouf.

L'officier avait l'air hilare. Il embrassa sa mère et son frère de lait, et, comme Pierre le plaisantait sur sa bonne humeur et sa belle santé, le lieutenant de vaisseau, avec force réticences, fit connaître l'heureuse nouvelle. Il se marierait au printemps.

Même à sa mère il n'en voulut pas dire davantage. Pierre crut pouvoir être indiscret.

— Ah ça ! dit-il, tu permettras bien quelques questions ?

— Questionne.

— Est-elle jeune ?

— Oui.

— Jolie ?

— Adorable.

— Bonne ?

— Comme les anges.

— Riche ?

— Un million.

— Hurrah ! fit l'ancien officier de marine. La mère avait raison : Jean, tu es né coiffé. Ce fut tout pour ce jour. Naturellement, la veuve avait donné son consentement, les yeux fermés. Elle était trop sûre que le choix de son fils serait excellent.

Vint mars avec ses giboulées et les fougueuses tempêtes de la Manche. Pendant dix jours, Pierre ne put sortir de l'îlot. Personne n'y aborda, pas même le vieil Yvon Toukfran. Ce furent dix jours d'isolement absolu, comme si, par un arrêt mystérieux du destin, Pierre eût été séparé du reste du monde, condamné à la rélegalion perpétuelle.

Au bout de dix jours, il se fit une éclaircie. Pierre avait hâte de se délasser du repos.

Il poussa au large et gagna Granville. A mi-chemin, il rencontra le cotre du père Yvon. Celui-ci accosta aussitôt.

Pierre avait pris une habitude, celle de faire adresser sa correspondance chez le baigneur. De cette manière, il était sûr de n'avoir aucun accroc à son courrier, soit qu'il allât le prendre lui-même, soit que le vieillard le lui portât au Grand-Bouf.

C'était précisément pour lui remettre le "paquet" que Toulfran venait de l'accoster en chemin. Il n'était pas fourni, le paquet. Une liasse de journaux et deux lettres, une pour Mme Le Tianek, l'autre pour lui-même.

Pierre s'empressa de déchirer l'enveloppe. La lettre était de Jean. Le lieutenant de vaisseau, cette fois, levait tous les voiles. Il révélait le nom, l'âge, le lieu de naissance, l'honorabilité, la fortune de sa fiancée. Et, en parcourant la missive, Pierre ne put se défendre d'une vive émotion. Son frère de lait épousait Mlle Antoinette Dumarroy, la jolie, la riieuse Antoinette qu'il avait admirée, quelques mois plus tôt, aux côtés de Jeanne de Buheil.

Le mariage n'aurait lieu qu'au mois de mai ou de juin. Mais d'ores et déjà l'heureux officier tenait à ce que son ami connût mieux la future Mme Le Tianek. Il l'invitait, en conséquence, à venir passer avec lui les fêtes de Pâques chez ses futurs beaux-parents, venus tout exprès, pour la circonstance, de Paris à Diard.

Il va sans dire que Mme Le Tianek devait être de la fête. Jean n'était pas homme à rougir de la coiffe de dentelles de sa mère. Mais la mère, elle, eut quelque répugnance à accomplir ce vœu. Dans sa pieuse sollicitude, elle craignait, par sa présence, de "faire du tort" à son fils. Il fallut lettre sur lettre, sans parler des instances de Pierre, pour la décider à l'accompagner.

Le jour du départ arriva, une matinée chaude et rayonnante d'avril, dont l'*Alcyon* profita au lendemain des coups de vent de l'équinoxe. Lorsque Pierre posa le pied sur le pont du cotre, pour ce trajet de deux heures, il éprouva, derechef, une émotion. Je ne sais quel pressentiment vague l'assailit, comme si, au lieu d'aller fêter le bonheur de son ami, il allait au-devant de sa propre destinée. Le temps était superbe. Une quiétude pleine de parfums de la terre et des haleines de la mer dilatait l'âme avec les pores. Accoudé aux bastingages, Pierre se laissait aller aux sensations enivrantes du moment. Il les subissait avec la conscience d'un trouble délicieux et inexplicable. Ses pensées flottaient au sein d'une bienfaisante vapeur. Il se faisait comme un assoupissement suave de tout son être. Les plaies du passé se fermaient au contact des caresses de l'atmosphère. Une intensité de vie l'emplissait de désirs confus, d'aspirations qu'il ne pouvait ni comprimer ni comprendre. C'était, non un rêve, mais le prélude d'un rêve. La traîne du songe l'enveloppait à la façon d'un voile sous lequel l'avenir paraissait sourire, comme le soleil sous les brumes du matin. Il est de tels moments, dans l'existence. On ignore pourquoi la joie vient, inexplicquée, inattendue. Elle vient pourtant ; elle nous inonde et nous imprègne. Il est vrai qu'elle nous quitte de même, sans cause apparente, et nous laisse plus tristes et plus abattus.

Pierre rêvait. La côte fuyait sous ses yeux. Le cotre, penché sur tribord, filait sous l'allure du grand large. La toile avait les inclinaisons renflées qui sont la grande-coquetterie des voiliers lorsque le vent leur accorde ce privilège. On n'entendait plus que le clapotis de la flamme au bout du mât, et du pavillon à la corne. A gauche, la terre déroulait son panorama en panneaux successifs et mouvants. Elle est belle, cette côte normande, sous les caresses des beaux jours. De temps à autre, l'horizon, par ses échancrures, laissait voir des plaines sans fin, des terres saupoudrées de la neige des pommiers, des taches vertes plaquant les fonds ocreux. Et puis, les ondulations du sol s'accusaient, annonçant les transitions qui font pressentir les granits de l'Armor. On approchait de la Bretagne.

## III

Ils s'en allaient tous trois le long de la plage de Dinard, en quête du chalet Dumarroy, Jean donnant le bras à sa mère, Pierre pensif, surpris de se trouver triste maintenant. Ce chalet Dumarroy, personne ne le connaissait à Dinard. A quelque porte qu'on frappât, c'était partout la même réponse :

—Dumarroy ? Non, nous ne connaissons pas ce nom-là.

De guerre lasse, on s'avisa de s'adresser à l'une de ces nombreuses agences de location qui pullulent dans les stations balnéaires. Justement, on venait de stationner à la porte de l'une d'elles.

Jean poussa la porte vitrée de l'agence. Un timbre tinta. Une façon de concierge ou de gérant surgit de derrière une financière.

—Que desirez-vous, monsieur ?

La villa Dumarroy, s'il vous plaît ?

L'homme leva les yeux au ciel, ôta sa grecque, se frotta le front, et, après un hochement de tête significatif, murmura :

—Vous dites Dumarroy ? C'est drôle, je ne connais pas ça. Est ce que la famille est depuis longtemps dans le pays ?

Ah ! dame ! je n'en sais rien, mais je ne crois pas, vu qu'ils viennent d'acheter tout récemment leur villa.

Cette fois l'agent de location comprit.

—Attendez, attendez ! J'y suis, j'ai votre affaire Dumarroy ? Oui, c'est ça. Des Parisiens qui viennent d'acheter au tribunal le chalet des Pins, le chalet Buheil.

Et, sans attendre davantage, il entraîna Jean sur la porte.

—Excusez-moi, monsieur, si je ne sais pas où j'avais la tête, vu que c'est même nous qui avons fait la vente.

Il montra du doigt le prolongement de la rue vers la plage.

—Tout droit, jusqu'au bout. La plus belle villa que vous trouverez sur la gauche. Ah ! dame ! ça c'est vendu pour la moitié du prix, un morceau de pain, quoi !

Les trois visiteurs sortirent. Pierre était retombé dans ses songes.

“Le chalet Buheil !” C'était donc une propriété du père ou tout au moins d'un parent de Jeanne que les Dumarroy venaient d'acquérir ? Non, c'était bien du père lui-même. Le financier avait dû le vendre à l'occasion du mariage de sa fille. Oui, c'était cela, l'explication était toute trouvée. Mais, alors, pourquoi cet entremetteur avait-il parlé d'un prix de vente dérisoire, d'un “morceau de pain,” selon l'expression banale et imaginée ? Qu'est-ce qui avait pu obliger M. de Buheil à perdre cinquante pour cent de son bien ?

Pendant ce temps, la route était parcourue. On avait atteint la villa. La grille étincelait au soleil sous ses ors fraîchement restaurés. A l'intérieur, tout un va-et-vient d'ouvriers.

La porte était entre-baillée. Jean la poussa et entra donnant le bras à Mariannik, précédant L'Olonnois. On entendit une exclamation dans le vestibule de la villa. La seconde d'après, Mme Dumarroy, en toilette grise, faisant la jeune, la trop jeune même, descendit en courant les six marches du perron et vint serrer avec effusion les mains de l'officier.

—Ah ! mon cher enfant ! Excusez-nous, je vous prie. Nous ne sommes arrivés que d'hier. Il nous a fallu coucher à l'hôtel. Ces Buheil ont tout laissé dans un tel désordre. . . . Enfin, entrez tout de même. D'ailleurs, ce n'est pas ici que nous déjeunerons. Vous comprenez bien qu'il faut le temps de secouer les tentures et les tapisseries, de changer le mobilier. Ah ! votre mère peut-être ? Madame ! . . .

Les deux femmes se saluèrent ; Mariannik, très digne dans sa sombre toilette de deuil populaire ; l'autre, bouffie de l'orgueil de son élévation, commerçante enrichie, châtelaine de pacotille et d'occasion. Puis, elle salua le comte de son plus gracieux sourire, le remerciant de ce qu'il eût consenti à servir de témoin à Jean.

—Mais c'était tout naturel, madame, répondit Pierre. J'ajoute que c'est un honneur et un bonheur pour moi.

Et il redevint muet. Maintenant, il n'avait plus de doutes. Cette villa avait appartenu à Jeanne. Par suite de quels événements était-elle devenue la proie de ces parvenus ? La question se posait comme une angoisse dans l'esprit de L'Olonnois. Il n'osait pas se répondre.

Pendant ce temps, Jean s'extasiait sincèrement.

— Il est magnifique, ce chalet.

— Oui ; nous l'avons choisi parce qu'il est le plus beau de ce côté, et surtout à cause de sa situation. Mais, si nous l'avions fait bâtir, c'eût été bien autre chose.

La conversation se poursuivit sur ce ton, jusqu'au moment où sortit de la villa un petit homme gros et massif, aux traits ronds, aux yeux clignotants et finauds. C'était M. Dumarroy. Celui-là n'était point un prétentieux, mais un malicieux, ou, pour parler la langue du commerce, un "malin," un "roublard." Il tendit affectueusement la main à Jean et à sa mère. Il s'arrêta un peu interloqué devant Pierre. Mme Dumarroy en fit sa voix pour présenter :

— Monsieur le comte L'Olonnois, ancien officier de marine.

L'arrivée d'Antoinette fit une heureuse diversion. Elle apparut, jolie à ravir, en toilette claire, déjà coiffée de paille, le visage animé, l'œil humide de joie. Tout de suite, Pierre comprit que Jean faisait un heureux mariage. Cette enfant, belle et bonne, épousait par amour. De son côté, le lieutenant de vaisseau était sérieusement épris de sa charmante fiancée. Au regard, à la poignée de main qu'ils échangèrent, tous deux trahirent leur vive et mutuelle affection.

— Oh ! que c'est gentil d'être venu, prononça-t-elle, dans cet adorable demi-ton des confidences qui fait si bien entendre qu'on a soif de murmurer de nouveau la formule des vœux et des serments.

Et, sans façons, la jeune fille se jeta dans les bras de Mariannik.

— Embrassez-moi, ma mère, dit-elle.

La vieille femme sentit les larmes lui remplir les yeux. Cette bonté, cette franchise, venaient de lui prendre le cœur. Elle ouvrit les bras à celle qui allait devenir sa fille. Leurs baisers scellèrent leur naissance et déjà vieille sympathie. Puis, toujours avec la même spontanéité séduisante, Antoinette salua le frère de lait de son fiancé.

Il échangea avec Antoinette quelques paroles aimables, de ses gais propos que l'enjouement de la rieuse créature rendait faciles. Il la félicita sur son choix, fit de Jean un éloge hyperbolique qui parut causer un grand plaisir à la fiancée et flatter énormément l'amour-propre de ses parents.

A son tour, celle-ci, dès qu'elle se trouva seule avec le lieutenant de vaisseau, s'empressa de dire tout le bien qu'elle pensait de son ami. Pierre lui avait toujours été sympathique. Mais, en ce moment, il venait de conquérir toutes ses faveurs.

— Quel dommage, murmura-t-elle, en manière de conclusion, qu'un homme aussi aimable et aussi distingué se soit volontairement retiré du monde ! Quand je serai votre femme, Jean, nous nous emploierons tous deux à guérir votre ami de cette tristesse qui annihile ses facultés. Vous m'aidez à lui trouver aussi une femme.

— Pourvu qu'elle vous ressemble, fit en souriant l'officier, qui, décidément sous le charme, promit tout ce que l'on voulut, oubliant à cette heure que les causes de cette tristesse de Pierre ne pouvaient le laisser indifférent, lui le frère de la pauvre morte si longtemps pleurée.

Vingt fois, l'esprit inquiet de Pierre fut sur le point de lui mettre aux lèvres une question sur les titres de propriété en vertu desquels les Dumarroy succédaient aux Buheil dans la possession de la somptueuse demeure. Mais, chaque fois, la question mourut sur les lèvres de L'Olonnois. Il craignit d'être indiscret, ou plutôt il eut peur qu'en manifestant une sorte de sollicitude pour les précédents maîtres du chalet, il ne laissât transparaître le secret de son cœur, cet amour qu'il s'était si tardivement avoué à lui-même.

Comme la villa n'était pas suffisamment prête au gré de Mme Dumarroy, comme on attendait encore quelques amis, la cérémonie des fiançailles et de la signature du contrat fut remise au lendemain.

Le soir venu, les convenances exigèrent que Jean allât chercher un gîte ailleurs que sous le toit de sa future. Il préféra regagner l'*Alcyone*, comme aussi Pierre, malgré les sollicitations pressantes de Mme Dumarroy. On ne retint donc au chalet que la bonne Mariannik, un peu dépaycée dans ce milieu, où on lui prodiguait avec insistance la dénomination de "Madame Le Tianek."

Le bonheur rend certains hommes intempérants, en paroles, du moins. Jean fut particulièrement loquace, ce jour là, et se répandit en exclamations de bonheur. Pierre demeura songeur. Au cours de cette longue visite, si complètement indifférente pour

lui-même, il n'avait pas trouvé une seule occasion de toucher au seul sujet qui l'intéressât. A cette heure, où il ne pouvait plus se donner le change, Jeanne occupait toute sa pensée. Où était-elle ? Que faisait-elle ? L'ancien officier était de ces natures qui n'admettent aucune atteinte à l'austérité du devoir. Jeanne était la femme d'un autre, du moins toutes les probabilités étaient pour qu'elle le fût. Il s'interdisait le désir. A dire le vrai, il ne se l'interdisait point, puisqu'il n'avait pas besoin de se l'interdire. L'amour a ses pudeurs sacrées ; l'être aimé demeure idéal jusqu'au jour de la possession, et Pierre savait bien qu'il ne posséderait jamais cette femme objet de son culte silencieux.

Mais il se découvrait tout au fond du cœur comme un immense besoin de la revoir, de lui parler, de s'imprégner encore de toute la poésie que dégageaient sa jeunesse et sa beauté. Et, pourtant, il tremblait à la pensée de ce revoir ; il n'envisageait qu'avec un frisson l'hypothèse de cette rencontre, imminente malgré tout, puisque, certainement, la jeune femme ne se ferait point faute d'assister au mariage d'Antoinette Dumarroy.

Sous les joyeuses explosions de Jean, il releva la tête.

—Te voilà bien heureux, toi ! prononça-t-il avec une vague ironie.

—Oui, mon cher Pierre, bien heureux. Et toi ?

—Oh ! moi, je ne puis être heureux que de ce qui fait ton bonheur, mon cher Jean. Dieu ne m'a pas mis d'autres joies dans mon lot.

—Ce qui veut dire, fit le lieutenant de vaisseau, que tu es voué à la tristesse et au célibat perpétuels, n'est-ce pas ?

Et, comme Pierre ne répliquait point :

—Ecoute, mon frère, poursuivit Jean, d'une voix émue, toute chose a son temps. Je ne puis supporter cette idée que tu aies voué ta jeunesse à l'isolement et à l'oubli. Certes, ce n'est pas moi qui devrais te tenir ce langage, moi, le plus directement honoré par ta constance et ton attachement au souvenir de notre bien-aimée Jeanne. Pourtant, c'est moi qui te parle, c'est moi qui n'hésite pas à te dire : " Pierre, quand on a aimé une sainte comme Jeanne, ce n'est pas avec le crêpe au front qu'on l'honore. Tu n'es point demeuré sur la terre pour y traîner une existence de larmes et de renoncements. Tu as mieux à faire au sein de ce monde qui ne t'a fait aucun mal et sur lequel tu as volontairement fermé ta porte."

L'Olonnois sourit. Il interrompit Jean.

—Ta mère m'a déjà dit cela, Jean.

—Ma mère ! Ah ! je craignais le contraire, et ce que tu me dis là me ravit. Cela te prouve que tout être de bons sens doit parler de la même sorte. Aussi bien, puisque le nom de ma mère a été prononcé, laisse moi te dire que je l'ai trouvée bien changée. Il me semble qu'elle... baisse, que ses facultés ne sont plus les mêmes...

—Crois-tu ? prononça Pierre à demi-voix.

—Hélas ! Il n'est pas jusqu'à ses traits qui ne portent l'empreinte de quelque ravage interne. Pierre, j'ai un sombre pressentiment, le seul qui vienne me troubler en mon bonheur. J'ai peur...

Il haletait. Pierre avait tressailli.

—Tu as peur ?... De quoi as tu peur ?

—J'ai peur qu'une catastrophe ne se produise, qu'un mal imprévu, soudain, ne vienne nous atteindre.

L'Olonnois passa la main sur son front.

—Peut-être as tu raison. Ces craintes me viennent aussi quelquefois, quand je la vois s'absorber dans ces longues rêveries d'où elle sort exaltée, comme hallucinée. — Tiens, l'autre jour encore, elle m'a effrayé. Elle m'a tenu le même langage que tu viens de me tenir, mais elle m'a parlé au nom de Jeanne, qu'elle prétendait avoir vue.

Cette évocation des morts, cette prévision d'une autre mort, dans ce cadre d'une nuit de printemps resplendissant de clartés, ne convenaient pas absolument à l'état d'âme d'un homme qui, le lendemain, allait fêter ses fiançailles.

Il rompit le fil de la conversation.

—Soit ! Et avec de telles perspectives, quel est ton avenir, mon pauvre Pierre ?

—Celui que je me suis fait, mon ami : vivre et mourir solitaire, oublié, sur cette roche où j'ai la garde d'un tombeau, de deux peut être.

Jean se secoua :

—Brr ! fit il, tu me donnes froid. Assez comme ça de dialogues funèbres. Voyons, Pierre, tout cela c'est de l'hypocondrie, à la fin. Je ne puis plus, je ne veux plus le

tolérer. Il faut que je t'arrache et que j'arrache ma mère à cette solitude mortelle. Tout à l'heure, en causant avec Antoinette — il se reprit — avec Mademoiselle Dumarroy, nous avons parlé de toi.

— Ah !

— Oui. Elle veut te voir heureux, elle aussi, la chère enfant ; elle veut te marier.

Une fois encore Pierre sourit.

— Je ne veux pas me marier, Jean.

— Oui, c'est entendu, aujourd'hui. Mais, une fois encore, écoute-moi. Pour que tu t'acharnes ainsi à demeurer solitaire, je te le demande en ami sincère, n'as-tu pas d'autre raison que ton attachement au souvenir de ma sœur ?

L'Olonnois garda un moment le silence avant de répondre.

— Tu me demandes là une chose que je ne t'aurais pas confiée spontanément, prononçait-il avec effort. J'ai cru longtemps que mon cœur n'était plus accessible à aucun sentiment de ce genre. Pourtant, un jour est venu où j'ai dû m'avouer que j'aimais encore.

— Ah ! s'écria l'officier avec joie, j'en étais sûr. Et tu aimes... ?

— Celle que j'aime, acheva L'Olonnois dans sa douloureuse confiance, je n'ai pas le droit de l'aimer. Elle est liée par des devoirs qui imposent le respect à un homme d'honneur.

— Elle est mariée ?

— Oui.

— Ah ! fit encore Jean, dont les bras retombèrent ballants. Et cette femme, c'est... ?

— C'est une amie de celle que tu vas épouser. Nous l'avons rencontrée ensemble, dans des circonstances passablement singulières. Elle se nomme, — pardon ! elle se nommait... Jeanne de Buheil.

Une exclamation sourde monta aux lèvres de Le Tianeck. Il ouvrit la bouche, tandis que ses yeux manifestaient une joyeuse surprise. Mais, sans doute, une réflexion lui vint qui arrêta la parole.

— Tu voulais dire ? questionna Pierre.

— Oh ! rien, conclut le lieutenant de vaisseau. — Allons dormir, si tu le veux bien.

#### IV

La cérémonie des fiançailles se célébra le lendemain avec une véritable pompe. Nombre d'amis de la famille Dumarroy étaient accourus de Paris même pour y assister. Jean avait donné le mot d'ordre pour que le nom de Jeanne ne fût pas prononcé, et, s'il venait à l'être, pour qu'il ne fût donné à l'intéressé Pierre qu'une réponse évasive au sujet de Mlle de Buheil.

Il fut décidé, ce jour-là, que le mariage ne se célébrerait qu'en juin ou juillet. Jean, en effet, allait être retenu jusqu'à cette époque par des travaux d'ordre spécial qui l'enlevaient au commandement de l'*Alcyone*. Toutes choses ainsi réglées, Mariannik manifesta à son fils l'intention de regagner les îles. Elle ne se sentait pas très bien. Ces fêtes, ces dîners, toute cette agitation n'avait pas impunément rompu la monotone régularité de sa vie. Naturellement Pierre retournait là-bas avec sa mère d'adoption.

Jean pâlit à cette demande. Elle confirmait les vagues inquiétudes qu'il avait conçues sur la santé de Mme Le Tianek. Il n'en laissa rien paraître. Seulement, en prenant congé de Pierre, il lui dit, à voix basse, les larmes aux yeux :

— Je voudrais te remplacer auprès d'elle, mais tu le vois, je ne le peux pas. Veille bien, soigne-la bien, mon pauvre frère.

Ils se séparèrent avec cette mutuelle douleur dans l'âme. En descendant du train à Granville, Mariannik était déjà malade. Elle éprouva quelque difficulté à s'embarquer dans le cotre du père Toulfran. En mettant le pied sur les roches du Grand-Bouf, elle eut un long soupir de soulagement :

— Ah ! monsieur le comte, murmura-t-elle, je sens bien que je ne sortirai plus d'ici !

Il essaya de plaisanter.

— Allons donc, mère, c'est un malaise passager, la suite de tous ces dérangements des fêtes. Dans trois jours il n'y paraîtra plus.

Dans trois jours, hélas ! la maladie s'était déclarée. Ce n'était point une maladie, à vrai dire : c'était l'usure lente d'un organisme jadis robuste, miné par le chagrin stoïquement contenu, refoulé. Le mal interne avait accompli ses ravages sans bruit, attaqué

l'organisme à la longue, et maintenant tout le mécanisme vital se brisait sans secousse, sans violence. Cette femme de soixante-cinq ans avait vu mourir tour à tour son mari, deux fils et une fille.

Mariannik avait franchi depuis longtemps la période critique où le retour d'âge accomplit ses méfaits. Mais le chagrin avait trop souvent forcé la porte de son cœur pour que celle-ci ne demeurât point ouverte à la maladie. On sait que, dans ces affections mortelles, il n'y a que peu de prodromes. Tout au plus, çà et là, quelques brusques contractions des nerfs, quelques troubles dans la circulation générale, quelques palpitations violentes, quelques suffocations inattendues amènent des angoisses qui appellent le médecin. Et dès que l'homme de l'art a appliqué son oreille sur le thorax ou sur les omoplates, il est fixé. Le bruit de souffle est là, indice de la lésion. Selon les cas, c'est la péricardite ou l'hypertrophie. Après soixante ans, c'est quelque fois la mort et dans un délai relativement fort court.

Tel était le cas de Mariannik. La vieille femme ne souffrait pas, à proprement parler. Elle avait le tempérament arthritique qui, chez les sujets plus jeunes, suscite les douleurs qu'on appelle rhumatismales. Chez elle ! le mal avait cheminé lentement vers le cœur, par les veines et les artères. Toutes les entités invisibles, microbes ou végétations, qui avaient dédaigné d'agir à la périphérie, s'étaient donné rendez-vous au foyer même de l'organisme pour le briser d'un seul coup, sans rémission.

La malade avait des éblouissements, des syncopes. Ses extrémités s'engourdissent, les bras ou les jambes devenaient brusquement inertes. Etendue sur le dos, elle s'étouffait ; couchée sur un côté, elle paraissait mieux un moment, et, tout à coup, après un répit, généralement suivi d'assoupissement, elle se redressait en sursaut, les mains tendues, les yeux hagards. Puis, l'accès fini, elle se prenait à sourire ; elle disait :

— Allons, ce n'est rien, Pierre ! mais j'ai cru que c'était fini. J'ai eu peur.

Pierre aussi, lui, avait eu peur. Il avait écrit sur-le-champ à Jean Le Tianek ; il avait mandé d'urgence un médecin.

Au sortir de sa visite, celui-ci, un praticien très réputé à Granville, avait rassuré la malade avec bonhomie. Seulement, il avait dit à Pierre qui le reconduisait au bateau :

— Mon cher ami, je ne dois pas vous dissimuler que la situation est grave. La malade peut s'éteindre dans une crise. Je ne puis vous conseiller de la transporter à Granville, car, outre que la traversée peut lui être funeste, je craindrais, en l'alarmant, de lui causer une émotion dangereuse. Pourtant vous manquez de tout sur ce rocher. Ni prêtre, ni pharmacien. Enfin, je reviendrai tous les deux jours. De plus, si vous le voulez, je préviendrai l'abbé Ricart, qui est un apôtre.

Pierre avait dit oui, en remerciant l'excellent homme. Comme il rentrait dans la demeure où Mariannik, enfoncée dans son fauteuil, l'attendait sous la surveillance de la servante ordinaire de la maison, le jeune homme voulut composer son visage.

La malade ne s'y méprit point. Elle l'appela.

— Pierre, dit-elle, il est inutile de chercher à me cacher. Je sais bien ce qu'il t'a dit, le docteur, va. Il avait la même figure que le jour où il nous a annoncé la mort de la petite. Je sais que c'est fini.

Et comme il s'efforçait de nier :

— Voyons, ajouta-t-elle, crois-tu que ça me fasse peur ? Maintenant, c'est pour toi seul que je m'inquiète, mon pauvre enfant. Et, si tu veux me faire grand plaisir, tu feras prévenir Monsieur l'abbé Ricart, ou le recteur de Notre-Dame. Je voudrais les voir au plus tôt.

Quand elle sut par le jeune homme que la commission serait faite le jour même, son beau visage sans rides s'éclaira d'une joie ineffable.

— Le bon Dieu est bon, murmura-t-elle.

Elle joignit les mains et s'absorba dans une prière.

Ces jours d'atroce prévoyance, de sinistre attente, furent longs comme des siècles. Un matin, le prêtre descendit du bateau accompagné d'un enfant de chœur qui tenait le parapluie blanc. Lui-même portait les saintes espèces dans un ciboire de vermeil. Il pénétra dans la maison. On le reçut à genou sur le seuil. Depuis la veille, l'état de la malade avait empiré. Elle avait eu une syncope qui avait duré six heures. Maintenant, un peu mieux à l'apparence, elle s'était mise sur son séant dans le lit.

La cérémonie eut ce caractère de solennelle grandeur qu'elle revêt toujours quand le drame de la Rédemption des âmes s'accomplit sous un humble toit de campagne, loin des banalités urbaines, qui viennent dissiper le recueillement et troubler la paix.

Il y avait juste une semaine que, là-bas, à Dinard, on avait célébré les fiançailles de Jean Le Tianek et d'Antoinette Dumarroy. Appelé à Brest par des ordres précis, le lieutenant de vaisseau recevrait-il à temps la lettre de Pierre ? Lui serait-il possible d'accourir ?

C'était là le grand chagrin de Mariannik. Elle eût voulu bénir son fils avant de s'en aller. Quelques larmes silencieuses coulèrent sur ses joues déjà blanches. Et, comme Pierre, enpressé à lui épargner toute cause de tristesse, venait à elle avec des paroles consolantes :

— Monsieur le comte, dit la mourante, je voudrais que vous pussiez lire en moi tout ce que j'ai pour vous de reconnaissance et d'affection. Le bon Dieu a fait mon lit de mort solitaire ; il n'a pas voulu que j'eusse un seul enfant près de moi pour recevoir mon dernier soupir et me fermer les yeux. Mais je le bénis de ce qu'il vous a laissé ici pour me tenir lieu des absents. Vous êtes mon fils d'adoption puisque vous m'avez prise pour mère. Ah ! que de grâces, que de faveurs vous sont dues pour ce que vous faites là ! Mais, vous serez heureux. Je vais rejoindre mon mari et mes deux gars. Je vais rejoindre Jeanne. Les morts vous paieront la dette que n'ont pu acquitter les vivants.

Elle retomba sur l'oreiller, épuisée d'efforts et d'émotion. Au mouvement de ses lèvres, à la fixité de ses regards levés vers le crucifix, Pierre vit bien qu'elle priait. En même temps, les narines blanches, pincées et pulvérentes, les lèvres bleues, la face et les mains exsangues lui révélèrent l'imminence du dénouement fatal.

Jean n'arriverait pas à temps. Le marin, écrasé par la douleur, plia les genoux. Il pria.

Un soupir de la mourante le fit se redresser. Il se pencha anxieusement sur le lit, et prit la main déjà paralysée. Le pouls se faisait rare, il remontait dans le bras ; l'agonie était commencée. Et pourtant, à travers les longues aspirations de son souffle épuisé, Mariannik eut encore quelques paroles,

— Jean ! appela-t-elle.

Un sanglot de Pierre répondit. Elle murmura à deux reprises :

— Pierre . . . monsieur le comte, mon fils.

Et tandis que ses lèvres décolorées remuaient avec effort, dans un sourire, un son cavernieux s'éleva de sa poitrine. On l'entendit :

— Ma Jeanne, je te vois, me voici.

Les prunelles roulèrent dans l'orbite, en se renversant. Un soupir monta faible, exténué, long, qui finit dans un remous des bronches. La bouche demeura ouverte, les yeux se fixèrent. Marianne Le Tianek était morte.

Tout était achevé. Pierre L'Olonnois se trouvait seul. Les amours de ce monde avaient pris fin. Le deuil l'enveloppait maintenant à tout jamais. En ce moment, la porte s'ouvrit. Un homme haletant s'élança dans la chambre.

— Ma mère ! cria Jean avec désespoir.

Et il se jeta sur le lit funèbre, couvrant de baisers et de larmes les mains et le front de la morte, avec une tendresse folle et des appels déchirants. Hélas ! il n'avait pu recueillir le dernier soupir. Il n'était pas en son pouvoir de ranimer son cadavre. Le cœur avait dû se rompre dans un suprême battement.

Les deux hommes, le fils selon la nature, le fils par l'adoption, fermèrent ces yeux désormais voilés pour les choses de la terre et fixés dans l'éternelle contemplation. Il n'y avait plus qu'à faire autour de cette dépouille la veille pieuse des adieux, en attendant que la tombe la recouvrit pour toujours.

Le dernier vœu de Mariannik était exaucé. Elle mourait à côté de sa fille ; à côté d'elle elle allait dormir le grand sommeil.

## V

Pierre passa tout un mois auprès de cette tombe. Mais l'isolement même allait produire son effet. Maintenant qu'il n'avait plus la présence assidue de Mariannik, maintenant qu'il ne s'imposait plus la contrainte des résignations muettes, cette solitude devint pesante au marin. On est trop jeune, à trente ans, pour subir sans regrets le renoncement aux joies de ce monde. Pierre sentit renaître en lui le désir et le mouvement de la vie extérieure.

Un jour, il s'attarda en mer le long de la plage de Saint-Pair. Le surlendemain, il y débarqua, sollicité invinciblement par l'attraction du chalet aux volets clos. A distance, il lui sembla distinguer des taches sur la muraille. Il s'approcha. Ces taches étaient des affiches jaunes. Il les lut avec stupeur. Elles portaient uniformément ces mots :

*Vente par licitation judiciaire.*

Suivait l'énumération de divers immeubles, parmi lesquels figuraient la villa Dinard et ce chalet même de Saint-Pair devant lequel lui, Pierre, était arrêté, lisant l'affiche. Tous ces biens dépendaient "de la succession de feu Joseph Jean-Louis de Buheil", en son vivant banquier à Paris.

Un moment, Pierre demeura stupide. Telle était l'explication de cette vente. M. de Buheil était mort, et, chose étrange, sa fille n'avait point voulu conserver les domaines qui composaient cette fortune de nabab.

Il se frotta les yeux et regarda de plus près. Une toute petite affiche manuscrite, posée dans un coin, indiquait que, seul de tous les immeubles, le chalet n'était point encore vendu.

La vente définitive aurait lieu le samedi suivant, à l'extinction des feux, en l'audience des criées du tribunal de première instance de Granville. Cette fois, Pierre crut avoir compris. Une angoisse lui broya le cœur. Tout ce qu'il voyait là l'épouvantait ; ces timbres, ces horribles timbres, n'étaient-ils pas le sceau posé sur une ruine ?

On était au mardi. Pierre regagna le Grand-Bouf, en proie à une agitation croissante.

Cette préoccupation lui fit passer une nuit fort pénible. Au matin, dès l'aube, il mit à la voile. Le vent soufflait de l'ouest ; la route fut promptement parcourue. A peine l'ancre à grappins eut-elle mordu dans le sable, que Pierre remonta en courant la côte de Saint-Pair. A cent pas du chalet, il s'arrêta brusquement. L'une des fenêtres du premier étage était ouverte. Dans la baie, il vit se profiler deux silhouettes, — un homme et une femme, tous deux en noir.

— Des visiteurs, pensa Pierre, des acquéreurs pour cette maison-ci, comme il y en a eu pour l'autre. Allons ! il faut me résigner !

Il s'avança un peu désorienté. Il n'avait pas pris garde qu'en ce moment même la grille s'ouvrait, donnant issue aux visiteurs de tout à l'heure. Or, ces visiteurs vinrent droit à lui, qui demeura immobile, cloué par la surprise. L'homme, c'était précisément Me Bernard, le notaire de Pierre. La femme, en grand deuil comme lui-même, avait les traits entièrement couverts par l'épais voile de crêpe.

Et, pourtant, à la vue de cette femme, Pierre demeura sans voix. Tout son sang était reflué vers son cœur. A cette tournure gracieuse, à cette taille élégante et cambrée, à cette démarche de patricienne, il l'avait reconnue. C'était Jeanne de Buheil elle-même qu'il avait, là, devant lui. Me Bernard s'était avancé, la main droite bien tendue, un sourire sur les lèvres, soulevant son chapeau de l'autre main.

— Monsieur le comte, vous, dans nos parages. C'est le cas où jamais de demander quel bon vent vous amène ?

Pierre avait serré cordialement la main du vieux notaire ; mais il n'avait point répondu. En ce moment, Jeanne s'avavançait, elle aussi, vers lui. Elle releva son voile pour le saluer.

Oh ! qu'elle était belle ! Ce noir la transfigurait. A vrai dire, L'Olonnois trouvait quelque chose de changé dans cette beauté superbe qui, naguère, subjuguait l'envie en s'imposant aux admirations. Le malheur avait passé sur ce beau front, le couronnant d'une auréole. Les traits un peu pâlis n'avaient pu que gagner à cette décoloration du teint, dans l'éclatante pureté de leurs lignes.

— Vous ne me reconnaissez point, monsieur L'Olonnois ? demanda-t-elle d'un ton dont l'écho aurait pu révéler un peu d'amertume à une oreille attentive.

Pierre eut la force de répondre :

—Je vous reconnais bien, mais je ne m'attendais pas, je l'avoue, à vous rencontrer aujourd'hui, mademoiselle....

Il se reprit :

—... Madame....

Elle l'arrêta :

—Non. Vous disiez bien : Mademoiselle.

Cette parole sonna comme une douce musique au fond du cœur de Pierre. Mademoiselle ! il pouvait donc l'aimer. Jeanne poursuivit avec son sourire triste :

—Quand vous ne m'auriez pas reconnue, je ne m'en serais pas étonnée, monsieur. Tant de choses se sont passées depuis que je n'ai eu le plaisir de vous voir.

Oui, je sais, je ne le sais que d'hier, hélas ! La mort vous a éprouvée aussi, mademoiselle de Buheil. Si la sympathie d'un étranger comme moi peut vous être une consolation croyez qu'elle vous est depuis longtemps acquise.

La jeune fille avait baissé les yeux. Quand elle les releva, ils étaient pleins de larmes. Entre deux sanglots étouffés, elle articula péniblement :

—Il y a quatre mois déjà, monsieur, que je n'ai plus de père. Mais parlons de vous même, si vous le permettez. Je vois qu'un nouveau deuil vous a frappé. Puis-je, sans être indiscret, vous demander... ?

—Ma mère ! ma nourrice ! Mariannik ! prononça l'officier avec la même douloureuse résignation.

—C'est vrai. Je le savais déjà, par Mlle Dumarroy, dont Monsieur Le Tianek va devenir le mari. Pardonnez-moi d'avoir avivé cette douleur.

Le notaire, au cours de ce dialogue, avait plusieurs fois interrogé sa montre avec inquiétude. A la fin, n'y tenant plus, il ferma la porte de la grille, mit la clef dans sa poche et, prenant congé des deux jeunes gens :

—Monsieur le comte, dit-il, puisque vous connaissez Mademoiselle de Buheil, je vais vous demander un service. J'ai un rendez-vous urgent, auquel je ne puis manquer. Faites-moi la grâce de me remplacer auprès de mademoiselle pour la reconduire jusqu'à la gare. Voulez-vous ?

Il ajouta, avec la plus galante des révérences :

—Si mademoiselle le permet, toutefois.

Jeanne acquiesça du sourire, et, prenant congé du notaire :

—Allez à vos affaires, monsieur Bernard. Je suis assez grande fille, maintenant : je sais voyager seule. J'accepte cependant l'escorte de monsieur.

Elle désignait Pierre.

Le trajet fut court, pourtant assez long pour donner à Jeanne de Buheil le temps de constater la chaleureuse estime dans laquelle le comte la tenait.

D'abord Pierre avait cheminé à ses côtés, la tête basse, silencieusement.

A la fin, il se rendit compte que ce mutisme devenait gênant. Il voulut parler, dire quelque chose, n'importe quoi. Il ne trouva rien. Sa physionomie trahit son embarras.

Jeanne vint à son aide.

Ainsi appuyé Pierre retrouva la parole dans des termes d'une délicatesse exquise, il fit entendre qu'aucun des événements n'avaient altéré ses sentiments à l'égard de la jeune fille.

Toute sincérité est communicative. L'apparent dédain de la jeune fille céda devant les franches paroles du jeune homme. Son visage s'inclina, et elle ramena brusquement son voile sur ses traits. Elle pleurait.

Elle pleurait. Que se passait-il donc en elle ? La fiancée de Paul Hautfrion se rappelait-elle en ce moment la comparaison que naguère avait fait naître en son esprit l'héroïque générosité de Pierre opposée au prudent égoïsme de l'homme qui devait être plus tard son mari ? Quoi qu'il en fût, Jeanne se départit de sa hautaine réserve. Elle remercia chaleureusement le jeune homme des paroles qu'il venait de prononcer et, sans l'ombre d'une réticence, elle lui narra son histoire, l'histoire des dix mois écoulés depuis ces événements.

Pierre sut ainsi tout ce qu'il y avait eu de douleurs dans ce passé si bref, si promptement consumé. Toute la fortune de M. de Buheil reposait, pour ainsi dire, sur le sable. Le financier jouait à la Bourse. Longtemps il avait été aussi heureux que téméraire. Et puis, le Krach était survenu ; en un clin d'œil il fut ruiné. La ruine et les perspectives de la misère, d'une exécution publique, l'avaient tué. Une fièvre cérébrale l'avait

dépêché en dix jours. Vaillante et à moitié résignée, alors Jeanne avait donné l'ordre de tout vendre pour arracher le nom de son père aux hontes d'une faillite que d'après créanciers menaçaient de faire prononcer au plus tôt. Aussi, tout avait croulé ; le gouffre avait dévoré cette opulence. La villa de Dinard, après deux tentatives d'enchères, s'était vendue à l'amiable, et c'étaient les Dumarroy, ces bons amis des jours prospères, qui l'avaient payée le tiers de sa valeur.

Le reste, il était aisé de le comprendre. M. Paul Hautfrion avait tout de suite battu en retraite, en simple fiancé de "convenance" qu'il était. Naturellement, Jeanne n'avait rien fait pour le retenir, ce qui ne l'avait point empêchée de ressentir vivement l'injure d'un aussi lâche abandon. Au reste, elle n'avait pas eu le temps de s'abandonner à ses méditations écorchées. La misère était là, hideuse, l'obligeant à prendre au plus vite une décision. Elle était pleine de courage. Elle chercha une occupation—*pour vivre*. Heureusement pour elle, jadis, un caprice de pure vanité lui avait fait conquérir ses diplômes d'institutrice. Jeanne manifesta, à ce qui lui restait d'"amis", l'intention de donner des leçons. L'excellente Mme Dumarroy trouva là l'occasion d'assouvir quelques vieilles rancunes d'autrefois. Elle offrit à la millionnaire déçue cent cinquante francs, le vivre et le coucher, pour qu'elle consentit à tenir compagnie à Antoinette.

Pendant le silence qui suivit le douloureux récit, et au cours de sa rapide méditation, Pierre avait cheminé en même temps que la jeune fille. Ils étaient sortis de Saint-Pair et allaient entrer dans Granville. Combien le marin eût souhaité de pouvoir prolonger ce tête-à-tête ! Mais l'heure marchait, et la gare était encore loin.

Sur la tranchée des Anglais, Jeanne s'arrêta. Elle montra la mer. L'eau était basse, si basse, qu'elle découvrait les algues du pied des rochers. Les profondeurs moirées laissaient transparaître le sable glauque des assises. Jeanne murmura avec effort :

— Elle est bien belle, cette mer !

— En vérité, s'écria Pierre, je ne l'ai jamais vue découvrir à ce point. Jamais elle n'a été aussi basse.

— Comme la destinée, — prononça Jeanne, le regard perdu dans le vague. — Il y a un an, c'était la mer haute, le succès, la richesse, tous les triomphes, les flots de l'adulation montant à mes pieds, m'enveloppant de leurs caresses. Aujourd'hui, c'est le reflux de la fortune qui laisse voir le fond immuable de l'existence.

Et elle acheva avec le même rire amer :

— Vous le voyez, je suis bien résignée, puisque je parviens à philosopher sur ma ruine.

Pierre la regarda longuement, puis, très grave, mais d'une voix profonde et douce à la fois, il répondit :

— Ne raillez pas ainsi, mademoiselle, ce reflux n'est pas éternel. Le flot montera encore. Il vous rapportera son harmonie et ses louanges. — Souvenez vous seulement de la vague qui vous déposa un jour, sur ce roc des Chausey où il m'a été donné de vous connaître, tout près d'une tombe. Nous étions à la marée montante alors. Vous le rappelez-vous ?

Il n'en ajouta pas davantage. Sa voix avait tremblé. Le secret de son cœur était remonté jusqu'à ces lèvres. Il avait eu peur de se trahir. Jeanne ne répondit pas. Pour la seconde fois, elle ramena son voile. Ses seules paroles furent :

— Hâtons-nous, monsieur L'Olonnois. Je vais manquer le train.

## VI

A la gare, Pierre demeura sur le bitume du quai jusqu'au moment où le train se déroba dans une courbe de la voie. Ses yeux, pleins de brumes du chagrin, purent suivre aussi longtemps que possible cette fuite de son rêve à travers l'espace. Il eut même cette joie de la dernière minute que Jeanne, elle aussi, se pencha à la portière, et y demeura malgré le vent de la course pour lui jeter ses derniers signes d'amitié.

A mesure que les élans de la machine mettaient plus de distance entre eux, la jeune fille s'enhardissait dans cette démonstration qui n'était qu'un aveu timide. Les yeux ont ce besoin de s'attacher à l'être aimé comme s'il était en leur pouvoir de percer les murailles, de surmonter les collines ou de suppléer à la chute de l'horizon.

Longtemps après que le dernier wagon se fut perdu dans l'éloignement, Pierre resta immobile, le regard sur les rigides parallèles des rails.

Il comprit pourtant que tout était fini, qu'il aurait beau attendre, Jeanne ne reviendrait pas. Alors, d'un brusque effort, il se détacha de sa place, traversa la gare et redescendit dans Granville.

L'idée qu'il avait eue la veille et l'avant-veille, qu'il avait eue le matin même de ce jour, venait de le ressaisir. Maintenant, elle le domina. Elle s'empara même si complètement de lui que, sourd et aveugle; il marcha automatiquement à la suite de sa pensée. Elle le mena tout droit à la porte du tabellion Bernard.

Le notaire n'était pas encore revenu de la course pressée qu'il avait eu à faire. Les clercs connaissaient L'Olonnois. Ils le firent entrer tout de suite dans le cabinet du "maître". Pierre y attendit une demi-heure.

Ce retard lui fut utile. Il lui permit de réfléchir, d'asseoir ses idées, de se rendre compte de la démarche qu'il venait de tenter. A vrai dire, il était venu là machinalement, poussé par une sorte d'instinct plutôt que par un raisonnement véritable. Peu à peu, il mûrit son projet. Il le possédait entièrement au moment où Me Bernard rentra dans son cabinet.

Le vieux notaire sourit, comme il avait souri déjà à leur première rencontre.

—Vous avez à me parler, monsieur le comte ?

—En effet monsieur Bernard.

Le vieillard s'assit dans son fauteuil de bureau, après avoir soigneusement assuré la position de son rond de cuir.

—Me voici à vos ordres. Je suis tout oreilles.

Cette attitude de simple auditeur ne laissait pas que d'embarrasser Pierre. Le sujet était fort délicat en lui-même. Comment l'aborder ?

En pareille circonstance, les gens absolument maîtres d'eux-mêmes débutent par la proposition à énoncer. Ils jouent ainsi l'indifférence à la perfection. Pierre, au contraire, débuta par un préambule et des précautions oratoires.

Du premier coup, le notaire devina le secret de son interlocuteur. Mais c'était la bonté même, ce Me Bernard. Il s'empressa de venir en aide au jeune homme, c'est-à-dire de l'aider à exprimer la pensée qui le rendait si hésitant,

—Ainsi, dit-il, vous avez causé avec Mademoiselle de Buheil ?

—Oui, assez du moins pour savoir qu'elle est ruinée.

—Certes, la pauvre enfant est digne d'intérêt à tous égards. La ruine est, en effet, aussi complète que possible. Les dettes de son père s'élevaient à un chiffre énorme.

—Et, demanda Pierre, la vente des biens ne les a pas couvertes ?

—Pas entièrement. Le chalet que vous avez vu est le dernier débris. Nous avons essayé précédemment de le vendre. L'enchère de quarante-six mille n'a pas été même approchée. Vous avez vu qu'il a fallu de nouveau abaisser la mise à prix ?

—Oui, j'ai vu cela. De sorte que ces trente mille francs que vous attendez achèveront de payer les dettes du défunt ?

—Hélas ! non. C'est soixante mille francs qu'il nous faut. Vous ignorez sans doute qu'un homme peut être déclaré en faillite, même après sa mort, ce qui est une flétrissure infligée à sa mémoire. Eh bien, dans le cas qui nous occupe, nous sommes en présence d'un créancier ennemi personnel de Monsieur de Buheil en son vivant, lequel a juré qu'il ferait prononcer la faillite du défunt, s'il n'était pas intégralement remboursé.

—Ah ! mademoiselle de Buheil connaît-elle ce détail ?

—Elle l'ignore, heureusement. Il était bien inutile d'ajouter cette humiliation au deuil qui l'afflige. C'est une noble et vaillante jeune fille qui mérite que Dieu et les braves gens prennent en pitié sa détresse imméritée. Je sais bien qu'au temps de sa richesse, elle a scandalisé quelques âmes étroites et, d'ailleurs, promptes à se scandaliser, par ses allures un peu... libérales. Mais, je sais surtout qu'elle a répandu le bienfait et l'aumône à pleines mains. Depuis le peu de temps que je la connais, j'ai pu apprécier la beauté, la fierté de ce caractère, et, tout à l'heure encore, à l'occasion de menus objets qu'elle peut distraire de la succession paternelle, j'ai jugé de l'infinie délicatesse de son cœur.

Pierre avait penché le front. Ce témoignage du notaire lui versait un bonheur indicible dans l'âme. Tout à coup il brusqua la conversation.

—Monsieur Bernard, quel est le chiffre de ma fortune personnelle ?

—En chiffres ronds, votre revenu s'élève à trente mille francs l'an.

—Trente mille livres de rentes, c'est le revenu d'un capital de six cent mille francs, si je ne me trompe, monsieur Bernard ? Et si je voulais réaliser cette fortune ?

— La chose serait extrêmement facile, monsieur le comte. Mais je ne vous le conseille pas.

Pierre posa la main sur le bras du notaire.

— Écoutez-moi, mon cher monsieur Bernard : s'il est facile de réaliser un capital de six cent mille francs, il doit l'être beaucoup plus d'en réaliser un de deux cent mille. Voici donc ce que j'attends de vous : Vous allez prendre deux cent mille francs sur ma "cassette particulière", comme on dit en parlant des princes et souverains ; vous achèterez le chalet de Mademoiselle de Buheil à Saint-Pair . . . vous porterez d'un seul coup l'enchère à deux cent mille francs. De ce chef, vous écarterez tous les concurrents et vous pourrez désintéresser le créancier hargneux.

— Mais, le reste de tout cet argent ?

— Le reste reviendra de plein droit à l'intéressée principale.

M. Bernard s'était levé. Il considérait curieusement celui qui lui parlait. Certes, il connaissait L'Olonnois depuis longtemps et le tenait pour un original de belle venue. Mais ce trait de générosité confondait sa jugeotte. Il n'y était plus du tout, bien qu'il pressentait le motif qui faisait agir Pierre.

— Ainsi, demanda-t-il, c'est un cadeau de cent quarante mille francs, autrement dit de sept mille livres de rentes, que vous faites à Mademoiselle de Buheil ?

— Oui, mon cher monsieur Bernard.

— Peste ! vous y allez bien, vous. Quelle épingle ! Et la raison de cette générosité ?

— Je l'aime, prononça Pierre.

Ces mots, il les articula simplement, son franc regard bien fixé sur les lunettes du vieux notaire, qui tressaillit. Mais, du coup, le tabellion dépouilla sa personnalité officielle. D'un geste brusque, il arracha les verres protecteurs, et dans ses paupières L'Olonnois vit des larmes. Spontanément, l'homme des intérêts matériels, en face de cette sublime insouciance, tendit ses deux mains au jeune homme.

— Mon ami, dit-il, bien des gens vous appelleraient fou. Moi, je vous dis seulement : cela est très beau. Car je n'ai pas besoin de chercher de quelle façon vous aimez Mademoiselle Jeanne. Une femme comme elle ne peut inspirer qu'une sorte d'amour à un homme comme vous.

Emu à son tour, Pierre répondit :

— Je vous remercie, monsieur Bernard. Mademoiselle de Buheil est trop fière pour consentir à devenir ma femme sans dot à m'apporter. Et, si elle ne m'aime pas, qu'importe ! Je m'expatrierai, je disparaîtrai de son chemin. L'essentiel est que ce lambeau de fortune ne lui fasse pas l'effet d'une aumône. Arrangez-vous, je vous prie, pour cela. Inventez une histoire vraisemblable et remettez à la pauvre enfant la somme nécessaire à son émancipation des conditions sociales dont elle souffre à cette heure.

M. Bernard passa la main sur son front.

— Allons, fit-il, donation anonyme à convertir en un achat réel. C'est difficile, mais l'imagination aidant, je trouverai bien quelque chose. Vous pouvez compter sur moi pour inventer quelque invisible acquéreur du chalet aux exorbitantes conditions que vous m'imposez.

Pierre remercia chaleureusement le brave homme. Désormais il avait le cœur léger et l'esprit tranquille. Sa noble action venait d'émouvoir en lui toutes les fibres de la poésie. Un vague épithalame chantait au fond de son âme.

Après sa visite au notaire, Pierre rentra dans sa demeure. La solitude pesa soudainement sur lui. Il sentit son esprit se révolter, son cœur se plaindre. Lui aussi éprouvait une réminiscence. Il lui fallait une éclosion nouvelle de ses facultés. Chaque fois que le cœur a besoin de plaider la cause de son égoïsme, en face d'une conscience scrupuleuse, il prélude par une habileté d'avocat ; il révoque en doute la validité des sentiments antérieurs. Pierre se posa la question. Le plus sincèrement du monde, il se demanda s'il avait vraiment aimé Jeanne Le Tianek, et si Jeanne de Buheil n'avait pas obtenu les premiers élans de son amour.

Quatre jours durant, il vécut de la sorte, partagé entre ce qu'il prenait lui-même pour un remords et l'impétueux désir de courir où l'appelait la nouvelle destinée de son âme. Sa résistance n'alla pas plus loin. D'ailleurs, on avait atteint et dépassé le délai fixé pour la vente du chalet de Saint-Pair. Pierre avait hâte de connaître le résultat, de savoir comment M. Bernard s'était acquitté de sa tâche, et si la villa lui appartenait désormais.

Ce jour là, il mit une valise dans son embarcation et aborda proche le cotre du père Yvon, aux soins duquel il confia son bateau.

## VII

C'était fait. M. Bernard avait tenu sa promesse avec une parfaite régularité et trouvé une jolie invention d'acheteur inconnu qui fit rire L'Olonnois et, en même temps, le rendit très joyeux.

—Voulez-vous les clefs de la maison ? demanda le malicieux tabellion.

Les clefs de la maison ? Pierre n'y avait point pensé. Et pourquoi faire ?

—Mais dame ! puisqu'elle est à vous, maintenant.

Il usa de son droit de propriétaire, et pria son notaire de le suppléer dans toutes les charges et emplois de la dite fonction. Il désirait que tout fût mis en ordre, que rien ne fût changé au mobilier, mais que le notaire informât Mlle de Buheil qu'elle pouvait retirer de l'immeuble les objets à sa convenance, même supplémentairement à ce qu'elle avait déjà retenu.

M. Bernard accepta la commission. Le brave homme était vivement intéressé par cette intrigue amoureuse dont tous les épisodes allaient se dérouler sous ses yeux. Sincèrement, il trouvait que Pierre avait une façon par trop originale de faire la cour.

Aussi, ne crut-il pas devoir céder à Pierre ce sentiment.

—A votre place, je n'aurais pas fait ainsi. Acheter la maison, bien ! Payer le surplus, passe encore. Mais, cela fait, j'aurais, sans autres ambages, posé ma candidature, et Mademoiselle de Buheil, liée par la reconnaissance, n'aurait pu vous refuser sa main.

—J'entends bien, fit L'Olonnois : "liée par la reconnaissance." C'est cela même que j'ai voulu éviter, monsieur Bernard. Je veux gagner Mademoiselle de Buheil et non l'acheter.

—Quel drôle de corps vous faites ! Et, si vous perdez, à ce jeu-là ?

—Je vous répondrai comme Alceste, du *Misanthrope* : il me suffira d'avoir perdu.

Le tabellion baissa la tête. Son intelligence n'atteignait pas à ces simplicités du cœur. Mais il les admirait consciencieusement, à l'égal des choses très curieuses, très extraordinaires, dont il était ébloui sans les comprendre.

Là se borna la conversation des deux hommes.

Les dispositions de Pierre étaient prises en vue du voyage. Ne sachant comment tuer le temps avant le départ du train de Coutances, il se résolut à dîner près de la gare. Il entra donc dans une de ces salles banales de petits restaurants et s'assit à une table écartée, près d'une fausse cloison de bois chantourné qui coupait la pièce en deux parties inégales.

Un bruit de conversations, auquel il ne prêta d'abord aucune attention, lui fit brusquement tendre l'oreille. Il y avait, de l'autre côté de la barrière de bois, un groupe de quatre personnes causant entre elles de choses indifférentes ou gaies. Dans le nombre était une femme. Mais ce qui avait frappé L'Olonnois, c'était une voix d'un timbre particulier qu'il reconnut, sans pouvoir dire, cependant, où il l'avait déjà entendue.

Tout à coup le nom de M. Paul Hautfrion fut prononcé. Il n'en fallait pas plus pour éveiller l'attention de Pierre. Il écoutait, à cette heure, consciencieusement et sans scrupule. Il sentait bien que tout cela allait l'intéresser. L'homme qui conversait, il l'avait reconnu maintenant : c'était ce même Paul Hautfrion, le fiancé de Jeanne de Buheil. Son interlocuteur était peut-être une rencontre d'occasion.

Une voix de femme reprit.

—Comment se fait-il que ton mariage avec la belle mademoiselle Jeanne de Buheil a été rompu ?

—Pourquoi ça s'est cassé ? . . . Oh ! bien simplement. Il n'y a rien qui lui soit défavorable là-dedans. Tu comprends que des femmes comme ça sont tenues d'apporter de grosses dots à leurs maris. Avec une épouse comme Mademoiselle de Buheil, j'aurais eu à défalquer, au bas mot, cinq mille francs par mois pour les toilettes de madame.

On ne se guérit pas de ses habitudes de luxe comme d'un simple bobo. Or, ma fortune est loin d'être ce qu'on le croit. De sorte que j'ai dû renoncer, comme on dit, au bonheur entrevu. Ça m'a causé un véritable chagrin, car, malgré ses défauts nombreux et

inquiétants, elle aurait fait une bonne petite femme et, ma foi, je l'aurais aimée très gentiment.

—Et maintenant, demanda l'un des convives, qu'est-elle devenue ?

—Qui ?

—Mademoiselle de Buheil, parbleu ! Je suppose que, depuis sa ruine, elle a dû chercher à se tirer d'affaire ; car ça dû être un rude coup pour elle.

—Ah ! mon cher, fit Hautfrion, tu m'en demandes trop. Je n'ai pas à m'occuper de Mademoiselle de Buheil avec laquelle je n'ai plus rien de commun. Nous irons chacun de notre côté, en ce monde, et je lui souhaite d'être parfaitement heureuse.

—*De profundis* ! ricana celui qui avait parlé. Voilà l'raison funèbre de cette "violente amour" qui devait vous enchaîner l'un à l'autre dans les liens de la plus harmonique des unions. Eh bien, mon cher Paul, ce que tu ne sais pas, je vais te le dire, moi.

—Tiens fit un autre, la belle affaire ! Il est certain qu'avec une beauté comme la sienne, Mademoiselle de Buheil serait bien sottée de ne point refaire sa fortune.

—En attendant, —reprit le premier, —ce n'est pas ce chemin-là qu'elle a suivi. Et sachez tous, pour votre gouverne, que Mademoiselle de Buheil, l'incomparable virtuose, la nageuse invincible, la cavalière sans seconde, est présentement institutrice à Dinard.

Il y eut une explosion.

—Institutrice ! elle !

—Oui, mes gaillards, ins-ti tu-trice,

—A Dinard ?

—A Dinard et à Paris, chez d'anciens amis à elle, les Dumarroy, famille honorable et simple, dont le père, agent de change, a été décoré au nouvel an.

—Rien des agences ! plaisanta Hautfrion.

Les tempes de Pierre battaient, ses oreilles étaient pleines de bourdonnements. Il serrait, à les briser, les bords de la table de marbre sur laquelle les plats fumaient intacts se refroidissant. Il lui fallait subir le dialogue jusqu'au bout, un dialogue avilissant, dans lequel cet homme du monde, ce galant homme, naguère fiancé à la jeune fille, ne trouvait pas à placer un seul mot pour interdire à ses amis les propos odieux et les insinuations infâmes.

Ce fut Hautfrion en personne qui prononça les derniers mots :

—Institutrice ! Ma foi ! peut-être ? je ne dis pas. Et puis, j'ai une arme de plus que les autres, moi,

—Ah ! demanda t-on, qu'elle arme ?

—Mes amis, on n'a pas été dans l'intimité d'une femme, même pour le meilleur des motifs, sans tenir d'elle quelques témoignages... d'estime.

—Tiens ! tiens ! tiens ! Si tu nous en dis tant ! Et ces... témoignages ?

—Des lettres, par exemple

Le reste de la conversation se perdit dans des chuchotements et des rires. Mais Pierre ne les entendit pas.

Sa colère était tombée. Il s'était laissé aller le front sur le bord de la table, comprimant son cœur à pleines mains pour y étouffer cette douleur aiguë, atroce, qu'il aurait dû prévoir et qu'il n'avait point prévue. S' Jeanne avait écrit à cet homme, c'était donc qu'elle l'avait aimé ! Oh ! son rêve, son beau rêve de joie, sa résurrection au monde et à la vie, voilà que d'un seul mot, cette bouche profanatrice venait d'en détruire jusqu'à l'illusion.

Violamment, il se leva, prit son chapeau et sortit. Pierre erra dans la campagne, toute la nuit. Rentrerait-il au Grand-Bouf ? Irait-il s'arrêter encore sur ces tombes qu'il avait trahies ? Maintenant que tout tombait en ruine dans son cœur et dans sa pensée, par quel lien se rattacherait-il à l'existence ?

L'incertitude de sa course ramena au pied de l'église Notre-Dame, tout en haut du rocher. Au pied, la mer déferlait avec furie, sous les préparatifs d'un ouragan. Une chaleur lourde appesantissait le ciel. Pierre sentit un vertige le prendre.

La mer, elle, il ne l'avait jamais vue mentir. Elle ne le trahirait point, s'il lui demandait le suprême repos. Et alors, ironiquement, lui revinrent en mémoire les paroles qu'il avait prononcées lui-même pour adoucir la plainte de Jeanne : la promesse d'un retour du flot ramenant le bonheur pour elle.

Pour elle ! Elle avait aimé ailleurs. Il venait de lui rendre en partie, sinon la fortune

«l'autrefois, du moins son indépendance. Que n'achevait-il l'œuvre ? Ce qu'il lui restait de biens, pourquoi ne les léguerait-il pas à Mademoiselle de Buheil ? Après quoi, s'il se sentait trop lâche pour vivre, eh bien ! il reviendrait ici-même, à cette place ; il se pencherait sur le gouffre, et . . . il se laisserait tomber tout droit, sans arrêt, comme une pierre.

L'angelus de sept heures se mit à vibrer au clocher. Une rafale enveloppa le marin. Il pensa que ce n'était pas encore le moment de mourir, et morne, courbé par la douleur, il redescendit vers la ville.

## VIII

Jeanne était accoudée à sa fenêtre, le regard perdu sur la mer. Sa main droite tenait encore les jumelles dont elle venait de se servir. Tout au bout de l'objectif, elle avait vu — elle avait cru voir du moins — des taches grises comme des îles disséminées, semées à la surface verte de l'Océan. On lui avait assuré la veille que, par un temps clair, avec une lunette d'approche, on pouvait apercevoir les îles Chausey. A toutes ses heures libres elle avait exercé sa vue sur l'horizon. Finalement, quelque nuage immobile l'avait bercée de son illusion. Elle avait eu la foi et elle avait vu.

Car maintenant, c'était là-bas qu'elle vivait, au Nord, dans cet îlot perdu où Pierre menait son existence solitaire. Depuis dix jours qu'elle était de retour, elle était demeurée sous l'âpre charme de ce souvenir. Certes, même après le chagrin du premier renoncement, l'image du jeune officier lui était restée chère. Mais le malheur l'avait si rudement atteinte, qu'un moment cette image s'était oblitérée en son esprit. Au reste, quelle apparence y avait-il qu'elle fût appelée à le revoir ?

Or, voilà qu'elle le retrouvait, aussi beau, aussi fier que par le passé. Loin de se mettre à l'unisson des rigneurs du monde, ce reclus lui avait témoigné ce respect délicat des grandes âmes qui s'inclinent devant les revers. L'aimait-il ? — Jeanne tremblait, n'osant se poser une telle question. Pourtant des voix chantaient en elle qui lui répétaient cette affirmation enivrante : " Il m'aime."

D'ailleurs, elle l'aimait, elle. Elle le savait bien, et cet amour, inavoué jusque-là, venait de se révéler sans réticences, de prendre possession de tout son être. Elle entendait encore la parole consolatrice, rafraîchissante comme une rosée, qu'il avait versée sur ses ironies et son désespoir. D'un mot, il avait fait renaître en elle l'espérance. Ne lui avait-il pas dit, en effet, que le reflux de la fortune serait suivi d'un retour de la prospérité ?

La fortune ! Qu'importait à Jeanne d'être riche à cette heure ! Cette richesse, elle l'eût donnée toute, au décuple, au centuple, pour garder auprès d'elle ce vieillard qui l'avait trop aimée, qui avait éloigné de ses pas les ronces du chemin, de ses yeux les perspectives mêmes de la douleur.

Pourtant, elle avait tout subi depuis cette ruine. Sa fierté, presque son orgueil de patricienne avait été cruellement humilié.

Elle avait surmonté la tentation, écarté les menaces de défaillance. Son enfance, sa jeunesse, religieusement formées, lui avaient assis au cœur une foi profonde et robuste. A cela il fallait joindre ce sens de la dignité personnelle qui est la grande sauvegarde des belles natures. Jeanne n'avait pas fléchi sous l'adversité. Elle l'avait toute subie et bravement elle avait regardé le malheur en face. Voilà pourquoi elle était debout sous les vêtements noirs et le crêpe de deuil.

Avec cela, elle n'avait eu aucune compromission sous l'injonction du devoir. C'était une stoïcienne sous ce rapport. Du chef de sa mère, elle aurait pu sauver un demi-million. Elle avait préféré ne laisser aucune ombre sur la mémoire de son père ; elle avait tout abandonné, et pourtant, personne, pas même Me Bernard, n'avait eu le courage de lui dire que ce sacrifice, aussi complet qu'il fût, ne suffirait pas à cet œuvre de libération.

Sans l'intervention de Pierre L'Olonnois, le nom de la jeune fille, ce nom dont l'honneur lui était plus cher que sa vie, n'aurait pas échappé à la note d'infamie que le monde implacable grave, au fer rouge, sur les morts comme sur les vivants.

Juste au moment précis, au moment psychologique, Pierre avait reparu. Jeanne

n'était pas tellement résignée que ses blessures ne gémissent spontanément. C'était là ce qui lui était arrivé en présence de l'ancien officier de marine. Son cœur ulcéré avait laissé jaillir la plainte de ses dernières révoltes. Et Jeanne était bien contrainte de s'avouer, dans le silence de sa méditation, que ç'avait été là la plus amère de ses souffrances de se retrouver pauvre et humble en face de cet homme simplement grand, qui l'avait connue autrefois, aux jours de la prospérité.

Les jours avaient passé sous les larmes, dans le recueillement des nuits, dans les longues méditations de l'insomnie. Jeanne, vaincue pour la première fois, sans forces contre l'amour qui prenait violemment son cœur, était enfin tombée à genoux sur le prie-Dieu de sa chambre. Une supplication désolée avait jailli, presque inconsciente, de sa poitrine : " Si je ne puis l'aimer, s'il ne doit point m'aimer, Seigneur, faites que ce supplice s'abrège, faites que j'en meure sans me plaindre ! "

Chose étrange ! ces larmes de la pauvre éprouvée, tout en allégeant sa détresse morale, étaient comme une pluie fécondante tombée sur son esprit. Il lui venait d'exquises fantaisies, d'adorables caprices, comme si parfois, épuisée de souffrance, son âme, brusquement prise de folie, se fût raccrochée à une espérance impossible. A ces heures-là, le sentiment du réel prenait fin, la tristesse, qui n'allait point tarder à revenir, se dissipait pour un temps, et quiconque eût surpris la folie de Peau d'Ane revêtant, dans sa chambre de gardeuse d'oisies, sa robe couleur du soleil, eût entendu l'admirable voix de Jeanne moduler des chants où montaient toutes les vibrations de sa jeunesse insurgée contre l'abnégation.

C'était à l'un de ces moments de bienfaisante déraison que Mlle de Buheil venait, pour la dixième fois au moins, ce jour là, de fouiller du regard l'horizon. Elle rêvait, maintenant, heureuse de sa trouvaille, puisqu'elle avait désormais un moyen de retrouver Pierre, en laissant passer tout son cœur dans ses yeux.

Deux coups, discrètement frappés à la porte de sa chambre, l'arrachèrent à l'hallucination. Elle courut ouvrir : C'était une femme de chambre qui lui apportait deux lettres arrivées par le dernier courrier. Les deux lettres venaient de Granville.

Jeanne eut un éblouissement. Elle se retint au chevet de son lit, brusquement saisie par une de ses atroces espérances dont la fuite tue quelquefois ceux qu'elles viennent de hanter.

Palpitante, la jeune fille n'osait rompre le cachet. De ces deux lettres, l'une venait sûrement du notaire Bernard. Jeanne reconnut l'écriture. Celle-là pouvait attendre. Elle la jeta négligemment sur sa table de travail.

Mais l'autre ? De qui venait-elle ? Qui donc, à Granville, pouvait s'intéresser à "*Mademoiselle Jeanne de Buheil, institutrice chez Mme Dumarroy*" ?

Qui, sinon lui, lui Pierre ?

Et voilà pourquoi l'émotion de la pauvre enfant fut si forte, pourquoi elle trembla à cette pensée, pourquoi plusieurs minutes s'écoulèrent avant que ses doigts, nerveusement agités, se décidassent à rompre l'enveloppe de la missive. Elle y parvint cependant.

Mais dès la moitié de la page, ses prunelles s'obscurcirent, un flot de sang monta à ses joues, sous la chaleur d'une violente congestion. Et tout aussitôt, elle pâlit extrêmement. Son front, ses narines blanchirent, ses dents claquèrent, et, avec un faible cri, elle tomba, tout d'une pièce, à la renverse, sur le tapis de descente de lit.

Jeanne de Buheil était évanouie.

Heureusement, Antoinette était là, dans le voisinage, où elle avait donné rendez-vous au plus respectueux des fiancés, au lieutenant de vaisseau Jean Le Tianek.

Au bruit de la chute, couvrant le cri de son amie, Antoinette Dumarroy ouvrit vivement la porte et entra. Elle aussi jeta un cri. Jean accourut. Il prit dans ses bras d'athlète Mlle de Buheil évanouie, et la déposa sur son lit, tandis qu'Antoinette effrayée donnait des ordres aux domestiques pour qu'ils allassent, sans retard, quérir le médecin.

Les doigts de la jeune fille tenaient encore la fatale missive. Instinctivement, Jean y jeta les yeux. Elle était brève, cette lettre, et les quelques lignes qu'en lut l'officier lui permirent d'en pénétrer le sens. Alors il comprit pourquoi Jeanne n'en avait pu supporter la lecture. Frémissant d'indignation, il s'empessa de la faire disparaître. Il ne fallait pas que ces odieuses formules frappassent les yeux de la pauvre enfant quand la syncope aurait pris fin.

Lorsque Mademoiselle Dumarroy revint pour prodiguer ses soins à son amie, le lieutenant de vaisseau s'empressa de quitter la chambre. Alors, sans plus s'arrêter aux considérations de discrétion, fort de l'aveu que lui avait fait Pierre, il résolut de transmettre la lettre à celui-ci.

Voici ce qu'elle contenait :

“ Mademoiselle,

“ J'apprends, par un hasard que je vous prie de ne point croire imaginaire, la triste et intéressante situation qui vous est faite. Ma seule excuse de n'être point intervenu plus tôt est dans mon ignorance. J'ai été trop lié avec votre famille, trop près de resserrer ces liens par des nœuds plus doux, pour n'avoir pas un peu le droit de vous offrir le service d'une constante amitié. Il ne dépend que de vous d'en changer la nature et le nom et les attestations que je trouve dans les paroles qu'il vous plut de m'écrire naguère m'autorisent à espérer que vous ne repousserez pas l'affection d'un homme obligé de se soumettre, hélas ! à des exigences sociales qu'il n'a point créées. Votre jeunesse, votre beauté, les dons de l'esprit et du cœur dont la nature vous a si magnifiquement ornée vous donnent le droit de prendre une revanche sur la fortune, et je ne doute pas qu'avec l'appui d'un dévouement sûr, vous ne puissiez bientôt reconquérir dans ce Paris, foyer de toutes les renommées, le rang et le triomphe que l'adversité vous enlève sur les théâtres de la vie réelle.”

Et cette abominable insulte était signée : Paul Hautfrion.

Tout s'expliquait. Jeanne avait lu fiévreusement cette épître. Elle n'avait pas eu le temps de la réflexion pour mépriser la grossièreté et la platitude de ces termes dont la banalité même faisait mieux ressortir l'infâme intention. Elle était tombée sous le coup, frappé simultanément à la tête et au cœur.

Cependant, le médecin était accouru. Après avoir considéré pendant quelques secondes la malade, il put rassurer tout le monde. L'évanouissement n'aurait pas de suites fâcheuses. Seulement, il fallait prendre soin d'éviter à la jeune fille toute cause de fatigue ou d'émotion. Jeanne reprit lentement ses sens. Mais elle demeura plongée un peu plus longtemps dans une sorte de stupeur paralysante, qui engourdisait ses facultés dans une hébétude bienfaisante.

Lorsque Antoinette descendit au salon, elle trouva son fiancé en tenue de voyage, une valise à la main. Elle éprouva une certaine terreur devant le visage sérieux et l'air triste de l'officier.

—Vous partez, Jean ! s'écria-t-elle, inquiète.

—Dites que je m'absente, chère Antoinette.

—Pour longtemps ?

—Non ! Quarante-huit heures tout au plus,

—Et où allez vous ?

—A Paris.

Le Tianek n'en dit pas plus long, ne voulant rien livrer de ses projets. Sans autres formes, il quitta la villa, prit la voiture de Saint-Malo, et vingt minutes plus tard, il s'installait dans un train se dirigeant sur Granville.

## IX

Le même jour, Pierre L'Olonnois rentrait au Grand-Bouf. Il y rentrait pour mourir.

Il était las, presque honteux de lui-même. Après cette rude vie de marin et de sauveur, qu'il s'était faite volontairement, il avait le droit de se croire à l'abri des faiblesses humaines. Il avait compté sans son hôte, mais le tyranique et perfide sentiment qui choisit ses victimes sans tenir compte de leur âge ni de leur caractère. En un clin d'œil, l'amour l'avait vaincu et terrassé, et, comme cet amour était sans but, Pierre du moins le croyait, il amoindrait le jeune homme à ses propres yeux.

A trente ans, au bout de deux années de claustrale, L'Olonnois se tenait pour vieux déjà. C'est là, parfois, l'illusion des belles âmes de nier la grandeur de l'amour, de le ravalier, de le tenir pour une infériorité. Pierre avait subi cette illusion. Pour chasser l'obsédante pensée, pour recouvrer ce qu'il jugeait être la raison, il s'était octroyé dix jours d'épreuve, pas un de moins, pas un de plus. Si, passé ce délai, il se retrouvait encore sous l'empire de la passion, il en finirait, d'un seul coup, avec le remords et la honte. Cela, il se l'était décerné, et sa volonté, stimulée encore par l'orgueil de sa personnalité, avait résolument engagé, lui, l'homme brave, l'homme fort, dans la voie de cette défection finale, de cette suprême lâcheté qu'on nomme le suicide.

Pendant les dix jours, il avait essayé de tous les moyens pour se vaincre. Il n'y avait point réussi.

Les dix jours prirent fin. Il se retrouva à Granville, le soir, à la nuit tombante, au pied de cette même église de Notre-Dame où la tentation mortelle l'avait surpris. Le même angélus sonnait plaintivement au clocher. Derechef, le gouffre l'appela, ou, du moins, il crut y comprendre un appel dans le mugissement du ressac. Mais une réflexion lui vint qu'il n'avait pas encore pris toutes ses mesures. Il voulait bien mourir, mais il voulait, en mourant, écraser d'un souvenir de bienfait celle pour l'amour de laquelle il allait ainsi mourir.

Cela le décida. Toujours avec la même résolution, il laissa passer cette nuit, la dernière. Et quand vint l'aube, elle le trouva voguant sur les flots tout blancs, vers cet îlot où il allait creuser sa tombe près des deux qui l'y attendaient.

Il s'était dit que mourir noyé n'était pas sûr, que peut-être l'être animal aurait des révoltes. La mort par le fer était plus douteuse encore, car le bras peut faiblir avant d'avoir achevé son œuvre. Il se décida donc pour l'instrument par excellence du progrès contemporain. Son choix tomba sur le pistolet, l'arme qui ne pardonne pas, parce qu'elle contient et dégage une force aveugle et infaillible.

Il était là, comptant les heures qui le séparaient de la mort. Les heures elles-mêmes s'effacèrent ; la dernière, à son tour, commença à s'user, et ce ne fut plus dès lors qu'un calcul de minutes. Pâle, mais stoïque, Pierre écouta venir l'éternité. Et, brusquement, la pendule commença à sonner lentement les six coups du terme fatal.

En ce moment, comme il étendait la main vers l'arme. L'Olonnois tressaillit. Un pas ferme, viril, résonnait sur les dalles du vestibule.

Qui donc venait ainsi ? Il s'était réservé d'être seul pour mourir. Il n'attendait, il ne prévoyait l'arrivée de personne.

Ce lui fut une surprise qui donna à la dernière vibration du timbre le temps de se perdre dans le passé.

Au même instant, la porte s'ouvrit. Jean parut. En un clin d'œil, l'officier vit tous les préparatifs du drame, et se rendit compte de la scène. D'un bond, il se jeta sur le pistolet, et, avant que Pierre fût revenu de son étonnement, il en déchargea les deux coups par la fenêtre ouverte. Un long écho fit trembler les murs et alla s'éteindre bien loin, là-bas, au large, par delà l'archipel, sur la mer.

Jean revint vers son ami, et, se croisant les bras :

— Sais-tu ce que tu allais faire ? demanda-t-il avec éclat.

Pierre avait baissé le front.

— Un crime poursuivait Le Tianek, plus qu'un crime, une lâcheté. Or, tu n'es ni un lâche ni un criminel.

L'Olonnois demeurait sans parole et sans mouvement.

— Grâce à Dieu ! j'arrive à temps. Au moment même où tu te disposais à mourir, voilà qu'on a besoin de toi.

Cette fois, Pierre répondit :

— On a besoin de moi ?

— Oui, à telles enseignes que c'est là le motif qui m'amène. Car tu comprends bien, n'est ce pas, que sans une raison grave, je n'aurais pas laissé, comme je l'ai fait, ma fiancée et sa famille pour accourir vers toi sans prévenir personne des causes de ma démarche.

C'était au tour de L'Olonnois de parler. Il rentrait violemment dans l'existence entraîné par la force de la curiosité. Un pressentiment venait de le saisir. C'était d'elle, ce ne pouvait être que d'elle qu'il s'agissait.

— Voyons, demanda-t-il frémissant, explique-toi ; pas de phrases, pas de morale inutile. J'ai eu tort, je le confesse, je le sens à présent. Mais il n'importe ! De grâce, quelle est le motif qui t'amène ? Est-ce toi qui es en cause, Jean ! Parle. En quoi puis-je t'être utile ?

— Il n'est pas question de moi.

Pierre tressaillit encore. Il leva les bras, et, s'élançant vers son ami, dont il saisit les mains avec impétuosité :

— Alors, c'est d'elle ?

— Oui, fit paisiblement Jean.

L'Olonnois le regarda de ses yeux prodigieusement dilatés.

— Mais parle donc, parle donc ! Qu'y a-t-il ?

Jean prenait plaisir, maintenant, à faire languir l'impatience de son ami.

— Ah ! tu voulais mourir, Pierre, mourir comme inutile, et, permets moi de te le dire, comme un sot ! Tu en avais assez de l'existence parce que tu ne savais qu'en faire, et si, en ce moment, je te demandais le motif de ce renoncement à la vie, tu serais fort embarrassé de me le dire, en vérité. Eh bien ! je t'apporte, moi, une raison de vivre, de mourir peut-être, un peu plus utilement que tu n'allais le faire si je n'étais pas arrivé.

— Encore une fois, réclama Pierre, épargne ces préambules et explique-toi.

— Soit, tu aimes Mademoiselle du Buheil ?

— Oui, Tu le sais déjà.

— Et je gage que si tu voulais te tuer, c'était par désespoir d'être jamais aimé d'elle ?

— C'est vrai, prononça sourdement L'Olonnois.

— Ecoute, Pierre, je ne suis pas un bien grand clerc en matière d'amour, mais je crois que le bon sens est le plus sûr moyen de diagnostiquer cette maladie-là. Je ne saurais t'affirmer que Mademoiselle de Buheil te paie de retour, mais j'estime que lorsqu'une jeune fille devient muette, s'enferme en de longues rêveries, passe son temps à sa fenêtre, une longue-vue braquée sur la mer, et qu'au bout de cette longue-vue, si le temps est clair, elle peut trouver, au nord, l'archipel des Chausey, j'estime, dis-je, qu'il n'est pas très malin d'augurer que cette jeune fille a un secret, que ce secret est de l'amour, que cet amour a un objet, et que cet objet habite quelque part au milieu des îles Chausey. Qu'en penses-tu ?

Pierre se taisait. Mais il était évident que ces allusions gaies de Jean remuaient délicieusement son cœur, car son visage se rassérénait ; une joie intense s'épanouissait dans ses yeux et sur ses traits. Ce fut d'une voix tremblante qu'il demanda :

— Ainsi, tu crois avoir surpris tous ces signes ? Mais, qu'importe ! Ne m'as-tu pas dit que tu étais guidé par un motif sérieux, que tu m'apportais un mobile de vivre, peut-être de mourir ?

Jean redevint sérieux.

— En effet, j'ai dit cela. Je m'explique donc.

Il y a un an, lorsque nous l'avons connue, Mademoiselle de Buheil était fiancée.

— Je sais cela, articula Pierre avec effort.

— Attends ! Elle était fiancée à un homme indigne d'elle. Le malheur qui l'a frappée a eu ceci de bon qu'il l'a sauvée d'une union misérable. Mademoiselle de Buheil a-t-elle jamais aimé cet homme. Je l'ignore. En tout cas, cet homme, lui, ne l'a jamais aimée.

— Ceci, je le savais également.

— Comment le savais-tu ?

— Comment le sais-tu, toi-même ? Ne t'interromps point. Je le dirai ensuite d'où je tiens ma propre connaissance de ces détails.

Ce que je savait Jean n'était que le résultat d'inductions établies avec une remarquable sagacité. Il raconta donc à Pierre de quelle manière il avait surpris, ou plutôt deviné le secret du drame intime, en ramassant la lettre tombée des mains de Mlle de Buheil.

—Je me rends compte, ajouta-t-il, que c'est là une indiscrétion. Mais il est des indiscrétions qui s'imposent, et j'ai pensé que tu me saurais gré de l'avoir commise en ta faveur et peut-être à ton profit.

—Tu as raison, Jean ; je t'en remercie de toute mon âme. Cette lettre... ?

—La voici, dit Jean, en tendant la missive à son frère de lait.

Pierre lut l'odieux factum, les poings serrés, les narines frémissantes. Une colère sans nom l'envahissait.

—Ah ! cet homme est un misérable ! Il a suivi le conseil infâme qu'on lui avait donné. Il fut que je le tue. Lui vivant, je ne pourrais me présenter devant elle. Tu as bien fait de m'apporter cette lettre, Jean. Ah ! oui, j'aurais été un lâche de me tuer au moment même où elle avait besoin de moi.

Il se passa quelques minutes pendant lesquelles les deux jeunes gens ne purent échanger que leurs exclamations indignées. Puis, plus calmes, ils se prirent à raisonner leurs intentions.

Il fut convenu que Pierre provoquerait Pierre Hautfrion sous un prétexte quelconque en évitant de mettre le nom de Mademoiselle de Buheil en jeu, et que le duel qui s'ensuivrait serait à la mort.

Toutes choses se trouvèrent ainsi réglées pour le lendemain, le surlendemain au plus tard. Jean prit congé de L'Olonnois à Granville, où tous deux rentrèrent au moment où la nuit était déjà faite. Pierre devait employer la journée suivante à chercher Hautfrion, afin que l'affaire ne souffrit aucun retard. Il avait hâte, en effet, d'en finir avec ce trouble qui mettait son esprit en suspens. Lui si disposé, quelques heures plus tôt, à mourir, se sentait ressaisi, maintenant, par un immense désir de vivre, puisqu'il lui devenait possible d'obtenir l'amour de Jeanne.

Jean fut de retour plus tôt même qu'on ne l'attendait. Il ramenait le camarade, l'ami sûr dont la présence était indispensable, le lieutenant de vaisseau Georges Madeuc.

Lorsque les témoins du comte L'Olonnois demandèrent M. Paul Hautfrion à l'hôtel où se trouvait ce galant homme, il leur fut répondu qu'il était parti, dès l'aube, avec un de ses amis, pour une excursion aux îles Chausey.

—A merveille ! s'écria Pierre, en apprenant ces nouvelles. Voilà qui supprime les distances. Nous serons tout rendus.

## X

Restait le problème du prétexte à invoquer pour décider une rencontre immédiate.

—Nous le trouverons en chemin, dit Madeuc, que ses amis avaient mis au courant de la situation.

Le trajet de Granville aux îles s'opéra sur le cotre du père Yvon. Il fut silencieux et triste.

Ils arrivèrent au Grand-Bouf vers les dix heures. La mer commençait à monter. Une houle anormale troublait les flots, noircissait les profondeurs, ceignant et couronnant d'écume les crêtes des rochers et des vagues. Tout de suite, ils gagnèrent la maison, afin de s'y concerter rapidement.

Il était à peu près certain que Hautfrion et ses amis devaient avoir pris terre sur la plus grande des Houguenants. Il existe, en effet, sur ce point, une sorte de cabaret en plein vent où l'on vient, de toute la côte, manger des huîtres.

C'était là, précisément, que Hautfrion et deux de ses amis, les mêmes que Pierre avait rencontrés au restaurant, s'étaient attablés devant un copieux, quoique fort simple repas. Les écailles empilées eussent suffi à établir la vigueur de leurs appétits, surexcités encore par les souffles salins.

Mais aux huîtres avaient succédé une volumineuse omelette et des poissons consciencieusement passés à la poêle. En outre de la piquette blanche et aigrelette de l'auberge, alternant avec le cidre normand, les promeneurs avaient consommé quelques bouteilles de vins fins emportées par eux des meilleures caves de Granville.

Cette petite débauche les avait mis en verve. Puis à l'instar des criminels qui reviennent sans cesse sur le récit de leurs hauts faits, le viveur, peut-être pour s'étourdir lui-

même, avait mis la conversation sur le chapitre récemment ouvert des messives de Jeanne de Buheil. Avec force éclats de rire, il avait narré à ses compagnons l'histoire de sa lettre à Mademoiselle de Buheil.

A sa grande surprise, cette révélation n'avait causé qu'une profonde stupeur chez ses amis. Ceux-ci n'étaient pas tellement ivres qu'ils eussent perdu les plus vulgaires notions de l'honneur et qu'ils ne comprissent tout ce qu'il y avait d'infamie dans le procédé, en somme très peu réléchi, de Hautfrion. L'un deux n'hésita pas à lui donner vertement son avis.

— Mon cher, je serai franc. C'est là, permettez-moi de vous le dire, une action qui serait durement qualifiée dans le monde si on la connaissait. Je vous conseille, quant à moi de ne pas vous en vanter.

Paul Hautfrion sentit le coup, d'autant mieux porté que, pour prononcer la sentence, l'ami avait substitué le "vous" de la politesse glaciale au "tu" des familiarités quotidiennes.

Le second, sans aller aussi loin, appuya :

— Mon cher, tu as de la chance que Mademoiselle de Buheil n'avait auprès d'elle ni frère ni parent pour te faire payer cette plaisanterie de mauvais goût.

Cette fois, Paul Hautfrion trouva que l'avis passait les bornes. Son œil eut un éclair.

Mais voyant que le sujet était déplaisant, il se remit à causer d'autres sujets moins irritants.

— Puisqu'il a été question de Mademoiselle de Buheil, je rappellerai, non sans orgueil, que c'est dans ces parages que, il y a un an, elle nous battait tous à la nage.

— Tiens ! tiens ! tiens !

— Oui, mes très chers, Mademoiselle de Buheil nage comme un poisson. Il est vrai que nous avons fait un pari stupide, celui de nager six kilomètres. A notre honte, je le confesse, nous eûmes le dessous. Ce fut elle qui remporta le prix.

— Et tu ne le referais pas aujourd'hui ?

— Refaire... quoi ? Un pari de ce genre ? Assurément, non.

— Mais une expérience analogue ? Vous passez pour un excellent nageur.

— Certes, et je me pique de justifier ma réputation. Et, tenez, le temps qu'il fait m'incite à m'offrir une baignade. J'ai bien envie de me payer la fantaisie de tirer ma coupe d'ici au plus prochain îlot.

Ce n'était pas un homme à marchander sur une bravade, que ce Paul Hautfrion. Malgré les hésitations des camarades, sans tenir compte de l'incertitude de la mer, du danger que présentait un bain froid aussi rapproché d'un bon repas, il se dépouilla de ses vêtements, qu'il déposa dans l'embarcation où ses amis s'installèrent, afin de suivre de plus près son entreprise, et, très résolument, il se jeta à l'eau.

De l'autre côté de la passe, le cotre du père Toulfran, portant Pierre L'Olonnois et ses deux amis, sortait de l'anse du Grand-Bouf pour gagner par le plus court les Houguenants.

— Il y aura tempête ce soir, dit silencieusement l'ancien pilote, qui attachait un œil de méfiance sur la surface noire et troublée de l'Océan. Heureusement, que nous n'avons pas bien loin à aller et que le ciel n'a pas encore donné le mot à la mer.

Il leva les yeux et inspecta l'horizon.

— Tonnerre ! pesta-t-il, ça pourrait bien éclater avant longtemps. Et tant pis alors pour ceux qui ne seront pas rentrés.

La navigation devenait très dure, le cotre fatiguait énormément. En délai ordinaire, il ne faut pas un quart d'heure pour aller du Grand-Bouf aux Houguenants, le vent étant large. Il y avait dix minutes d'écoulées, et l'on n'était pas à mi-chemin. Des chocs secs, claquant comme des gifles, faisaient tanguer à plaisir l'embarcation. Brusquement, le Tianek mit la main sur ses yeux et jeta un cri :

— Ho ! ho ! un homme qui se noie !

Tous suivirent des yeux la direction qu'indiquait le doigt de l'officier. A cent brasses à peine, un homme se débattait vainement contre la lame. Le courant que le cotre avait sur le nez l'avait saisi et le ballottait, un remous le faisait tournoyer. L'homme paraissait à bout de forces. D'un instant à l'autre, il allait couler à pic.

A la même distance, par delà le baigneur en détresse, une autre barque se montrait, ort mal gouvernée par son équipage. Deux hommes éperdus, affolés, la montaient. Leurs

bras, désespérément agités, multipliaient les signaux, indiquant qu'eux-mêmes, emportés par le tourbillon et ne sachant plus que faire, n'étaient pas à même de porter utilement secours au malheureux qui se noyait sous leurs yeux.

Jean laissa porter. Une poussée de vent fit franchir, d'un bond, au cotre, la distance qui le séparait du baigneur en danger.

—Voilà mon affaire, s'écria Pierre, qui venait de dépouiller vareuse et chemise, je vais essayer de le tirer de là.

—A moi ! appela l'homme, dont le flot emplit la bouche et les yeux.

Et il cessa de lutter, se laissant aller. Au moment même où il allait disparaître dans le gouffre, Pierre avait pris son élan pour se jeter à la mer. Tout à coup, un rugissement éclata dans sa gorge. Il se rejeta violemment en arrière, comme s'il eût touché la froide et visqueuse masse d'un reptile. Il porta la main à ses yeux comme pour en écarter un cauchemar.

Lorsque le baigneur avait clamé son dernier appel, son visage était nettement apparu, et L'Olonnois, frémissant de colère, avait reconnu dans cet homme précisément celui qu'il allait chercher, ce Paul Hautfrion, l'insulteur de Jeanne.

Le hasard, ironique et railleur, lui aplanissait les voies. Il n'avait plus à songer au duel. N'était-ce pas Dieu, en effet, qui avait disposé toutes choses pour lui épargner jusqu'au rôle de justicier ?

Le Tianek et Madeuc s'étaient levés, ne comprenant rien à la soudaine hésitation de Pierre, effrayés du rire étrange, formidable, qui dilatait la face du jeune homme. Ils eurent un instant le cœur serré d'une cruelle inquiétude. Était-il devenu fou ?

Leur crainte ne fut pas de longue durée. Pierre avait saisi le bras de Jean. Sans interrompre son rire d'aliéné, il demanda à ses deux compagnons :

—Savez-vous quel est cet homme ?

—Non, répondirent ils simultanément.

—C'est lui.

Hautfrion, qu'une lame avait recouvert en entier, remontait à la surface. Cette fois, Jean le reconnut.

—Oui, c'est bien lui, murmura-t-il.

Alors Madeuc s'écria :

—Il mériterait qu'on le laissât couler comme un chien. Ce serait justice.

Mais déjà L'Olonnois avait recouvré ses esprits et refoulé l'atroce tentation. Il reprit son élan et s'élança dans les flots. De nouveau l'angoisse mordit au cœur les témoins du drame. Qu'allait-il se passer ? Était-ce pour sauver Hautfrion que Pierre venait de plonger ? Ou bien, la folie aidant, n'était-ce pas plutôt pour... ?

Ils n'eurent pas le temps du doute. L'Olonnois, par deux fois, s'était enfoncé dans l'eau noire. Il reparaisait maintenant, nageant avec le cotre. Quand il l'atteignit, son bras gauche souleva une masse inerte, le corps appesanti, flasque et mou, de Paul Hautfrion.

Les trois hommes le tirèrent à bord où ils l'étendirent dans le fond, à l'arrière de l'embarcation.

—Est-il mort ? demanda Madeuc aux vieux Toulfran, qui s'était penché sur ce corps blême.

—Non, répondit le vieillard, il n'est qu'évanoui. Il a bu un coup de trop, voilà tout. Il n'en sera pas même malade.

—Tant mieux, murmura Pierre d'une voix sourde. Nous le soignerons là-bas. Notre course est sans but désormais ; rentrons au gîte. D'autant que ça va se gêner plus tôt que le pensait Yvon.

—Oui, convint l'ancien pilote. Avant une demi-heure le grain sera sur nous. Et c'est un vrai grain de Bretagne, celui-là !

—Diantre ! dit Madeuc en considérant Hautfrion étendu, sans toi, Pierre, le pauvre diable ne s'en serait jamais tiré. Avec un courant comme celui-là, il aurait navigué, la tête en bas, jusqu'à Boulogne, pour le moins.

Un appel venu du large les fit se retourner. Ils avaient totalement oublié l'autre barque, laquelle, saisie par le courant, s'en allait en dérive sur les récifs des Houguenants.

—Allons ! ricana Jean, si nous ne leur tendons pas la main pour les remorquer, ces deux polichinelles vont s'écharper dans trois minutes.

Il fallut changer de route. Le cotre, qui serrait le vent, se remit au grand largue,

filant par le travers du massif principal, afin de couper le chemin aux deux olibrius en perdition. Heureusement que l'équipage du cotre était de ceux qui ont toutes les manœuvres familières. L'embarcation, guidée par L'Olonnois, qui avait repris la barre, frôla le sable des hauts fonds et parvint à rattraper les étourdis. Un grappin qui leur fut lancé à bord suffit à opérer ce deuxième sauvetage.

Alors le cotre reprit décidément le chemin du Grand-Bouf.

A terre on s'expliqua.

— Vous étiez avec ce monsieur ? demanda Pierre aux deux amateurs de canotage.

— Oui, lui fut-il répondu.

— En ce cas, Messieurs, usez de la maison tout à votre aise. La servante sera à vos ordres. Soignez le malade et mettez-le sur pied. Vous êtes chez moi.

Les deux hommes, qui n'y comprenaient rien, ne virent là qu'une politesse s'ajoutant à un service. Ils remercièrent avec force protestations, quelque peu surpris, toutefois, de la brusquerie avec laquelle leur hôte se déroba aux témoignages de leur gratitude.

Pierre, en effet, interrompit le plus loquace des harangueurs d'une inclination de tête fort sèche et les conduisit dans une chambre où Hautfrion, qui venait de rentrer dans la vie par une vigoureuse expiration, reposait déjà sur un lit.

Au dehors, un premier crépitement sinistre de la foudre retentissait dans le noir des profondeurs du ciel.

## XI

Il pouvait être neuf heures du matin, lorsque Paul Hautfrion, un peu confus de son accident de la veille, se décida, en compagnie de ses amis, à aller remercier son hôte du moment. Il avait passé une fort bonne nuit et, à part un peu de fatigue, il était en possession de la plus florissante santé. Aussi bien la tempête de la nuit ne l'avait-elle point éveillé, et, lorsqu'il ouvrit les volets de sa chambre, un soleil resplendissant dorait les rochers.

Certes, la situation était étrange.

La veille, quand Pierre et ses amis s'étaient lancés à la recherche d'un homme, d'un inconnu que les circonstances avaient fait leur ennemi. Ils n'avaient pas eu besoin de le poursuivre longtemps. Un autre hasard, ou, si l'on préfère, une autre fatalité non moins inexplicable, avait jeté cet ennemi sur leur chemin, en danger de mort, et il était arrivé cette chose contradictoire, invraisemblable, que Pierre, le principal, presque le seul intéressé dans le conflit, avait, au péril de ses jours, préservé ceux de son adversaire, et de ses compagnons.

Or, L'Olonnois, devenu, pour comble de surprise, l'hôte de tout ce monde, n'avait pas l'intention de finir cela en comédie. Il s'était préparé pour un drame. Le drame aurait lieu.

Donc, par cette belle matinée il était là, occupé à arrêter les dernières dispositions avec ses amis. Toutes les autres mesures étaient prises, car, c'était une chose bien entendue, Pierre ne renonçait point à exiger la réparation d'honneur qui lui était due.

Tout à coup, en se retournant, Jean vit un groupe de trois hommes qui se détachait de la maison et s'avancait vers eux.

— Attention ! dit-il, les voici.

— Nous n'avons pas à nous déranger pour les recevoir, opina Madeuc.

Quand il ne fut plus qu'à trois pas, Hautfrion se sépara de ses compagnons. Il salua très bas les trois marins.

— Monsieur, fit-il en s'adressant à Pierre, je vous dois la vie et je suis votre hôte. Il m'est autant plus doux de vous exprimer ma gratitude que je ne suis qu'un de vos nombreux obligés, et que, depuis près d'un an, j'ai l'honneur de vous connaître un peu par moi-même beaucoup par la légitime renommée de vos héroïsmes.

Il avait dit cela très simplement, très dignement, sur un ton de sincérité qui lui valut des circonstances atténuantes dans l'esprit de Madeuc et de Le Tianek. Pierre lui-même s'étonna de trouver tant de franchise chez un homme qui venait de commettre une infamie. Mais il n'avait pas à pardonner, il ne pouvait pas pardonner. Saluant lui-même, il répondit un peu ému :

— Monsieur, je vous dispense de toute gratitude, surtout de son expression. Vous ne me devez rien. C'est tout à fait à contre-cœur que je vous ai rendu le service auquel

vous faites allusion. Je ne vous cacherai pas qu'au moment où je vous ai trouvé dans une fâcheuse situation, j'allais avec mes amis à votre rencontre pour tout un autre motif.

Hautfrion le regarda stupéfait.

—Je ne vous comprends pas, Monsieur.

—Vraiment? —railla Pierre. —Il faut vous mettre les point sur les i?

—Apparemment, car vos paroles semblent indiquer fort peu de bienveillance, et, très sincèrement, même en laissant de côté les sentiments que je viens de vous manifester, je n'ai jamais éprouvé à votre endroit que de l'estime et de la sympathie. Je ne vois donc pas en quoi j'aurais pu vous désobliger.

Ses regards parlaient avec une réelle franchise.

—Soit! Monsieur, dit Pierre. A vrai dire, ce n'est point moi que vous avez désobligé pour employer l'euphémisme dont vous vous êtes servi. Mais, pour aller droit au but et puisque vos amis sont là pour m'entendre, je serai bref et brutal. Monsieur Hautfrion, vous avez commis une abominable lâcheté.

Le viveur devint affreusement pâle, sentant le coup et voyant venir la révélation. Il voulut à tout prix l'empêcher.

—Cela suffit, Monsieur, —interrompit-il,—vous aviez raison, ou plutôt vous venez de vous donner raison. Le mot que vous avez prononcé compense le service rendu. Je n'en tolérerai pas davantage.

Pierre sourit amèrement.

—Il faudra bien, pourtant, que vous le tolériez, Monsieur, car je tiens à ne pas passer aux yeux de vos amis pour un querelleur et un homme de mauvais caractère. Je dois, en outre, aux miens de leur rappeler les motifs pour lesquels je vous traite ainsi.

Monsieur, il y a par le monde une jeune fille belle, pure et bonne, à laquelle vous avez demandé sa main au temps de sa prospérité, et que vous venez d'insulter odieusement dans sa pauvreté présente.

—Assez, Monsieur, interrompit de nouveau le viveur, le rouge de la honte au front.

—Assez? vous me le direz tout à l'heure, si bon vous semble. Je ne mêlerai point à ce débat le nom de la personne outragée. Je tiens pourtant à vous dire qu'elle n'est pour rien dans ce qui va se passer ici. Un hasard, un pur hasard, m'a mis aux mains la lettre que vous lui avez adressée. Or, sachez bien ceci, Monsieur, j'aime cette jeune fille de toute mon âme, de toutes mes forces. Elle ne sait rien de mon affection. Elle n'a ni père ni frère qui puisse défendre la cause de son innocence et de son deuil. C'est moi qui assume ce rôle et qui veux vous en châtier. En vous sauvant hier, j'ai pris droit sur votre vie. Elle m'appartient, et je vais la prendre entièrement. C'est une lutte à mort entre nous. Vous n'avez pas à me ménager. Quant à moi, je ne crains pas de vous le dire d'avance, je vais faire tout mon possible pour vous tuer.

Il tira de sa poche un papier froissé.

—Reconnaissez-vous cette lettre, Monsieur.

Paul avait baissé le front. Il garda le silence?

—Fort bien, poursuivit L'Olonnois. Cette lettre porte une signature, et j'en tire cette conclusion que vous avez, au moins, le courage de vos infamies.

—Encore une fois, Monsieur, — rugit Hautfrion, — je vous somme de ne point poursuivre. Vous désirez une réparation par les armes. Je suis prêt à vous la donner. Assez de phrases, et venons-en aux actes.

—A merveille! se récria Pierre. La solution sera promptement donnée, car j'imagine que vous devez être aussi vaillant, sur le terrain, en face d'un homme que vous l'êtes dans un salon, en face d'une jeune fille pauvre.

Hautfrion se redressa. Il demanda crânement :

—Où nous battons-nous, Monsieur?

—Ici même, sur ce rocher, dès aujourd'hui. Le combat ne cessera que par la mort de l'un d'entre nous.

—C'est bien ainsi que j'e l'entends! répliqua le viveur.

—En ce cas, rentrons, si vous le voulez bien. Nous sommes six en tout, dont deux vont s'entr'égorger. Les conditions sont remplies. Le nombre des témoins réuni... Il y a donc urgence à terminer cette affaire.

Il salua de nouveau et rentra dans la maison. Hautfrion et ses amis étaient demeurés sur le seuil, attendant qu'il plût à Pierre de sortir. Celui-ci ne se fit pas attendre.

Il reparut, précédé de Jean qui portait deux épées de combat enfermées dans leurs gaines de cuir. Madeuc le dépassa à son tour et, faisant signe aux témoins de Hautfrion.

—Quand vous voudrez, Messieurs, dit-il.

On n'avait pas loin à aller. Tout au nord de l'îlot se trouvait la plate forme rocheuse qui servait d'observatoire à L'Olonnois. Ce fut là que les six acteurs du drame se rassemblèrent.

Pierre était calme et maître de lui-même. Tranquillement, il commença à se dévêtir. Hautfrion, au contraire, sombre, agité, avait marché jusque-là la tête basse, les bras croisés sur sa poitrine. Il était visible que quelque chose d'anormal se passait en lui. Ce duelliste redouté à Paris avait-il peur sur ce rocher de la Manche ? Ou bien un sentiment de toute autre nature le dominait-il à cette heure ? Le Tianek détachait la chaînette qui retenait les lames dans le fourreau. Hautfrion fit un pas vers lui, et, étendant la main :

—Il est inutile de tirer ces épées, dit-il. Je ne me battraï pas.

Ce fut avec une profonde stupeur qu'on accueillit ces paroles. Un flot de sang était brusquement monté aux joues de Pierre. Il voulut s'élançer sur son adversaire, qui, d'ailleurs, ne le fuyait point. Madeuc le retint.

Hautfrion, très pâle, considéra un instant son rival ; puis, d'une voix qui tremblait un peu, il fit cependant la ferme déclaration suivante :

—Monsieur le comte L'Olonnois, je ne me battraï point avec vous. Oh ! je vous en prie, ne vous hâtez pas de m'appeler lâche ! Je vous jure que je ne le suis pas. Je ne me battraï point avec vous pour deux raisons : la première, parce que je suis votre hôte et que vous m'avez sauvé la vie ; la seconde, parce que j'accepte l'injure que vous m'avez jetée tout à l'heure.

C'est vrai, j'ai commis une infamie, je me suis conduit comme un pleutre. Pourquoi ai-je agi ainsi ? Je me le demande maintenant moi-même, n'ayant jamais eu pour Mademoiselle de Buheil que le plus profond, le plus affectueux respect. Je n'invoquerai pas à ma décharge un accès de folie que peut être vous refuseriez de croire. Et, pourtant, ce mot folie est rigoureusement exact pour exprimer l'état d'esprit où j'étais quand j'ai accompli cette chose odieuse. Vous aimez Mademoiselle de Buheil ; vous êtes digne d'en être aimé. Je ne veux pas courir risque de faire plus grand le malheur de cette jeune fille en violant toutes les obligations de la reconnaissance.

Et puis, plus la faute est grande, plus l'expiation doit être rigoureuse. Je vous demande de mettre mon repentir aux pieds de Mademoiselle de Buheil, et de lui apprendre comment j'entends laver ma faute : Paul Hautfrion préférant passer pour un lâche que de garder plus longtemps sur son cœur le crime d'avoir offensé une femme aussi sainte que belle.

Il avait prononcé ces derniers mots d'une voix sifflante et sourde. Tout son corps tremblait, ses mains se serraient de honte. Deux larmes terribles, larmes de sang, tombèrent lourdement de ses yeux. Alors, se croisant froidement les bras, il s'écria :

—Maintenant, tuez moi, si vous voulez. Je ne me battraï pas.

En vérité, c'était une scène étrange et solennelle. Le viveur s'était incliné devant son ennemi. Une sueur perlait à ses tempes et sur son visage, et, cependant, il gardait sa pâleur de cire. Tout à coup, il tressaillit et, vivement, il ajouta :

—Tenez ! J'ai une preuve à vous fournir. Je la donne. Voici les lettres dont j'avais menacé de faire un si abominable usage. Elles ne contiennent rien qu'une noble jeune fille ne puisse avouer. Prenez-les et rendez les à leur auteur.

Il fit un pas en avant et tendit tout le paquet retenu par des faveurs roses.

Pierre, frémissant, prit les lettres. Il y avait dans l'expiation de cet homme quelque chose de grand. A le voir ainsi humilié, volontairement humilié, tous les assistants se sentaient troublés. Ils comprenaient ce que le repentir peut mettre de grandeur réelle au front dégradé d'un coupable. Un silence suivit cette déclaration. Les cœurs battaient. Un immense soulagement venait d'être apporté à toutes ces poitrines. Il n'y aurait pas de sang versé. Pierre éleva enfin la voix.

—C'est bien, monsieur. Vous venez de racheter le passé. Je n'ai pas à vous absoudre, puisque vous vous absolvez vous-même. Mes amis et moi, nous perdrons le souvenir d'une défaillance momentanée chez un galant homme. Vous êtes libre de vous retirer.

Il désigna de la main le vieil Yvon Toulfran, debout à l'arrière du cotre, les bras croisés, regardant la scène dont pas une parole ne lui parvenait. Il fit même plus : prenant les devants, il descendit sur la petite plage et avisa l'ancien pilote des dispositions qu'il venait de prendre.

—Père Yvon, lui dit-il, vous allez ramener ces messieurs à terre. Nous regagnerons la côte sur l'une de mes embarcations. Ce sera une promenade pour nous.

Lorsque le cotre, ouvrant ses ailes, eut doublé la pointe de la crique, les trois amis quittèrent la plate forme. Ils n'avaient pas prononcé un mot. Un besoin de se détendre, de secouer les impressions pénibles, entraîna Jean. Il jeta, d'une voix joyeuse, cette exclamation :

—Allons ! Dieu soit béni ! Tout est bien qui finit bien !

Pierre avait souri. Une vague allégresse lui pénétrait le cœur, mêlée à un doute. Il se demandait, incertain, si vraiment " tout était fini."

## XII

L'évanouissement de Jeanne n'avait pas eu de suites fâcheuses. Très fatiguée, la jeune fille était demeurée quelque temps dans cet état d'hébétéude qui suit les grandes secousses morales. Puis, le brouillard qui couvrait ses pensées s'était dissipé, la mémoire avait reparu, et Jeanne avait pu soulager par des pleurs son cœur lacéré. Alors, seulement, elle s'était aperçue de la disparition de la fatale lettre. Elle s'en était inquiétée, mais n'avait pu s'en ouvrir à personne.

Sur ces entrefaites, la bonne Antoinette, toujours aimable, toujours affectueuse, lui avait raconté le brusque départ de son fiancé. Elle crut que Jean avait pris lui-même fait et cause pour elle, qu'il avait lu la lettre, et que, mû par son indignation et son amitié, il avait résolu de demander raison, en personne, à Paul Hautfrion de son inqualifiable conduite.

Et Jeanne se mit à trembler sur l'issue de cette affaire. Elle en redouta les suites pour son amie, et s'efforça de lui cacher ses angoisses.

Elle en était là de ses hésitations et de sa sollicitude qui, passant par Jean, allait inconsciemment à Pierre, lorsque, le troisième jour prenant fin, on reçut à Dinard une dépêche adressée à Mme Dumarroy et ainsi conçue :

*" Voyage heureusement terminé. Rentreai demain.*

*" Le Tianeck."*

Antoinette était accourue joyeusement, agitant le papier bleu du bout de ses doigts roses.

Aussitôt que Jeanne en eut pris connaissance, un grand apaisement se fit en elle. Elle ne s'expliqua pas plus cette soudaine détente de son esprit qu'elle ne s'en était expliqué l'angoisse. Mais elle ressentit une joie très réelle à apprendre le retour du fiancé de son amie. Enfin, elle allait savoir quelque chose !

Tandis qu'elle renouvelait par la pensée le cycle des suppositions sur une énigme dont le mot allait lui être si prochainement donné, tout à coup elle se rappela que la lettre de Paul Hautfrion n'était point la seule qu'elle eut reçue trois jours auparavant. Vivement, elle se mit à la recherche de la seconde missive, qu'elle retrouva intacte sur le bord de son secrétaire. La lettre était du notaire Bernard. Elle s'exprimait en termes fort sobres et fit bondir de joie le cœur de la jeune fille. Le vieillard, en effet, s'était appliqué à mettre en relief tout ce qui pouvait plaire à sa cliente et la réjouir. Il écrivait :

" Mademoiselle,

" Victoire ! Le chalet est vendu ; mais quelle vente ! Même dans les contes de fées on ne trouverait rien de pareil. C'est étourdissant d'in vraisemblance et presque fait pour troubler la raison. Lisez attentivement, je vous prie.

L'audience était commencée, les bougies brûlaient. Il devenait patent que le chiffre de trente mille francs lui-même n'était pas atteint, lorsque, tout à coup, quelqu'un risque une proposition de vingt huit mille francs, frais d'actes et de mutation compris. On se regarde et tout le monde paraît désappointé l'avoué de la partie adverse demande que la propriété soit adjugée à ce dernier et plus offrant enchérisseur. C'en était fait de la villa.

" Heureusement, à ce moment même, on entend tomber cette surenchère formidable et qui rend toute compétition inutile :

" — Deux cent mille francs ! Nous payons les frais !

“ Or, savez-vous, Mademoiselle, qui faisait cette écrasante proposition, bien propre à exaspérer les concurrents ? Un Anglais, un bonhomme excentrique, venu tout exprès d'Angleterre pour “ bâcler ” cette affaire. Sans barguigner, sans marchander, il m'ordonna de faire prendre par mon avoué les conclusions nécessaires à l'achat de la villa. En même temps, cet original me déclare qu'il ne viendra presque, jamais en France, et il me prie de lui indiquer un moyen de vous laisser la libre installation de votre personne dans les locaux de ce qui fut votre chalet.

“ Ainsi, si vous perdez la propriété de votre demeure, vous gagnez, de ce chef, cent cinquante mille francs environ, lesquels, bien placés, vous rapporteront vos cinq pour cent d'intérêt, soit sept mille cinq cents francs par an.

“ Avouez que voilà vraiment un coup de la Providence, et bénissez Dieu de ce qu'il vous accorde sans délai cette indépendance à laquelle vous avez toujours tenu plus qu'à la fortune elle-même.

“ Je vous en envoie toutes mes félicitations, heureux de pouvoir enfin vous annoncer un événement favorable. Veuillez en agréer l'assurance et me croire toujours votre bien récent, mais très vieux ami, qui vous baise respectueusement la main.

“ BERNARD, ”

La lecture de cette lettre n'était point faite pour attrister l'esprit de Jeanne, tant s'en faut. A la nouvelle qu'il lui restait encore des ressources inespérées, la jeune fille ne put se défendre d'un rapide retour à la confiance.

Elle avait si cruellement souffert depuis quatre mois, elle venait d'atteindre si récemment le paroxysme de la douleur, qu'une détente était inévitable. Or, la détente venait de se produire, et Jeanne savourait les premiers moments de joie qu'il lui fût accordé de trouver.

Cette espérance qui lui envahissait brusquement le cœur, elle ne l'avouait point encore ; mais, qu'elle se l'avouât ou non, sa pensée prenait le chemin ordinaire. Tout de suite elle courut à sa fenêtre, et son regard se perdit dans l'horizon du nord. C'était comme si une voix lui eût chanté, tout au fond de l'âme : “ Attends là, suis des yeux la route par laquelle il va venir. ”

Pour Jeanne, l'illusion était mêlée d'une part d'incertitude. Elle aimait, Mais était-elle, serait-elle aimée ?

Deux semaines à peu près s'étaient écoulées depuis sa rencontre inopinée avec Pierre, et les jours, en passant sur le trouble de la jeune fille, n'avaient apporté ni un souvenir du jeune homme, ni une occasion nouvelle de le revoir.

Et pourtant, ô singulières presciences du cœur ! elle attendait cette occasion et ce souvenir. Et, comme Pierre sur son flot, Jeanne, dans sa chambre de Dinard, éprouvait cette souffrance aigüe de l'être auquel la séparation vient d'arracher la moitié de lui-même.

Longtemps Jeanne s'oublia, accoudée à la barre d'appui.

Tout à coup, elle jeta un cri de joie. La voiture de Dinard s'arrêtait à quelque cent mètres de la villa, à un coude où la vue se trouvait forcément interceptée.

Jeanne venait d'apercevoir Jean Le Tianek descendant de la patache. Mais elle réfléchit que l'officier n'avait annoncé son arrivée que pour le lendemain. Pourquoi ce retour subit la préoccupait-il de suite ? Elle s'empressa de descendre pour être des premières à interroger le commandant de l'*Alcyon*.

C'était bien Jean, en effet. Il devançait le moment annoncé par sa dépêche, sans doute afin de mieux jouir de la surprise d'Antoinette. Il est certain que la charmante enfant manifesta à son fiancé, de la plus touchante façon, la bonheur qu'elle ressentait de ce retour inattendu. Et Jeanne dut se résigner, quelle que fût son impatience, à ne questionner l'officier de marine que lorsque son amie aurait donné libre cours à l'effusion de sa joyeuse émotion.

L'instant des explications vint enfin. En voyant Jeanne venir à lui, le sourire aux lèvres. Le Tianek pensa que la jeune fille était au courant des événements qui s'étaient accomplis au Grand-Bouf. Il allait donc, selon toute probabilité, commettre quelque indiscretions à ce sujet, lorsque, fort heureusement, après les compliments d'usage et les félicitations sur son retour, Mademoiselle de Buheil lui demanda à brûle-pourpoint :

— Et ma lettre, monsieur Jean ?

— Quelle lettre, Mademoiselle ? répondit le lieutenant de vaisseau, que cette question gênait très fort.

Jeanne s'excusa et avoua qu'elle avait supposé que Jean s'en était emparé, dans l'excellente intention, d'ailleurs, de faire sienne la querelle. Cette supposition même dénotait une telle candeur chez la jeune fille que l'officier se sentit très ému. Dès lors, n'ayant pas de ménagement à garder, il tira la missive de sa poche et, la montrant à Jeanne :

—Mademoiselle répondit-il, vous ne vous êtes trompée qu'à moitié. Un hasard, un pur hasard, veuillez le croire, m'a rendu dépositaire du secret de cette lettre. J'ai cru pouvoir la communiquer à une personne que vos intérêts touchaient plus encore que moi-même. C'est donc lui qui a fait usage de cette lettre au service de ces mêmes intérêts, et je puis bien vous dire maintenant que l'affaire s'est aussi heureusement terminée que possible.

Jeanne avait rougi jusqu'au blanc des yeux aux premières paroles du marin. Les dernières la firent affreusement pâlir. Elle joignit les mains, et, l'interrompant avec vivacité :

—Ah ! monsieur Jean, monsieur Jean, qu'avez-vous fait là ? Il a voulu se battre, n'est-ce pas ? Il s'est battu ? Il est blessé ?

Jean sourit, et, la rassurant du geste :

—Je vous en prie, calmez-vous. Il est certain qu'il, puisque il il y a, a voulu se battre mais, après avoir eu le tort considérable de le pousser dans cette voie et lui avoir servi de témoin dans un commencement d'exécution, j'ai eu le bonheur, je vous le répète, de voir l'affaire se dénouer le plus paisiblement du monde.

Jeanne ne put dissimuler un sourire d'ironique dédain.

—Ah ! fit-elle, Monsieur L'Olonnois a accepté les explications que cet homme a pu lui offrir ! Voilà une prudence qui me rassure à son endroit.

Jean releva instantanément sérieux. Il répliqua :

—Ne raillez pas, Mademoiselle. Je vous ai dit toute la vérité. Il n'a point dépendu de Pierre que le sang ne coulât. Mais c'est l'autre, Monsieur Hautfrion, qui s'y est absolument refusé. Je me hâte d'ajouter que les excuses qu'il a faites, les regrets sincères qu'il a manifestés, ne laissent aucun doute dans notre esprit. Aussi bien, Monsieur L'Olonnois se propose-t-il de vous apporter en personne les gages qu'il a reçus de cette expiation très dignement et très spontanément offerte.

Il s'interrompt. Les émotions les plus diverses s'étaient peintes, tour à tour, sur le beau visage de Jeanne.

—Et maintenant, reprit le lieutenant de vaisseau, cette lettre ne pourrait plus être pour vous que le témoignage d'une affliction subie. Avec votre permission, je vais la détruire. Ainsi s'évanouisse de votre souvenir toute trace de ce chagrin passé !

Elle ne l'empêcha point. Jean déchira la missive fatale en mille pièces. Puis, par la fenêtre ouverte du salon, il laissa s'envoler ses débris. Le vent les prit, les tint quelque temps en suspens dans un remous, puis les dispersa au loin sur la calme et resplendissante étendue de l'Océan.

Jeanne regarda ces morceaux de papier tournoyant dans le vide comme des mouches blanches. Son sein, gonflé de soupirs, se soulevait et s'abaissait sous l'émotion, des larmes qu'elle n'essayait pas de retenir s'égrenaient une à une sur ses joues. A la fin dès qu'elle put user de mots pour exprimer l'état de son âme, elle se retourna vers le loyal garçon et lui tendit sa main tremblante.

—Merci, monsieur le Tianek, dit-elle. Je ne vous suis rien. Vous vous êtes pourtant montré pour moi aussi dévoué que le meilleur des frères.

Jean eut un beau rire sonore.

—Bravo ! Vous venez de trouver le mot juste, Mademoiselle.

Elle le considéra étonnée.

—Quel mot, Monsieur ?

—Dame ! celui de " frère. " C'est même tout à fait ça puisque vous allez être ma sœur.

Elle ne comprenait pas encore.

Il secoua énergiquement la petite main délicate.

—Voyons, je ne parle pas breton. Vous allez être ma sœur, puisque Pierre est mon frère de lait.

—Oh ! s'écria-t-elle en couvrant son visage empourpré de ses doigts.

Et elle s'enfuit, poursuivie par le rire de l'officier, riant elle-même, heureuse, bien heureuse !

## XIII

La fable dit que les prières sont boiteuses, et c'est pour motif qu'elles arrivent en retard au pied du trône de Jupiter.

Certes, bien des prières montèrent du cœur et des lèvres de Jeanne vers Dieu dans la soirée et la nuit qui suivirent la révélation si gaîment faite par Jean Le Tianek, car Mademoiselle de Buheil n'était pas encore très sûre de son bonheur. L'officier avait-il parlé au nom de Pierre ? N'avait-il tenu, au contraire, qu'un propos hasardé sur ses propres inductions ? L'incertitude est un tourment plus cruel que le mal lui-même, assurent les philosophes, et vraiment, les philosophes ne sont pas loin d'avoir raison.

Tandis que Jeanne souffrait, partagée entre la crainte et l'espoir, Pierre, tout aussi perplexe, tout aussi agité, à peine arraché par les circonstances aux résolutions fatales, méditait les projets les plus divers. Devant lui, sur une table, était posée la liasse des lettres adressées par Mademoiselle de Buheil à celui qui avait été son fiancé. A cette heure, sa grande souffrance venait de la présence de ces lettres entre ses mains. Elles s'offraient à lui comme une énigme et une tentation.

Il aurait suffi d'en lire une pour se rassurer sur ce qu'avaient pu être les sentiments de Jeanne à l'égard de Paul Hautfrion. Elles n'étaient point nombreuses ces épîtres supposées d'amour. Il y en avait sept en tout, preuve que les effusions n'avaient pas été désordonnées. Les enveloppes, ouvertes par le haut, n'opposaient aucun obstacle à la curiosité.

Oui, mais lire ces lettres, c'était, pour le noble et scrupuleux garçon, presque commettre un crime contre Jeanne et contre lui-même, ou plutôt contre l'amour qu'il ressentait !... C'était donner une réalité à son doute, laisser planer sur la sincérité de la jeune fille un soupçon que rien ne justifiait. En vain, la voix du doute lui disait elle : " Nul ne saura que tu les a lues," la voix de sa conscience répondit : " Tu ne pourras te mentir à toi-même, et le souvenir de ta défiance sera un remords."

Las de cette lutte, L'Olonnois ne put d'en finir. Il se jeta sur son lit d'hôtel et, la fatigue aidant, le sommeil ne lui fut pas refusé. Ce fut même un bon sommeil, reconfortant au possible, après lequel le marin se réveilla brusquement, possédé de ce calme et cette confiance qu'il avait ressentis naguère sur le pont de l'*Alecyone*, lors de son voyage à Dinard.

En même temps, la détermination lui était venue, spontanément, sans efforts, de retourner à Dinard le jour même, afin de restituer en mains propres à Mademoiselle de Buheil les malencontreuses épîtres. Au moins, de cette façon, s'il ne parvenait pas à dissiper le doute, il écarterait la tentation.

Il prit donc la liasse, l'enveloppa soigneusement, cacheta le paquet, et d'une ferme et vigoureuse écriture, traça la suscription :

*Mademoiselle Jeanne de Buheil,*

*Chez Mme Dumarroy,*

*DINARD.*

*(Personnel.)*

Ce paquet, il le mit dans l'une des poches de sa redingote, afin qu'il fût, simultanément, loin de ses yeux et à la portée de sa main. Puis, ne voulant se rendre lui-même à Saint-Malo que dans la soirée, il alla, pour tuer le temps, voir où en étaient les réparations et l'ameublement du chalet de Saint-Pair. Une chance inespérée y conduisit en même temps que lui le notaire Bernard. Ils se rencontrèrent à mi côte et s'abordèrent avec une égale bonne humeur.

— Et bien ! demanda L'Olonnois, avez-vous trouvé le petit... mensonge voulu ?

— Parbleu ! répliqua l'autre, vous supposez bien que je ne vous ai pas attendu pour cela.

— Ah ! Et qu'avez-vous imaginé ?

Maître Bernard, très en verve, narra l'épisode. Cette trouvaille d'un Anglais excentrique et maniaque le mettait en gaîté. Elle procura à Pierre un moment d'hilarité rafraîchissante après ces longs jours de tristesse.

— Bien, fit-il. Et qui va tenir l'emploi de ce fils d'Albion apocryphe ?

— Dame ! vous le tiendrez bien vous-même. Votre rôle de bienfaiteur anonyme compte naturellement des déguisements de cette sorte.

Il devisèrent ainsi jusqu'au seuil de la villa. Là, Pierre eut une agréable surprise. Les aménagements intérieurs dont il avait confié le soin au vieux tabellion étaient terminés. Le jeune homme promena un regard satisfait sur cet ensemble. Il se complu, par avance, à la pensée de la joie que la vue en procurerait à la jeune fille. Certes, au temps même de son opulence, Jeanne, soit négligence, soit indifférence, n'avait pas su s'entourer d'un confortable aussi bien entendu. Pierre aurait, à ses yeux, le mérite de le lui avoir procuré dans une véritable révélation. L'inspection achevée, l'ancien officier de marine accompagna le notaire jusque chez lui, puis, jugeant que l'heure était enfin venue de partir pour Saint-Malo, il gagna la gare et sauta dans le train.

Il était huit heures lorsqu'il débarqua à Dinard par la voiture. La nuit se faisait, avec cette clarté indécise des beaux soirs d'été. Ce n'était point encore la saison, et les baigneurs qui l'avaient devancée étaient fort rares.

Pierre se dirigea vers l'extrémité de la plage, là où, sur les rochers entassés, dans un fouillis de verdure, se dressait la villa Damarroy, dominant la mer. Il ne prit point par la rue qui y menait, se sentant trop ému et trouvant d'ailleurs l'heure trop tardive pour se présenter. Personne ne l'attendant, ce serait agir en intrus que de sonner à pareil moment.

Mais, alors, pourquoi était-il venu ? Les grandes et saintes amours ont de ces piétés exquises. Pierre était venu sans dessein bien arrêté, peut-être pour satisfaire le secret désir de son âme, jeter un coup d'œil sur la demeure où elle habitait, surprendre son ombre au passage sur les rideaux de sa fenêtre.

Ce n'était point un plan, ce n'était qu'une impression machinale, un automatisme de l'amour. Maintenant, il avait atteint les rochers. Au-dessus de sa tête, à quinze ou vingt mètres, presque à pic, la maison se détachait toute blanche sous la lumière du premier quartier. Pierre s'arrêta. Il était bien placé pour voir, quoiqu'il ne fût pas sûr qu'il eût pris le côté où s'ouvrait la fenêtre de Jeanne. Mais il avait agi d'instinct, et tout lui disait qu'il ne se trompait point. Il attendit, les yeux fixés sur la villa.

Celle-ci était construite de telle sorte que des fenêtres du premier étage l'on pouvait sortir de plain-pied sur une terrasse dominant le rocher. On en avait taillé le paroi du nord dans le flanc même du granit. Il était donc possible à un homme qui eût escaladé cette muraille d'accéder directement aux appartements.

Tout à coup, son cœur bondit dans sa poitrine. De la fenêtre un son s'élevait, le rythme d'un chant s'épandait dans la nuit limpide, et, comme ramenées par l'haleine des flots, les modulations venaient envelopper L'Olonnois d'une brume d'harmonie.

Jeanne, c'était elle. Il n'en pouvait douter. Il ne l'avait jamais entendue chanter, et, pourtant, il en était sûr. Il y avait dans cette voix quelque chose de "connu" de précédemment oui, qui transportait, qui bouleversait Pierre. Quelle autre que Jeanne aurait pu trouver de pareils accents !

Il était venu pour la voir. Il ne la voyait point, mais il l'entendait. Rien n'est pur rien n'est suave comme un chant de femme, surtout lorsque ce chant procède d'une émotion se traduisant par des paroles et une musique déjà imprégnées d'ineffable poésie. Pierre demeurait sous le charme ; une frissonnante volupté l'envahissait. Son âme vibrait à l'instar des modulations de ce chant.

Et, pourtant, l'évocation prit fin ; les dernières notes s'éparpillèrent, se fondirent dans l'espace. Le silence retomba sur le féérique tableau. On n'entendit plus que le bruissement des feuilles, le clapotis des lames courtes sur le sable.

Pierre se redressa. Le rêve le tenait encore, et il ne voulait pas qu'il se dissipât aussitôt. Alors le désir lui vint, irraisonné, fou, de voir Jeanne. Il recula pour mieux embrasser du regard la maison et ses alentours.

Comme pour répondre à ce désir, une vive lueur éclaira la chambre, se reflétant dans une glace. Le beau visage de la jeune fille apparut en pleine lumière. Pierre la vit ; il vit la gracieuse silhouetle se profiler sur le fond clair. Il joignit les mains.

Jeanne s'approcha de la fenêtre. Un moment elle demeura rêveuse, penchée sur l'appui de fer, le regard fouillant la nuit. Puis, elle s'éloigna lentement. Pierre la vit prendre la bougie allumée et s'enfoncer dans la profondeur de la chambre. Et alors tout retomba dans les ténèbres. Il n'y eut plus que la tache noire de la baie sur la muraille blanche de la maison.

Pierre n'avait point bougé. Il attendait le retour de l'apparition. Peut-être se fût-il oublié là, dans la contemplation, si un incident de l'ordre le plus naturel n'était venu lui rappeler qu'il fallait songer à la retraite.

Un bruissement très doux monta jusqu'à son oreille. En même temps, il éprouva une sensation de fraîcheur aux pieds. Le sable céda à la pression. Il se retourna et jeta les yeux en arrière. La mer l'enveloppait, et les premières vagues du flux, prévenantes et courtoises, l'avertissaient qu'il eût à leur céder la place.

Pierre n'avait d'autre issue que sa plate-forme supérieure. Il lui fallait se résoudre à escalader la terrasse du chalet. Mais cette escalade, relativement facile, offrait toutefois un assez grand inconvénient : il pouvait être vu. En outre, une fois là-haut, à moins qu'il ne se risquât à entrer par ce chemin imprévu chez les Dumarroy, afin de solliciter leur hospitalité, force lui serait d'attendre sur cette hauteur protectrice que la mer voulût bien retirer ses lames, ce qui n'arriverait pas avant deux heures du matin.

Mais, il n'y avait pas à tergiverser. Il avait déjà de l'eau jusqu'aux chevilles. L'Olonnois prit donc le seul chemin qui lui restât ouvert. En quatre élans vigoureux, s'aidant de ses mains arquées en grappins d'abordage, il atteignit le sommet des roches. Là, un instant à l'abri, il s'arrêta pour considérer le spectacle.

La mer le suivait. Elle gonflait son échine et poussait plus avant sa frange d'écume, gigantesque ceinture humide dont elle couvrait en écharpe les crêtes noires des rochers. Mais il n'éprouvait aucune inquiétude, sachant bien que la visite du flot s'arrêterait au niveau moyen de dix mètres. Il s'étendit donc sur la plate-forme, s'abritant, sous une paroi plus sombre, contre l'éventualité d'une intervention de la lumière lunaire.

Seulement quand il se vit si près d'elle qu'il lui suffisait de se tenir debout pour appuyer son front à la barre d'appui de la fenêtre, la tentation fut la plus forte. Il franchit la balustrade de Pierre qui limitait la terrasse et, s'élevant à la force du poignet. Il s'assit sur la console de la fenêtre. La chambre était toujours vide.

Des éclats de rire et de voix, parmi lesquelles il reconnut celle de Jean, fusaient du rez-de-chaussée construit au niveau de la rue. Evidemment Jeanne était là, dans la joyeuse compagnie. Sollicité par l'occasion, il pénétra comme un voleur dans cette chambre virginale, tout embaumée des parfums préférés de la jeune fille. A la clarté de la lune, il marcha jusqu'à un élégant pupitre, dont les cuivres étincelants le guident et dans un tiroir à moitié ouvert déposa le paquet des terribles lettres qu'il avait apportées.

Puis il revint vers la fenêtre, et comme il passait devant la cheminée au-dessus de laquelle il avait vu resplendir le miroir, il appuya pieusement ses lèvres sur le marbre où elle avait tout à l'heure posé ses mains. D'un ardent regard, il se satura les yeux et la pensée de tout ce que la demi-obscurité de la chambre put lui fournir d'images et de souvenirs, et, de nouveau, il se suspendit à la barre, reprit pied sur la terrasse et regagna son abri de rochers.

Et là, puisqu'il avait six heures à passer, il attendit, contemplant la fenêtre. Vers minuit, le bruit des conversations cessa. Jean ne remonta dans sa chambre. Derechef la lumière l'éclaira, derechef elle vint, un instant, respirer l'air salin, puis elle tira les volets. Pierre entendit l'espagnolette se fermer ; il vit s'éteindre la lumière. Jeanne dormait maintenant.

L'Olonnois ne regagna l'hôtel que pour s'y reposer à son tour. De grand matin, le lendemain, il reprit le train de Granville.

Au dernier moment, sa timidité, l'avait ressaisi. Surtout après son équipée de la nuit il ne se sentait pas le courage d'aborder la jeune fille. Mais une résolution nouvelle l'avait emporté. Ce qu'il n'osait pas dire, il l'écrirait. Or, pour écrire, il voulait être au Grand-Bouf.

#### XIV

Cette nuit du retour ne ressembla en aucune façon à celle de la veille. Pierre la passa à son foyer et reposa avec la plus parfaite quiétude. Il se leva même très tard, ce qui lui permit de constater que si la situation se prolongeait trop longtemps, il perdrait ses bonnes habitudes d'homme matineux et alerte. Il se jura donc qu'à l'avenir il ne s'accorderait plus le bénéfice des grasses matinées. Une fois debout, il songea à réaliser son projet de la veille : écrire à Jeanne.

Alors il se mit en devoir d'énoncer tous les sentiments qui lui emplissaient le cœur. Mais, devant cette feuille de papier blanc, la plume trembla entre ses doigts. Il se demanda s'il lui serait possible d'exprimer avec des mots tout ce que contenait son âme. Les termes lui paraissaient gauches, inhabiles, impropres à traduire sa pensée. Ils se pressaient avec une telle furie qu'il ne pouvait les choisir.

Mais il n'eut pas le temps de méditer plus longuement sur son impuissance.

De la fenêtre de sa chambre, dominant la petite crique, il venait d'apercevoir une chose insolite, qui, soudain, changea le cours de ses préoccupations.

Le bateau du père Yvon Toulfran doublait, en ce moment même, la pointe du Grand-Bouf. Quelques secondes plus tard, il jetait l'ancre au pied du rocher. L'embarcation, évitant sous le jasant, présenta son arrière et L'Olonnois put voir une femme, debout, qui se préparait à descendre.

Quelle était cette femme ? D'où venait-elle ? Une fois encore, Pierre n'eut pas le loisir d'approfondir ses réflexions. Yvon était entré dans l'eau jusqu'à mi-jambes. Il tendit sa robuste épauie à la voyageuse, qui, un instant après, foulait du pied le sable sec de la côte.

Pierre porta la main à son cœur, qui battait tumultueusement. Cette femme, il venait de la reconnaître. C'était elle, Jeanne.

Comment Jeanne, qu'il avait laissée l'avant-veille à Dinard, ignorante de son passage, se trouvait-elle aujourd'hui aux îles-Chausey ? Dans son égarement, le pauvre garçon oubliait que, s'il n'avait point parlé à Mlle de Buheil, en revanche, il lui avait laissé de son passage des preuves indéniables. N'était-ce pas lui-même qui avait déposé dans la chambre de la jeune fille ces lettres, ces lettres maudites, dont la présence l'avait si violemment tenté, si cruellement fait souffrir.

Les réflexions martelaient la tête de L'Olonnois. Elles accouraient trop pressées, trop fréquentes, pour qu'il pût les démêler sur l'heure. D'ailleurs, la surprise allait se résoudre toute seule. Il vit Jeanne monter vivement la côte et s'avancer vers la maison. Incapable d'aller au devant d'elle, Pierre marcha pourtant jusqu'au seuil. Il ouvrit la porte au moment même où elle portait la main au marteau tout à fait rudimentaire, inutile d'ailleurs, qui la garnissait.

Et, brusquement mis en présence l'un de l'autre, ils demeurèrent sans voix. En pareil cas, d'ordinaire, c'est la femme qui, la première, recouvre ses esprits. Il en fut de même en la circonstance. Jeanne tendit ses doigts gantés au marin. Il les prit machinalement presque sans conscience. Le coup l'avait étourdi.

— Bonjour, Monsieur L'Olonnois, commença-t-elle.

Pierre balbutia quelque chose. Ce trouble d'un homme fort, vaillant entre les plus vaillants, remua délicieusement l'âme de la jeune fille. Elle était en grand deuil, mais dans ce deuil qui sied si bien aux femmes qui ont l'élégance native. Le voile de crêpe, rejeté en arrière, fait une sombre couronne à cet adorable visage aux carnations laiteuses, à ces cheveux blonds dont l'abondance trahissait la contrainte du bandeau.

— Vous, Mademoiselle ? dit enfin Pierre.

— Oui, moi. Est-ce que cela vous étonne ?

Il commençait à respirer plus à l'aise. Il murmura :

— Oui.

— Pourquoi ? poursuivit Mlle de Buheil, peut-être parce que je n'agis point comme vous, parce que je fais mes visites au grand jour, au lieu d'escalader votre rocher du Grand-Bouf au clair de lune ?

L'Olonnois se méprit au sens de ces paroles. Il y crut lire un reproche.

— Pardonnez-moi, dit-il. C'est vrai, je m'en accuse. Mais me croirez-vous, si je vous affirme que je n'ai pas osé ? Ce n'est pas ma faute, je vous jure.

Cette fois, la jeune fille se mit à rire, sans contrainte.

— Allons ! fit-elle, vous êtes pardonné, grand écolier que vous êtes. Mais quant on fait tant que d'accomplir ces tours de force-là, au moins prend-t-on soin de ne point laisser derrière soi des traces de son passage.

Et comme il ouvrait de grands yeux, n'ayant point encore ressaisi toute sa mémoire, elle lui présenta le fameux paquet de lettres.

— Ceci, demanda-t-elle, n'est-ce pas vous qui l'avez oublié... par hasard ?

Pierre sourit tristement.

— Je ne me sentais pas le courage de vous le remettre autrement. Une fois encore, pardonnez-moi le procédé. Aussi bien tout est-il fini, puisque vous avez ces malheureuses lettres entre les mains.

— Au contraire. Tout commence. Je ne suis venue que pour vous les rapporter. Avec vous, on ne peut agir comme avec tout le monde. Rien qu'à la vue de ces lettres, j'ai deviné tout ce qu'elles contenaient de doute et d'hésitation de votre part. J'ai voulu

qu'il n'y eût entre nous ni hésitation ni doute. Je ne tenais pas à me laisser vaincre en générosité ou en confiance.

Sa voix trembla tout à coup.

—Et puis, je me suis dit aussi que pour ravoir ces lettres, vous aviez dû jouer quelque terrible partie. Le silence de votre ami Jean m'avait déjà ouvert les yeux. J'ai voulu vous dire moi-même, Monsieur L'Olonnois, tout ce que je vous ai voué désormais de reconnaissance et d'...

Elle s'arrêta. Les mots ne sortaient plus que haletants de sa bouche. Une émotion poignante la secouait.

Pierre l'interrompit d'un seul cri.

—Mademoiselle !

Et, pendant quelques secondes, muets, sans se regarder même, ils échangèrent le mutuel aveu de cet amour qui les donnait l'un à l'autre.

Jeanne voulut rompre le tête-à-tête.

—Monsieur dit-elle, depuis un an la mort a frappé sur nous deux. Je pleure mon père ; vous, la vaillante femme qui fut presque votre mère. La première fois que je la vis, ici même, elle n'eut pour moi que de l'affection et des sourires. Je lui dois de saluer sa tombe et de déposer sur cette pierre la prière de Jeanne de Buheil riche. Voulez-vous me montrer le chemin, puisque vous même y avez si longtemps porté l'hommage de votre douleur ?

Y avait-il de l'amertume sous ces douces et tristes déclarations ? Pierre tressaillit. Une douleur aiguë lui perça le cœur. Jeanne lui reprochait-elle donc de ne point l'aimer, à cette heure ?

Incapable de se contenir, il saisit la main de la jeune fille, et pâle, frémissait, il osa l'appeler par son nom :

—Jeanne !

Elle se retourna. Ce ne fut plus leur silence tout seul, ce furent leurs yeux qui parlèrent. Un immense bonheur brilla dans les prunelles claires de la jeune fille et empourpra son visage. Elle ne retira pas sa main de celle de Pierre, et, lui montrant la porte entrebaillée :

—Entrons chez vous, demanda-t-elle.

Il s'effaça pour la laisser passer. Quand ils furent en face l'un de l'autre, le marin laissa déborder son cœur. Tout vibra dans ce cri, l'angoisse, le doute, l'espérance, la crainte de voir s'évanouir le rêve si proche de la réalité.

—Jeanne, pourquoi m'avez-vous parlé comme vous venez de le faire ? Je ne mérite pas vos reproches. Si c'est un crime d'éprouver ce que j'éprouve, pourquoi êtes vous venue vers moi, pourquoi par votre présence, encourager ma folie ou me réduire au désespoir ? Il y a un an que je vous ai rencontré. J'avais renoncé à la vie du monde, je me condamnais à l'oubli sur le rocher. Vous êtes apparue, rayonnante de beauté, et, pourtant, je ne vous ai vue alors que pour apprendre mon nouveau malheur. Vous étiez trop riche pour moi, vous alliez devenir la femme d'un autre homme. A peine entrevue, vous m'échappiez.

Vous ai-je importunée, vous ai-je suivie ? Non ! Pendant les jours sombres et les longues nuits de notre hiver, je n'ai travaillé qu'à m'arracher votre souvenir. Je n'ai pas pu. Il a résisté à tous mes efforts. Vous étiez là, au fond de mon cœur, toujours belle toujours riche. Et ce cœur battait sans cesse du même désir ; vous revoir, vous retrouver, ne fut-ce qu'un jour, ne fût-ce qu'une heure ; vous prouver mon amour, sans vous le dire, et disparaître ensuite de votre route.

Hélas ! ce n'est pas moi qui ai le plus souffert. Je vous retrouve pauvre, sans doute, mais plus belle encore, plus digne d'admiration et d'amour. Et voilà que je vous aime et que je vous dis, moi, qui, hier encore, n'osais affronter votre présence. Ah ! pourquoi maintenant vous conduirais-je sur ces tombes ! Ne comprenez-vous pas que j'ai rompu le vœu qui me liait à la mort ? Ne comprenez-vous pas que l'autre Jeanne elle-même ai voulu que j'oublie, puisqu'elle ne m'a pas protégé de son aile, puisqu'elle ne m'a pas empêché de vous aimer ?

Mlle de Buheil s'était détournée à moitié. Accoudée au marbre de la cheminée, elle avait couvert sa figure de sa main droite gantée, et les larmes coulaient entre ses doigts. Pierre avait repris l'autre main ; il la tenait frémissante. Emporté par l'exaltation, il continuait son incohérente déclaration.

—Voyons ! répondez-moi, dites-moi quelque chose. Ne l'avez-vous pas affirmé tout à

l'heure, je ne suis pas comme les autres. Dites. Me le permettez-vous, cet amour? Vous fait-il horreur ou pitié?

Elle gardait le silence, ne pouvant parler. Jamais bonheur ne lui avait paru si redoutable. Une fois encore le marin se trompa, prenant ce mutisme pour un refus.

— Ah! gémit-il, vous me condamnez! Mais vous ne savez donc pas que cette condamnation, c'est ma mort; que, l'autre jour, quand j'ai cru que vous aviez aimé cet homme, j'ai voulu mourir, et que sans l'arrivée de Jean, je...

Il avait laissé retomber les doigts qu'il retenait. Il s'éloignait d'elle.

Brusquement Jeanne se retourna. Elle le regarda bien en face. Elle le vit si pâle, si désespéré, qu'à son tour elle eut peur. Alors, elle courut à lui, avec un cri:

— Pierre!

— Jeanne!

Les deux amours n'en faisaient plus qu'un. Jeanne laissa chanter son âme.

— Pierre, mon Pierre, ne me réveillez pas, laissez-moi dormir encore. Oh! il est si bon, ce rêve! Vous ne savez que votre souffrance, vous ignorez la mienne. Eh bien! oui, moi aussi, je vous ai aimé dès la première heure; dès le premier regard, vous m'avez prise et vous m'avez gardée. Mon Dieu! que serait-il arrivé si ce mariage avait eu lieu? Je serais morte, Pierre, morte, comme l'autre! Et vous me parlez de mourir, vous! Non! non! laissez-moi dormir encore; je ne veux pas que mon rêve finisse!

Lentement, elle rouvrit les yeux. Les paupières parurent hésiter. Un premier reflet du jour y glissa comme s'il fût tombé des yeux de Pierre, et leurs deux souffles soupirent en même temps la parole des sublimes ivresses:

— Je t'aime!

.....  
Un mois plus tard, Jeanne et Antoinette se marièrent au même autel, à Dinard.

Quand la cérémonie fut terminée, Pierre emmena sa femme, et tous deux s'enfuirent dans le train de Dinan à Granville. Comme ils descendaient du wagon, Pierre dit à Jeanne:

— Veux-tu m'accorder une faveur?

Elle répondit par un baiser.

— Eh bien! reprit Pierre, tout à l'heure, quand j'en ferai signe, tu fermeras les yeux, tu seras aveugle volontaire à mon bras.

La nouvelle épousee consentit. Elle ferma les yeux et ne les rouvrit que sous la caresse des lèvres de son mari. Alors, son regard embrassa tout ce qui l'entourait.

Mais nous sommes à Saint-Pair, s'écria-t-elle, dans notre....

Elle s'interrompit. Un nuage venait de glisser de son front.

— Tu dis bien, fit Pierre en souriant, dans notre ou plutôt dans ton chalet. Je ne suis Anglais que comme j'étais ogre, pour les autres. Tu vois que j'avais raison. Le flot est revenu, le bonheur monte.

FIN

---

LA COMPAGNIE DES VINS DE BORDEAUX, (Bordeaux claret Co.) établie à Montréal en vue du traité Français, offre les meilleurs vins à \$3.00 et \$4.00 par caisse de 12 grandes bouteilles, aussi bon que n'importe quels vins à \$6.00 et \$8.00 vendus sur leurs étiquettes. Adressez la Compagnie des vins de Bordeaux (Bordeaux claret Co.) 39 Rue Hospital, Montréal.

---

## POUR PARAITRE LE 1er JUIN 1895

Un superbe Roman

PAR PAUL SAUNIERE

Auteur du "Secret de la Roche Noir," intitulé:

# UN MISERABLE FAUSSAIRE

Sera expédié sur réception de 10 centins à toute personne qui en fera la demande.

LEPROHON & LEPROHON, Editeurs,

25 rue St Gabriel, Montréal.

# AVIS.

## Lisez ceci attentivement !

Avantage exceptionnel à tous nos lecteurs qui ne sont pas encore abonnés à LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE, ou à ceux qui étant abonnés, désirent continuer leur abonnement pour une autre année, nous faisons l'offre qui suit :

L'abonnement à LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE, publication mensuelle, est de \$1.25 par an ; mais à tous ceux qui nous retourneront ce Coupon accompagné d'une piastre (\$1), nous leur adresserons "La Bonne Littérature Française" pour 1 an (12 magnifiques romans c'est-à-dire un roman par mois), tous frais payés.

Toute personne qui s'abonnera comme il est dit ci-dessus, recevra comme prime un des livres suivants :

"**LA MAYEUX**," par X. DE MONTEPIN, grand roman dramatique de 436 pages, grand format, double colonne, contenant 52320 lignes de matière à lire.

"**LA MALÉDICTION D'UN PÈRE**," par EMILE RICHEBOURG, 400 pages, grand format, simple colonne, contenant 20800 lignes de matière à lire.

"**AMOUR ET HAINE**" ou le "**DRAME DE BICETRE**," grand roman à sensation, paru en volume pour la première fois en 1894 ; grand format, simple colonne, contenant 21360 lignes de matière à lire.

"**L'ENFANT MYSTÉRIEUX**," (2 magnifiques volumes), roman canadien émouvant, par Dr. V. Eugène Dick.

"**VENGEANCE FATALE**," grand roman canadien émouvant par L. C. W. Dorion.

"**VIES BRISÉES**," par Jules Mary, grand roman émouvant double colonne, 266 pages, 28,196 lignes de matière à lire.

---

### COUPON.

MM. LEPROHON & LEPROHON,  
25, rue St-Gabriel, Montréal.

Messieurs,

Je, soussigné, déclare m'abonner à "LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE" pour un an, à dater du numéro du mois de ..... 189 . Je vous envoie ci-inclus la somme d'une piastre. Comme prime veuillez m'envoyer ..... comme il est offert ci-dessus.

Nom.....

Rue et numéro.....

Ville.....

N.B.—Écrivez votre nom et adresse aussi lisiblement que possible.

Coupez cette feuille en suivant le pointillé.

# L'ENFANT MYSTERIEUX

Par Dr V. E. DICK

*L'Enfant Mystérieux* est un de ces drames intimes du pays, qui sont si chers aux Canadiens. Les costumes des habitants, leur manière de vivre, leurs croyances, leurs superstitions sont dépeintes d'une manière aussi descriptive qu'énergique. Le style de l'ouvrage est simple et a une forme saisissante. On se eroirait en pleine campagne canadienne. Les faits et gestes de l'enfant mystérieux, depuis le moment où il apparaît sur la scène jusqu'au moment où son identité est révélée, constituent une œuvre charmante, qui intéressera beaucoup nos lecteurs. La table des matières que nous donnons ci-dessous, démontrera mieux qu'aucune description ce qu'on peut attendre de la lecture de ce roman.

## TABLE DES MATIÈRES DU 1ER VOLUME

Une veillée chez Pierre Bouet. Un poisson du bon Dieu. Un festin du temps passé. Une histoire de loup-garou Sinistre prédiction. Antoine Bouet. Le Beau-Parleur. Parrain et marraine. La sorcière de l'Argentenay. L'horoscope. Dix-sept ans après. L'Île à Deux-Têtes. Tamahou. Le trésor de Fournier. Où Tamahou et Antoinette Bouet se font d'aimables confidences. Où Pierre Bouet s'occupe de son magot. Où Ambroise Campana commence à n'avoir plus peur. Le Rapt. Ambroise en campagne. Où la Démone passe un vilain quart-d'heure.

## 2ÈME VOLUME

Le contrebandier. Dans la gueule du lion. Où Tamahou l'échappe belle. Où la Démone revient d'une excursion aux portes de l'enfer. Les nouveaux Robinsons. Où le fisc vient fourrer son nez. Où l'on perd l'espoir à bord de l'Espérance. Où le père Bouet se monte la tête. Les frères Pape. Un coup de fusil aux avant-postes. Où la Démone passe de main en main. Dans lequel Antoine, roulé et déçu prend une terrible résolution. Le fratricide. Au pouvoir de l'ennemi. Exploits chevaleresques de Titoine. La Dame Blanche. Un mot sur le magnétisme. Le Spleen anglais. Un naufrage providentiel. Où Titoine reçoit une fessée No 1. Conjectures. Mari et femme. Père, mère et fille. Le coffret. Remords et peur. Où Antoine danse une gigue macabre et où la Démone meurt de joie. Epilogue.

L'ouvrage comprend deux volumes, expédiés "franc de port," sur réception de **50 CENTIMS** en argent ou en timbres-poste canadiens ou américains.

---

---

# AMOUR et HAINE

OU

# LE DRAME DE BICETRE

MAGNIFIQUE VOLUME \$2.50 POUR 25 cts.

Cet ouvrage vient de paraître en France et le *Petit Journal* quotidien, qui a la renommée de publier les plus beaux feuilletons, s'est empressé d'en donner la primeur à ses lecteurs.

L'empressement avec lequel nous nous sommes hâtés de publier cet ouvrage, est une nouvelle preuve plus évidente, que c'est un chef-d'œuvre de littérature sous tous rapports, et nous avons lieu de croire que tous s'empresseront de s'en procurer une copie, serait-ce que pour la conserver et en orner leur bibliothèque.

Il est si rare qu'un livre de cette importance soit en vente à un prix aussi minime, que ceux qui désirent se faire une collection de bons livres, profiteront immédiatement de cette occasion, vu que le tirage est très restreint.

Ce volume est en vente dans tous les dépôts de journaux, pour 25 cts seulement et chez les éditeurs

## LEPROHON & LEPROHON

LIBRAIRES-EDITEURS

25 RUE ST-GABRIEL, Montreal

OFFRES EXCEPTIONNELLES DES ÉDITEURS DE

# “LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE”

(PUBLICATION MENSUELLE.)

Dans notre publication mensuelle “LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE,” nous présentons à nos lecteurs une série de chefs-d'œuvre dans notre langue, à un prix tellement bas que vraiment il n'y a pas de quoi s'en priver. Sur une autre page on verra notre coupon pour l'usage des personnes qui désirent s'abonner à l'année.

Voici la liste des ouvrages déjà parus :

- 1 “ Follement Aimée ou le Torpilleur 20,” par Pierre Maël, épuisé).
- 2 “ Les Mystères de Montréal,” par Auguste Fortier, (épuisé).
- 3 “ Le Martyr de l'Amour,” par Pierre Zaccane.
- 4 “ La Roche qui Pleure,” par Chs. Valois.
- 5 “ Le Remords d'un Faussaire,” par M. Du Campfranc.
- 6 “ Rêves Dorés,” par M. Maryan.
- 7 “ Le Drame de l'Hôtel Woronzoïf,” par Marie Maréchal.
- 8 “ Les Fiançailles de Lorette,” par Ph. St. Hilaire.
- 9 “ Le Sacrifice d'un Fils,” par Ernest Daudet.
- 10 “ Le Coureur de Dot,” par M. Du Campfranc.
- 11 “ Souffrance et Bonheur,” par Pierre Maël.
- 12 “ Le Roman d'une Jeune Fille Pauvre,” par Elisa Gay.
- 13 “ Le Roman d'un Crime,” par Etienne Marcel.
- 14 “ Trahison Vaincue par l'Amour,” par Jules Mary.
- 15 “ Vengeance du Fiancé,

Pour l'usage de ceux de nos lecteurs qui ne possèdent pas la collection entière nous faisons les trois offres suivantes : (ne demandez pas les numéros 1 et 2 qui sont entièrement épuisés).

## OFFRE No 1.

A toute personne qui nous enverra 25c. nous expédierons 3 volumes au choix parmi les ouvrages nommés ci-dessus. (Sans primes.)

## OFFRE No 2.

A toute personne qui nous enverra 50c. nous expédierons 6 volumes au choix parmi les ouvrages nommés ci-dessus. (Sans primes.)

## OFFRE No 3.

A toute personne qui nous enverra \$1.00 nous expédierons 12 volumes au choix parmi les ouvrages nommés ci-dessus et en outre nous donnerons en prime un des ouvrages suivants.

- 1 “ La Chambre des Ombres,” par Marin de Livonnière.
- 2 “ Une Rencontre,” par Louis Fréchette.
- 3 “ Le Pêché de Madeleine,” par Mme E. Caro et “ Le Chant du Cygne,” par G. Ohnet.
- 4 “ Un Crime Mystérieux,” par Léon Bochet.

N. B.—Les volumes primes ne sont donnés qu'avec l'offre No. 3.

---

### DECOUPEZ ET REMPLISSEZ LE BLANC CI-DESSOUS.

MESSIEURS LEPROHON & LEPROHON, Editeurs,

25 Rue St-Gabriel, Montreal.

Je désire prendre avantage de votre offre exceptionnelle No..... Ci-inclus trouvez..... Au reçu de cette somme, veuillez m'expédier les volumes suivants. (Désignez par numéros seulement.)

Comme prime veuillez envoyer.....

NOM.....

ADRESSE RUE ET NUMÉRO.....

Ville ou village.....

Comté et Province.....

# MUSIQUE CHOISIE

LEPROHON & LEPROHON

25 Rue St-Gabriel, Montréal.

NOTA.—Nous attirons tout spécialement l'attention de nos lectrices et de nos lecteurs sur le catalogue de musique que nous publions ci-après. Notre musique est envoyée "franco" sur réception du prix indiqué. Nous acceptons les timbres-postes canadiens ou américains. Nous prions nos nombreux clients de nous indiquer bien lisiblement le genre de musique et le nom de l'auteur.

## CHOIX DE MAGNIFIQUES ROMANCES.\*—MELODIES

Paroles françaises et anglaises et avec accompagnement de piano.

Abadie, Le Vieux Braconnier.....	cts 30
Alary, Colinette (chanson).....	25
" L'Etranger.....	35
Arnoud J., 20 chansons pour jeunes gens.....	1.00
Ascher J., Alice, (romance).....	35
Bach. N.G., J'ai perdu celle.....	35
Berignani, Pour qui ton cœur?.....	50
Bizet, Chanson d'avril.....	50
" Album de 31 chansons.....	1.50
Chopin Fr., Aime-moi, (pr soprano)....	50
" Plainte d'amour.....	50
A. Choudens, La Bergeronnette (valse). ..	50
Leo Delibes, Les Filles de Cadix.....	65
Faure, Alleluia d'Amour.....	60
" Crucifix (chant religieux).....	35
" Dans les fleurs.....	50
" Les myrtes sont flétries.....	50
" Parmi les fleurs.....	50
" Pourquoi ? (mélodie).....	35
" Les Rameaux.....	50
" Sancta Maria.....	60
" Soleil de Printemps.....	50
" Soupirs.....	50
" Stella (valse chantée).....	75
Kowalski, Dieu sauve la France.....	30
Godard Benjamin, Embarquez-nous....	35
" Je ne veux pas d'autre chose.....	35
Chs Gounod, L'ange gardien.....	50
" Au printemps.....	50
" Le calvaire.....	50
" Le ciel a visité la terre....	50
" Temple ouvre-toi.....	50
Gustave de Suède, Plus d'amour et plus de roses.....	35
Mégier, Stances (très jolie).....	65
Sabatier, O Carillon.....	25
Lasablonnière, La Canadienne.....	25
Labelle, O Canada mon pays mes amours.....	30
Fortier, Chansons populaires du Canada.....	1.00
Lavigne, Vive la France.....	30
P. Lacombe, Chanson à boire.....	50
J. Massenet, Crépuscule.....	40
" Album de 39 chansons.....	1.50

\*Pour les romances de cette série, veuillez indiquer par quelle voix elles doivent être chantées.

## CHANSONS D'OPERA

Adam, J'ignore son nom (Si j'étais Roi).....	cts 35
Auber, Laughing song (Manon Lescaut).....	40
" Le premier jour de bonheur....	35
Georges Bizet, L'amour est un oiseau rebelle.....	50
Georges Bizet, Torreador.....	60
L. Clapissou, Allons, saisissez (La promesse).....	50
Léo Deibes, OÙ va la jeune indoue (Lakmé).....	75
Flotow Fr., Martha.....	35
Chs. Gounod, Couplets de Vulcain (Philémon et Baucis).....	50
Chs. Gounod, Plus grand dans son obscurité.....	50
Chs. Gounod, O ma lyre immortelle (Sapho).....	75
Halévy, Quand de la nuit (L'éclair).....	35
Lecocq, Ch., Père adoré (Giroflé-Girofla).....	50
Lecocq Ch., Les coucous (La Marjolaine).....	50
V. Massé, Couplet de la coupe (Gala-thé).....	60
" Ah! Pauvre nègre (Paul et Virginie).....	50
" Berceuse " Dans le bois " (Paul et Virginie).....	35
" Chanson Créole (Paul et Virginie).....	35
Massenet J., Plus de tourments (Le Cid).....	50
Massenet J., Promesse de mon avenir (Roi de Lahore).....	50
Meyerbeer, Robert, toi que j'aime (Robert le Diable).....	60
Offenbach, Y a des bergers (Barbe-Bleue).....	35
Offenbach, C'est l'Espagne (Les Bavards).....	50
Offenbach, Un mari sage (La Belle Hélène).....	35
Offenbach, Une poule sur un mur (Geneviève de Brabant).....	35
Offenbach, Grâce à vous, Mesdemoiselles (Geneviève de Brabant).....	35
Offenbach, Allez, jeunes filles (La Gde Duchesse).....	50
Offenbach, O! mon cher amant (La Périchole).....	35
Offenbach, Les femmes (La Périchole).....	35

# LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Le seul qui publie chaque semaine des portraits de nos contemporains et des choses du pays et de l'étranger. En outre de ses attrait journalistiques, il offre à ses lecteurs comme avantages exceptionnels des primes mensuelles dont voici la liste à l'essai :

1ère Prime .....	\$50
2ème do .....	25
3ème do .....	15
4ème do .....	10
5ème do .....	5
6ème do .....	4
7ème do .....	3
8ème do .....	2
86 primes à \$1.00 .....	86
<hr/>	
94 primes .....	\$200

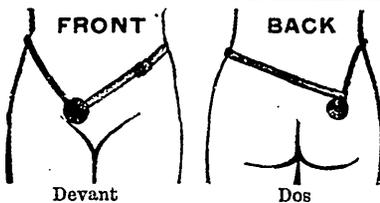
Le tirage se fait chaque mois dans une salle publique par trois personnes choisies dans l'assemblée. **ABONNEMENT** : Un an \$3 ; Six mois, \$1.50 ; Quatre mois, \$1.

## BERTHAUME & SABOURIN

PROPRIÉTAIRES

PLACE JACQUES-CARTIER,

MONTRÉAL.



Le Bandage **SILVER** tient l'hernie en place et c'est un appareil léger, propre et aisé à porter. C'est le plus parfait connu. Un spécialiste est toujours présent.

## Montreal Silver Truss Co

BUREAU : 180 RUE ST-JACQUES

Chambre 6

Prendre l'ascenseur.

1ère étage

# AVIS

ON se charge, à la librairie **LEPROHON & LEPROHON** de l'importation sur demande de tous les bons ouvrages publiés en France, et à l'étranger, soit en librairie ou musique vocale et instrumentale. Le délai nécessaire pour l'importation des ordres d'Europe, est en moyenne de deux mois à deux mois et demi quand les volumes viennent dans nos caisses.

Nous pouvons aussi lorsqu'on le désire, faire venir les commandes par la poste, ce qui prend environ un mois ; les frais de port, dans ce cas, sont ajoutés au prix ordinaire du livre.

Nos prix, sauf quelques exceptions, sont à 30 cents le franc sur ceux des catalogues des éditeurs français. On répond, par retour de la malle, à toute demande de renseignements.

## LEPROHON & LEPROHON,

Éditeurs :

De la Bonne Littérature Française

25 RUE ST-GABRIEL. MONTRÉAL.

## Dr. J. G. A. GENDREAU,

CHIRURGIEN-DENTISTE

20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

Extraction de dents sans douleur par l'électricité et par anesthésie. Dents posées avec ou sans palais d'après les procédés les plus nouveaux.

Heures de bureau de 9 a.m. à 6 p.m. Téléphone 2818.

**BURNETT'S CITY EXPRESS.**—For the removal of Furniture, Pianos, Baggage, etc, Safes Hoisted and Lowered to and from all parts of the City. Large Vehicles constantly on hand for Pleasure Parties. Terms Moderate.

Office 339 St James Street  
Velephone 2636. Montreal

## EDMOND HARDY

Editeur et Importateur de

Musique et d'instruments. Fournisseur des pensionnats et maisons d'éducation catholiques. Agent pour la célèbre maison d'instruments, de fanfares et d'harmonie de C. Mahillon, de BRUXELLES. Violons, Mandolines, Guitares, etc.

Cordes pour tous les instruments.

'No. 1637 RUE NOTRE-DAME,  
Tel. Bell 2466. MONTREAL.

ÉTABLI DEPUIS 40 ANS

**CHS. LAVALLEE,**

Successeur de Lavalée

**INSTRUMENTS MUSICAUX**

35 COTE ST LAMBERT, MONTREAL

Détailleur dans toutes sortes de marchandises musicales. Instruments à cordes, une spécialité. Instruments d'occasion achetés et vendus. Réparations de toutes sortes promptement exécutées et à des prix modérés. VIOLONS FAITS A ORDRE.

**♦ DENTISTE ♦**

M. HORACE PEPIN, Dentiste, No. 162 rue Saint-Laurent. Satisfaction complète pour tout ce qui concerne l'art dentaire, tels que dents rosées sur racines avec ou sans palais. Obturation en or, argent, dentine etc. Administration du gaz Extraction sans douleur.

## UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE

Poitrine parfaite par les poudres orales, les seules qui assurent en 4 mois et sans nuire à la santé.

## SANTE ET BEAUTE

Une boîte avec notice, \$1.  
6 boîtes pour \$5.00.

En vente dans toutes les pharmacies de 1ère classe.  
Dépôt général pour la Puisseance: L.A. Bernard, 1882 Ste Catherine, Montréal Tél. Bell. 6513



# N. LEVEILLEE,

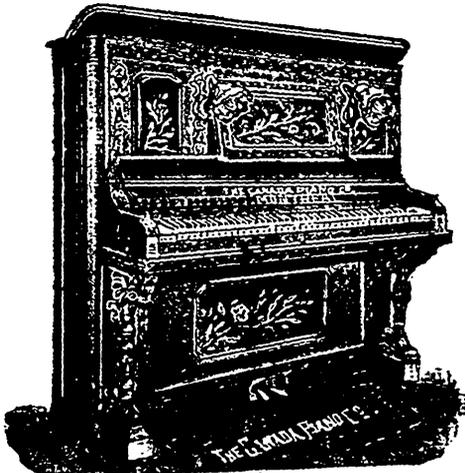
MARGHAND  
TAILLEUR

Employé pendant 18 ans à la maison L. C. DeTonnancourt

No. 138 1/2 Rue St-Laurent, Montréal.



Toujours en magasin un grand assortiment de Draps, Casimirs, Tweeds de première qualité et de Patrons les plus nouveaux.



## La Canada Piano Co.,

Marchands de Pianos, Orgues et Machines à Coudre des meilleures manufactures Canadiennes et Américaines

Vendus pour du comptant ou avec des conditions les plus faciles.  
Venez examiner notre assortiment avant d'acheter ailleurs.

Seuls agents des celebres Pianos

GOLDSMITH, New-York,  
THE WAGNER PIANO, Ontario,  
FOISY, Montréal.

Chaque piano est garanti pour dix ans.  
Nos prix sont les plus bas.

## A. HURTEAU & THOS. L. G. FOISY, Jr.

REQU LE

1626 RUE STE CATHERINE, MONTREAL

P. S. 20 août 1976 sollicitée.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE  
DU QUÉBEC